

**Contre la résignation.**

Il semble désormais nécessaire de « reconstruire » un travail clinique banalisé, renié, ruiné. Jean Oury nous interpellait sur cette dimension là en juin dernier lors du séminaire de Ste Anne. Là maintenant, sans trop regarder ou fétichiser ce qui a pu être nos pratiques antérieurement. Le ton apparaissait grave et saisissant.

Tout semble avoir été dit sur l'aspect destructeur des logiques managériales et comptables actuelles. Ces pratiques évaluatives semblent peiner à appréhender notre travail, souvent insaisissable, alors elles se rabattent sur des éléments non significatifs de nos fonctions de psychologues comme l'a dit Tosquelles. Hors sujet, hors cadre, un peu gênant quand il s'agit d'évaluer une relation humaine.

Il apparaît que nous n'en restons pas là à constater l'inappropriation de ces méthodes. Elles nous traversent, nous consternent et même nous résignent à croire que le métier change, que nous devons nous plier à ces dictâtes.

Clinique et souffrance psychique existeront toujours malgré tout. Les patients ne vont pas disparaître, encore moins ceux susceptibles de les écouter pour autant qu'ils soient formés. Résister à la résignation dont il faut comprendre les effets sur soi et nos fonctions, dans la relation à l'autre. Cette question apparaît d'autant plus claire pour ceux qui n'ont pas suffisamment d'arrière-plan. Je débute, quels repères ai-je ? Quels soutiens ? Est-ce que l'aspect créatif de nos fonctions peuvent y résister lorsqu'on commence ? Et comment alors cela peut émerger ?

« Moi, on m'a appris cela à l'école, de respecter les prescriptions médicales, je ne sais pas animer d'ateliers, je n'arrive pas à m'imaginer en visite à domicile etc etc ». Ces quelques paroles de jeunes infirmiers doivent nous faire réagir dans nos façons d'habiter nos fonctions d'accueil de la souffrance psychique.

Lise Demailly rappelle les effets de la « déferlante de l'évaluation dans les organisations publiques ». La liste est longue entre « l'envahissement, la perte nette d'autonomie, le fait que des questions essentielles finissent par s'invisibiliser, la perte de reconnaissance, la déprofessionnalisation »... entre autres choses. « La pression à la procéduralisation ne favorise pas la personnalisation des rencontres, que réclament pourtant les patients et les usagers ».

Alors, nous détournons notre regard, nous ne tendons pas l'oreille à ceux qui ne veulent pas voir notre embarras quotidien à accompagner parfois l'impensable de

ce qui fait notre condition humaine. Prendre le contre-pied, résister, préserver notre énergie créatrice à accueillir nos semblables les plus démunis.

Le travail clinique se situe peut-être déjà ailleurs. Il a été déplacé sur une autre scène institutionnelle. Dès lors, une fois ce sentier défréchi, des horizons nouveaux s'ouvrent faits de rencontres constructives, de retrouvailles, fruit d'une création respectant notre histoire aujourd'hui faite de dégâts collatéraux peut-être pas forcément volontaire mais alors inconsciemment très violent. Ces métamorphoses quasi instantanées nous laissent pantois, dans un état de sidération propre aux changements brutaux, dans un état qui devrait nous soulever dans des logiques inverses mais qui à la fois nous figent et nous consternent. Se le reconnaître est une étape nous permettant de décoller d'une souffrance sans mot. « Je n'y arrive plus, demain j'arrête, ça n'est plus possible ».

Ce pas de côté à pratiquer n'est pas un équivalent du « qui ne dit mot, consent ». C'est sûrement tenir un silence, éviter que tout se parle dans un grand déballage qui n'est pas de l'analyse institutionnelle puisque dénué de perspectives, à moins que nous alimentions un deuil rancunier d'une époque qui est passé.

« Il est temps de reconstruire » nous dit Oury.

Oui, mais que faire ? Quelques pistes s'osent mais que de déboires à échanger autour de notre maladie. La culpabilité nous guette. Soigner l'hôpital, nos pratiques : ce serait trop tard ? Ces discussions, si elles n'ont pas de visée psychothérapique, nous déprime. On en ressort plus mal, on broie du noir. Peut-être que si la régularité est présente, la sous-jacence bien plus créatrice se percevrait. Les détours que nous prendrons nous sont inconnus, insaisissables pour l'instant. Ça a dû être certainement souvent le cas dans le champ de nos pratiques. Les récits de la psychiatrie d'après-guerre l'illustrent. Laissons tout cela en friche, cultivons notre terreau et ayons foi en la fertilité de ce renouveau. Se repenser encore et encore, n'y sommes-nous pas ? Certes nous vivons au quotidien des aléas très compliqués à négocier : ne serait-ce pas toujours le cas ? N'était pas le cas antérieurement ? n'est-ce pas une règle d'or concernant nos fonctions ?

Ce vide, cet emplacement où peuvent venir se déposer nos aspirations, nous pouvons certainement y être. Nos patients y deviennent sujet, nous y déposons nos élaborations communes, nous partageons ensemble ce qui s'est révélé dans cet espace. Si nous nous laissons englués par les logiques actuelles, cet espace subjectal disparaît, comme phagocyté (dès fois simplement par comblement du temps qui nous est imparti).

Se libérer du temps et ces espaces, voici peut-être la solution. Moins de temps pour nos patients – ne pensons pas quand même comme ceux qui nous formatent aujourd'hui. Cette distribution là des rôles est mortifère, le soin passe par d'autres canaux. Emprunter des voies indirectes sans quoi la démence frontale nous guette.

Des espaces où rêver, penser, accompagner ... Nous pourrions réunir et objectiver ces espaces aussi insignifiants qu'ils soient en apparence : le mouvement de la psychothérapie institutionnelle porte cela. Pas d'autre choix si ce n'est de changer de métier.

Seul ? Jamais

Sans analyse psychopathologique ? C'est peine perdue

En s'opposant ? Le risque de la symétrie engage parfois notre pronostic vital

Suffisamment ? Oui, c'est mieux mais bon un peu est un bon début

N'importe où ? On ne banalise pas autant l'importance du décor au théâtre

Tout en continuant à galérer au quotidien ? Il n'y a pas d'autres alternatives

En étant pas pour autant payer sur ces espaces-là ? On pourrait d'ailleurs se le payer, c'est un luxe avouable

Oui nous sommes dans l'embarras dans le sens Lacanien du terme. Oui le risque c'est le passage à l'acte. Continuons de nous situer sur la scène transférentielle tant que nous le pouvons. Si le transfert est un échange de balle entre 2 tennismen y consentant sous l'égide d'une tierce personne (l'institution), alors nous constatons que le terrain est parfois muré en son centre, que les joueurs jouent avec des raquettes sans cordage avec des balles crevées en présence d'un arbitre aveuglé. Excusez si les mots sont bruts, tombent comme une pluie d'acting out que je vous adresse. Les patients que « je suis » sont en grandes difficultés. Ceci nous transforme en nous traversant. Les choses se parlent sans détours parfois, à tours de bras, effet envahissant garanti. Peut-être nous mettent-ils inconsciemment dans l'embarras jusqu'au cou ? Accompagner jusqu'où ? En attendant les réactions se font attendre du côté de ceux qui souffrent...

Ces espaces où il est possible d'être, d'habiter sa fonction sans aucun autre parasitage pourraient aider à ne pas se sentir constamment traversé par les logiques actuelles. Tel jour, je vis le manque de lit. Tel jour, la pénurie en personnel. Tel jour, je ne peux pas répondre aux attentes multiples. Ça me culpabilise, malgré moi. Si une personne se présente, je n'ai pas de créneaux. Je ne peux pas travailler une fois

dans le bureau avec cette ambiance-là. Je suis seul, je m'isole, j'ai le sentiment d'embarquer les patients avec moi, de participer malgré moi à un système somme toute ségrégatif (puisque les institutions environnantes vivent le semblable, se ferment à nous, se défendent d'une sorte de contagion à la peur de l'homme psychiatrique). Peur sans objet ou de ne pas y arriver alors que rien ne prédestine ces hommes à ne pas être intégrés ailleurs qu'en psychiatrie. « La psychiatrie, ça n'existe pas », fruit de nos concepts finalement plus enfermants insidieusement. Les vieux schémas d'antan se remettent en place.

La résistance n'est pas une fin en soi si elle ne se préoccupe pas d'initier la création de lieux où l'homme se retrouve. Un grain de sable dans une dune, peut-être que c'est celui qui fait tenir le tout, après tout. La résignation semble s'instiller partout, peut-être le plus chez ceux qui ne se rendent pas aveugles de la situation actuelle.

Comment ne pas y céder ? Bidouiller, bricoler, détourner, contourner. La psychiatrie n'est pas une discipline médicale comme les autres. Le systématique y donne peu de perspectives face à la souffrance profonde, complexe, singulière de ceux que nous prenons en charge. Ces intentions, ou petits riens comme on dit à Landerneau, se rattache au désir de la rencontre avec l'autre. L'homme face à nous s'y reconnaît, se reconstruit sur ces détails qui n'en sont pas. Et n'attendons pas que les logiques actuelles nous le reconnaissent, c'est peine perdue. Nous ne pouvons pas le revendiquer sans que ces éléments soient attaqués, bafouant l'espace intime ainsi créé.

Comprendre que la résignation ne s'installe pas du jour au lendemain. « Après tout, si c'est comme ça ... qu'est-ce que tu peux faire...crois-tu vraiment que cela s'arrangera...l'hôpital public est mort dans 5 ans ». Ça serait pour ainsi dire mettre un pied dans la tombe de nos fonctions. Certainement que les temps sont durs, très durs, que certains rôles comme la pédopsychiatrie sont intenable à ce jour. Il ne suffit pas d'enchaîner les consultations, d'hospitaliser à répétition quand un coup de téléphone, une disposition à Accueillir l'autre sans délai (à défaut de consulter bien sûr) ouvre des champs du possible. Penser un Accueil imperturbable, choix stratégique de taille lorsqu'on connaît nos sous-effectifs chroniques. Des gens s'en saisissent. « Maintenant que je sais que vous pouvez m'accueillir, me téléphoner, je suis rassuré, je n'ai plus besoin d'être hospitalisé ». L'administratif y verra un vide : un infirmier qui attend « le client » en buvant un café. Ne sera-t-il pas en mesure d'entendre la difficulté à venir parler de soi, à considérer que pousser la porte du CMP n'est pas anodin ? Et si nous devons rendre des comptes, nous pourrions sans prétexte dire qu'un jour un homme se serait suicidé si nous n'avions pas pu l'accueillir à brûle pour point. On ne va pas se culpabiliser pour cela quand même.

Et pourtant, cela arrive, c'est la réalité folle et jusqu'au boutiste de nos politiques actuelles. Tout en sachant que l'infirmier profite pour coder les actes pendant la permanence de soins ...

Créer un vide par définition n'est pas comptabilisable à l'heure où il faut tout combler, c'est souvent inestimable pour celui qui est accueilli.

Magnifique !

Voilà comment ces quelques mots sonnent chez moi.

J'ai le dos qui me tire, et je suis fatigué, j'ai l'impression de tirer sur la corde...

Plus que jamais pouvoir analyser les effets de l'aliénation groupale, institutionnelle, pour pouvoir remettre au travail ces hypothèses de base, remettre à l'ouvrage.

Mais aussi pouvoir faire cette distinction entre responsabilité et culpabilité.

Comment nous sommes coupables de la faute originelle, et que ce n'est pas pour ça que nous en sommes là comme on voudrait parfois nous le faire croire (là à vouloir réparer les autres... parce que notre mère, parce que notre père)

Reconnaître notre culpabilité comme inhérente à notre psychisme c'est du même coup pouvoir s'en dégager.

C'est aussi en réarticulant théorie et pratique.

C'est encore en distinguant qualité et quantité. Et en prenant le parti, il en va de notre responsabilité d'affirmer que sans qualité, sans temps suffisant de pec, ce n'est pas du travail. Et que le soupoudrage quantitatif n'est pas opérationnel ni efficient. Que les effets de communication n'ont pas pour effet de diminuer les effets de la souffrance.

Et peut-être même sont iatrogènes. Quel est le rapport bénéfices risques de l'intervention psychiste ? Si c'est pour lever les défenses et se barrer ensuite, quel intérêt ?

Qu'il faut un temps nécessaire. Et que ce temps est aussi celui des espaces en friche.

Donc traiter notre culpabilité. Transgresser nos règles en les respectant. A la limite. Et pouvoir réinterroger nos formes de travail pour en trouver d'autres.

Et exercer notre responsabilité politique, notre mission de soins... pourquoi pas en demandant aux parents et autres partenaires qui s'adressent à un service de psychia-

trie de témoigner ensemble de la nécessité d'avoir des soins de qualité et de ne pas pouvoir supporter un délai d'attente trop long...

Je poursuis après un autre moment...

Je t'écrivais :

Un travail physique, car c'est le corps et les tripes qui parlent et qui vivent et reçoivent la rencontre avec l'autre humain, ce que ça nous fait dans la corps devrait on s'interroger...

Un travail physique de l'extrême... car c'est en effet extrême... quels risques courons nous ? Nous ne savons pas très bien mais probablement les risques d'aliénation mentale sont ici plus importants qu'ailleurs... de décompensation psychique, risque t on notre peau psychique ? Qui nous ferait à vif, nous obligeant à développer des moyens de défenses qui ne seraient pas compatibles avec le soin ?

Un travail physique de l'extrême banal et ordinaire... car qu'il est banal de dire bonjour, d'échanger avec l'autre, de jouer avec lui, de se lever le matin et de se coucher le soir, de sourire au bon moment, de pleurer quand les larmes viennent... qu'il est ordinaire ce travail qui consiste à partager des moments avec des personnes que plus personne ne supporte parce qu'elles ne se supportent pas elle-même... à vivre des moments ensemble qui puissent être des bons moments... c'est quoi au juste un bon moment ? ...

Et ce travail ordinaire pose le problème de la reconnaissance sociale ... encore ce problème de la reconnaissance... peut-on reconnaître un travail comme celui-là... où nous sommes nos propres outils de travail, où jouer-parler, dessiner-travailler, manger se coucher, se lever, sont l'ordinaire de notre travail...

La résignation vient quand le rapport homme-travail est bloqué, quand le niveau d'insatisfaction est considéré comme ne pouvant pas être moindre...

La résignation est à la croisée du désir et de l'histoire.

Elle est au cœur du champ politique et éthique et atteint notre capacité technique. Ce n'est pas que nous ne pouvons plus faire, c'est que nous ne pouvons plus ne plus faire. Ce qui nous conduit à nous exécuter. Entendons-le dans les deux sens.

Se résigner, c'est inexorablement, s'exécuter.



Mais il ne s'agit pas pour autant de se battre. Se battre contre, c'est désigner un autre qui serait le visage projeté de ma propre angoisse de disparition, de mort.

L'espèce psychiatrique est-elle menacée ?

Oui.

Sommes-nous menacés ?

Non.

C'est le champ statutaire et disciplinaire qui est menacé. Et peut être qu'une sortie consiste à repartager le pouvoir médical, le pouvoir disciplinaire en s'appuyant sur les groupalités citoyennes, les formations résistantes qui inventent et partagent d'autres avènements que celui de la fin d'un monde...

Les expériences de « counter-mapping » nous invitent à repenser l'espace en dehors des configurations telles que les instances de pouvoir en place les dessine sous la forme de schéma organisationnel et technocratique.

Il s'agirait de redessiner des cartes où nous pourrions faire exister les groupes qui œuvrent dans une logique de contre-pouvoir, des groupes au-delà des hôpitaux et des institutions qui se font et se défont...

Imaginer un groupe qui œuvre à la constitution d'une telle carte dans une institution... ?

Par exemple, à la borde, le club serait en position centrale, accordé avec le Service d'accueil ménage... le groupe ménage accueil eu centre, les instances hiérarchiques en périphérie... c'est déjà un autre monde qui se dessine...

Alors voilà, revient la question du temps... mais de quel temps parle-t-on ? Le temps qu'on compte avec la montre... ou celui qu'on distingue d'un autre...

Prendre ce temps d'écrire... est ce du temps perdu ? Oui. Du temps vivant pour avoir le loisir (ne pas faire) de penser ce que je vais faire...

Il s'agit de la fin d'un monde mais non du monde.

C'est donc vers un autre monde que nous allons, à nous d'y participer, en lâchant ce que la discipline nous a obligé de réaliser...

Aussi, ces mutations aujourd'hui nous imposent de reconsidérer nos choix et de revisiter nos désirs en cherchant à bâtir ce qui nous chante et nous enchante.

Là se situe la vie, là où se trouvent l'angoisse et l'embarras.

Réanimation in extremis du psychiatre burn outé... dans burn out, je lis aussi burnes... donc il faut des couilles pour résister et tenter de semer des graines là où ça peut germer...

Et peut-être aussi, oser affirmer que justement, parce qu'il y a de plus en plus de travail, il faut en faire de moins en moins...

Dans le désert, saint antoine disait quelque chose comme ça... il passait des heures et des heures à méditer dans le silence, à ne rien faire, pour pouvoir passer quelques minutes avec ceux qui venaient le visiter... mais si le miel se ramasse en quelques minutes, il ne se fait pas en un jour... de là la question des différentes temporalités...

Le temps pour le loisir de penser doit-il être plus important que celui où nous rencontrons ceux qui nous font l'honneur de nous rendre visite et sans lesquels nous ne pourrions travailler... ?

Reste la question de la qualité et de la quantité qu'on ne peut disjoindre.

Faut-il mieux voir dix patients en une heure ou un patient sur les dix en une heure ?

Peut-on reposer la question ou mieux, ne pas se poser cette question et tenter un détour ?

La poussée de la demande de soins nous oblige à revoir notre façon de travailler. A sortir des sillons creusés par nos prédécesseurs. Car c'est en se réappropriant cet héritage qu'on l'honore et non en s'y conformant...

Nous ne pouvons plus travailler comme nous travaillions.

Il nous faut inventer d'autres façons de faire. Et sortir du champ disciplinaire pour trouver d'autres appuis. Lesquels ? Je n'en sais rien. Mais peut-être s'agit-il de penser que cela fait partie de notre travail que de chercher et d'instaurer d'autres points d'appuis que ceux que nous aurions en interne.

Et puis,

Est-ce notre question ?

Ou est-ce seulement notre question ?

Si nous sommes vigiles et non des vigiles, nous sommes à la frontière et nous pouvons voir que cette question n'est pas uniquement la nôtre, mais celle de la société entière, et qu'elle est un signe d'une mutation démocratique.

Je pense à ce qui s'est joué dernièrement à la clef des songes où après beaucoup de tensions, une vague dépressive est arrivée. Et c'est à lutter contre la reconnaissance de cette dépressivité qu'on se mettait à déprimer... un déprimé est-il un moment dans l'impossibilité de se déprimer ? Cette dépressivité signifiait passage. Le passage va avec la perte, l'impression de vide et de manque... nous ne savons pas ce qui va arriver... que nous faut-il accepter de perdre ? Parce qu'il me semble, il nous faut accepter de reconnaître cette perte, pour pouvoir perdre... et ce n'est pas là se résigner, mais au contraire, s'ouvrir à l'inconnu qui vient, et c'est tant mieux, parce que c'est occasion de créer !

C'est bon ça , l'heure du réveil a sonné !

Tout ceci est une épreuve inédite. Un éprouvé physique dans le champ de la relation humaine. Une étincelle provoquée par le fracas de deux pierres. Nous nous découvrons un corps, un éprouvé ... jusqu'à ressentir dans nos entrailles quelques choses de cette pulsion de mort. Et oui, nous ne produisons pas que du vivant. Nous régressons, nous nous déprimons, nous souffrons au travail : pourquoi pas ? Le monde peut être foutu de telle sorte que nous sentions les éléments partir en déliquescence. Alors que chacun reconnaît un système fou et pervers, nous marchons au pas, appliquons, exécutons une démarche que nous savons contraire à nos aspirations. Comment en être arrivé là ?

« Non, je ne suis pas d'accord, quelque part (oui mais où ?) Ces logiques sont cohérentes, après tout, tout cela n'a que trop duré, les réunions, les fêtes entre soignants et patients, les kermesses... dites-moi la vérité, dans les services c'est bien radio cafetière ? »

C'est certain que nous ne sommes pas égaux dans notre confrontation au réel, à la psychose, à l'échec, à la répétition mais après on peut fortement critiquer la disproportion de certaines réactions épidermiques (le corps s'y engage jusqu'à se faire dresser les poils !). La confrontation au réel nécessite de ne pas vouloir maîtriser, tout en respectant ces propres mouvements psychiques. Evidemment, cela ne semble pas une capacité innée (quoique). C'est aussi un choix (qui n'est pas forcément fait en toute connaissance de cause) de se laisser transformer.

« Dès fois, il me prend de vouloir devenir ouvrier. Avoir toujours la même chose à faire, qu'on ne me demande pas de rendre des comptes à tout bout de champs. J'ai mon salaire et je suis tranquille chez moi. Là, j'en cauchemarde, ça me tracasse... »

Se résigner me semble être un équivalent à tourner le dos à cet éprouvé, jusqu'à se donner les moyens de travailler hors champs de ce travail de ressenti. Comment est-ce qu'une logique peut en arriver là ? Par une communauté de dénis ... c'est triste à penser. Psychiatre sans consentement hospitalisant sans consentement des personnes ayant perdu leur capacité à consentir.

« Écoute, maintenant, je vois les patients, je leur prescris ce qu'il faut et puis basta, on n'a pas le temps d'en faire plus. J'aimerais bien mais ... »

L'ambiance n'est plus palpable. L'intersubjectivité est écrasée. L'essentiel n'y est plus ... à des degrés plus ou moins avancés.

« Oui mais, je ne comprends pas de quoi tu parles. Mes sentiments, le rêve, mon envie... plus rien n'y est, je fais comment alors ??? »

J'ai toujours pensé que si la question psychiatrique m'intéressait, c'était certainement quelque chose de précieux tellement la chose était « originale » lorsque nous entreprenons d'être médecin. Ce regard, ce désir de rencontre alors s'entretient et se protège, qui nous l'a rappelé ? Pas ceux qui nous formatent...

A cette communauté de déni, nous pouvons opposer le travail singulier de chaque collectif dans ce champ de l'intersubjectivité. Nous entretenons la nôtre, personnelle, en la confrontant à d'autres, nos collègues. Et tant que nous le faisons, cette confrontation, nous survivons subjectivement et en plus nous affutons notre subjectivité (là que se situe le progrès en psychiatrie dans chaque petite localité, notre clef des songes). A chaque serrure sa clef ... l'hégémonie n'a pas sa place.

C'est bien ce à quoi se confronte les logiques actuelles : leur incapacité à homogénéiser des pratiques. Cette « accroissement de la subjectivité » (Ch.Dejours) contre-carre ces logiques. Notre sensibilité s'accroît. Chaque service déploie de nouvelles habiletés, une nouvelle « corps-proprieté » du monde auquel nous sommes confrontés. La neutralité pourrait ne jamais exister. Tous les espaces « domestiques » s'imprègnent de cette subjectivité. La vie ne pourrait jamais se sophistiquer autant. Comme tu le dis, dormir, parler, manger, se laver etc éveillent en nous un éprouvé ordinaire, banal sur lequel d'autres éléments plus artificiels se greffent.

Putain, je venais de t'écrire une page et pfouit echappée !

Je pense gâchis !!!

Je dis je m'en fous, avec hargne je reprends le texte, ce que je désirais te dire.

Et maintenant malheureusement en deux mots...

Je bafouille un peu vidé par le coup du sort...

Faut-il y voir un éclair de génie ? je suis le seul à le décider.

Si je dis oui, voilà que s'ouvre devant moi une nouvelle page blanche, devant laquelle je peux à nouveau essayer de tisser ma pensée, qui n'est déjà plus celle d'il y a 15 mn mais bien nouvelle, plus fraîche ...

Je me défais des vieux oripeaux et je prends le pari de dire peut être ce qui va arriver sera mieux que ce que j'ai pu faire. Ou alors non disons plutôt, ce qui vient est différent. Ni mieux, ni moins bien, juste différent. Et c'est parce que ce n'est pas la même chose que c'est bon.

On reprend la rengaine statut rôle fonction qui est tjrs efficace.

Qu'est-ce que c'est qu'un psychiatre qui dit toujours oui, qui se conforme au rôle qu'on attend de lui complètement, qui s'y moule, qui s'y loge ?

C'est un psychiatre inutile.

Si nous avons l'exigence éthique rivée au cœur, notre outil de travail, le désir, nous pousse à sortir des établis, des pensées établies, des répétitions du même et des pensées toutes faites qui répètent sans cesse les mêmes refrains

Je pense au peintre qui lave ses pinceaux. Que ferait un peintre avec des pinceaux sales ? et le fait qu'il les lave fait partie de son travail que je sache.

Nous avons à pousser les murs, à lutter contre les logiques de subordination, d'exploitation et de domination, celle qui nous dise : tu dois faire comme ceci, comme cela, tu ne dis pas ça... etc...

Qu'est-ce qu'un psychiatre qui exécute fait avec un psychotique ? Il le soigne à coups de marteaux ?

Aussi nous n'avons pas le choix. C'est de notre responsabilité qu'il s'agit, de notre devoir. De pousser les murs, de subvertir, de soulever les problèmes, de problématiser l'existence.

Poser des questions... emmerder le monde en qq sorte.

Qu'est-ce qu'un enfant, et un parent, et des rires immotivés, des bizarreries, des troubles du comportement...

Nous ne sommes pas des exécutants ou alors nous exécutons nos patients... nous devons être indisciplinés parce que c'est la condition pour sortir de l'aliénation mentale qui pousse à reproduire du même, à réifier les choses, à les positiver, comme s'il y avait des symptômes, des malades, des choses en soi.

Notre devoir est de soutenir cette poussée créatrice qui tord les cadres, les classes, les formats, qui sort de la répétition pathogène, qui désaliène...

Notre outil est notre désir, notre exigence éthique, en ne cédant pas sur son désir... en en prenant soin...

Quoi du neuf du front ? De cette guerre économique qui nous contraint à faire autant avec moins de moyen ?

Tous les jours, des idées de départ et d'ailleurs. Peut-on le reprocher ? Ce sont souvent ceux qui ont le plus d'estime d'eux-mêmes ou comme on dit les « piliers » du service qui partent. Ceux-là mêmes pour lesquels avoir des exigences de travail signifient quelque chose ? Devenir intransigeant au risque d'un repli sur soi-même si d'autres n'ont pas ces exigences. Partir vers d'autres terrains où ces exigences pourront être à l'œuvre ? C'est pareil ailleurs, entendons-nous dire.

« Je ne vais pas banaliser mon travail. J'ai l'impression que nous faisons n'importe quoi. Que le temps n'est pas pris, que je ne suis pas présent, d'ailleurs on me le renvoie. Alors, quelle est l'issue ? Continuer en sachant que la mission n'est pas remplie. Revoir à la baisse mes exigences. Il faut comprendre que nous sommes en crise et que le non remplacement d'un poste sur deux est un élément incompressible, venant d'en haut. »

Mais alors, le sommes nous, incompressible ? Mais alors, comment vivons-nous ce défaut dans nos perspectives d'avenir ? Mais alors ai-je le choix ?

« Tu sais, si tu étais ouvrier ou autre, tu vivrais peut-être une situation pire. Tu serais même peut-être au chômage, sans ressources, avec la maison à payer et les enfants à nourrir. » Le sol se dérobe. Quand on est psy, on connaît très bien ces situations pour avoir à les partager avec nos patients. On s'y fait sans se blaser, on tient la relation à des niveaux sociaux abyssaux, impensables, innommables. Doit-on s'identifier davantage à ces situations là pour nous auto-soutenir dans nos fonctions ?

Donc, nous sommes privilégiés. Je vis le pire mais tout est relatif. D'un coup, je batifole. Je pense à ma vie personnelle, mes quelques avantages, le possible des vacances ou des week-ends réjouissants. Mon esprit n'est plus au travail et mon retour sur le terrain me fait l'effet d'une chute libre. Un fossé se creuse puisque j'amalgame les différents secteurs de ma vie.

Tant que nous y sommes, et c'est déjà une chose (des gens qui se soucient des problèmes des autres gens avec une fidélité sans pareil, ça devrait forcer le respect non ?), nous ne pouvons pas nous décentrer du travail, de son élaboration, des exigences attenantes. Avec l'objectif modeste mais ambitieux d'apporter quelque



chose à nos prochains. Sans quoi, j'ai le sentiment de lier vie personnelle et vie professionnelle.

« J'ai une entrée là. Je n'ai pas envie de le voir. (Ah bon étonnant pour une personne aussi rigoureuse que toi). Blanc. Café. Reprise d'un souffle. Regard embarrassant. Et plus tard, « j'aimerais voir plus souvent mes enfants et ne pas passer ma vie ici. » L'ambiance est pesante. Au revoir. Bon courage. Moi aussi, il se passe que ... tu en as déjà assez de tes problèmes. J'arrête de t'embêter. Chacun sa merde, si en plus ... Regard compatissant. Au revoir. Fin de la journée. A demain. Pour ne pas rester sur cette note, retour dans le service, reprise des événements de la journée, on a bien fait quand même, le service est calme, demain on prendra plus de temps pour untel et untel. Lendemain midi, j'ai le sentiment que ce temps que je voulais dédier à une réflexion plus poussée n'aura pas lieu, une urgence, deux urgences et puis l'agitation d'untel, et puis le mail d'untel etc etc etc

Alors oui, les moyens humains dédiés à ces questions est une réelle problématique.

« Tu verras, on peut se réorganiser mais nous buterons toujours sur des effets de pénurie. »

Inlassablement. En vase communiquant. Cela pose de réelles questions personnelles. J'aime la musique et je ne m'amuse pas à écouter des disques rayés. Et je ne considère pas que c'est un luxe pour mes oreilles. Et je choisis la musique que j'aime. Pourquoi faudrait-il aller en sens inverse non pas de nos désirs mais de certaines conditions sine qua none ? Je résiste alors à interpréter la volonté profonde des politiques actuelles. La réduction des coûts. Tout ceci a quelque chose d'intolérable puisque l'énoncé n'est pas clair, les insinuations sont multiples, et le processus est tellement rapide qu'il me donne la sensation de ne jamais pouvoir monter dans un train déjà en marche.

Un tract et cette question : « Quel avenir pour notre établissement ? »

Encore un petit bout de nos petits coins de paradis

S'agit-il de rêver dans nos institutions ? NON, pourquoi allons-nous alors plus loin ? Par obstination ou obsession, bref nos folies à vouloir être, aider l'autre par le travail. Se lever, se motiver le matin à aller aider l'autre : c'est sacrément fondateur. 10 ans à s'obstiner à être à cette place : peut-on alors quitter ou y renoncer ? C'est beaucoup d'effort, on s'en souvient, on s'est construit dessus sur une dynamique en faux-self. Qui suis-je ? Je suis un futur médecin, si je ne suis pas perçu comme tel bien avant l'heure, mais pour l'instant, je me bourre le crâne, on me bourre le crâne,

on nous dit que nous sommes de ceux qui méritent, esprit supérieur avant l'éclosion de celui-ci, mais je fais que des croix moi, je suis mal à l'aise avec le patient, à lui annoncer des diagnostics venus d'ailleurs. Je suis mais en fait non, à rebours, on joue avec mon narcissisme comme avec un yoyo. Et puis, à la fin, c'est encore au plus méritant, le nombre de croix, de mots clés, je suis formaté, j'y résiste mais je passe plus de 10 heures par jour à l'être. La nuit, je rêve...de croix, de classement. Voilà, le topo pour des gens qui soignent la dépression, la souffrance à ne pas être soi alors qu'ils consentent à ne pas l'être eux-mêmes. C'est bizarre, non ? Ne faudrait-il pas tout reprendre ? Nous laisser faire ce choix, nous y attacher, nous porter. Ou alors, la logique veut que ceux qui accueille cette souffrance souffre dès les premières heures de leur cursus et pendant dix ans.

Pire est l'abolition du rêve par confrontation au rêve de l'autre : la mutualisation des projets de service. En gros, faites des projets (les élaborer, les écrire, les présenter, les conflictualiser... un sacré paquet d'heure) et nous n'en choisirons qu'un. Il n'y a pas de place pour l'Hétérogénéité. La loterie du projet ou de celui qui attrapera le pom-pom, c'est consternant, affligeant, désolant et au combien démotivant. Bosser dans le vide, faire croire que le rêve est possible et nous réveiller. Résister à la résignation quand nous sommes pris dans une machine à résigner. Ces confrontations en arrivent même à abolir un principe fondateur de nos pratiques : la confraternité. Comment voulez-vous résister quand l'autre collègue vous prive de réaliser votre rêve de réaliser un projet ? Et au-delà de cela, l'absence de prise de conscience devant l'absence de confraternité : on se pourrit, lutte d'ego et compagnie. On est revenu sur les bancs de la faculté où le voisin est potentiellement celui qui vous privera d'accéder au Graal.

« Tu me files tes QCM ? bien sûr que non, si je fais cela avec tout le monde comment veux-tu que j'accède au numerus clausus ? » C'est d'une logique implacable, déshumanisée. C'est la formation initiale d'un médecin !!!

Poupoupidou

Alors nous y voilà à la formation médicale :

Là où tout commence : une hypothèse : la formation médicale est ainsi faite de façon à accentuer la logique de compétitivité déjà bien imprimée et depuis longue date (il n'aura pas fallu attendre le néolibéralisme pour ça) entre ses différents participants. Cette logique a pour principal effet le corporatisme de classe, la marginalisation et l'exclusion de certains de ses membres les plus faibles, les plus fragiles, les inopérants, ceux qui ne s'adaptent pas au bon vieux système hiérarchique qui vise à maintenir l'ordre des établis. La logique universitaire qui répète à gogo ce qu'elle a appris dès le berceau permet la reconduction éternelle de cet ordre de pouvoir... en bas duquel se trouve ne l'oublions pas, la personne alitée... aussi je me demande si cette obstination à faire de cette formation une formation de concours n'est pas guidée par une logique d'état qui n'a pas intérêt à ce que des médecins se fédèrent... à ce qu'ils puissent collaborer... diviser donc pour mieux régner, voilà encore une belle formule... peut-on rêver un système où les médecins puissent véritablement coopérer, apprenant des uns et des autres... mais cela voudrait dire : revoir le système de financement du privé, l'inégalité salariale entre médecins, repenser le système même qui tend à privatiser la santé... et voilà que ça marche !!! Aujourd'hui, combien sont les collègues qui quittent l'hôpital pour bosser en clinique... et se faire du beurre *à défaut d'autres choses* (c'est là que se trouve une des formes de résignation) dans une formule consacrée : désormais c'est chacun pour sa gueule... comment ne pas le comprendre... il me semble assez clair que si les médecins pouvaient s'entendre, cela ferait un sacré contre-pouvoir aux logiques d'état, parce que se situant de fait dans un ordre bourgeois mais en lien avec des préoccupations sociales des plus difficiles, il peuvent se faire pont-passeurs et du même coup particulièrement être particulièrement subversif...

Mais il y a aussi la question du « fumiste ». ou du « fumeur » ou celui qui vous enfume, qui fume et qui ne veut pas travailler... d'où la chanson !

Or, aujourd'hui, ne pas travailler, cad exécuter, se rendre à l'exécution, s'abattre soi-même et les autres par la même occasion, est d'une part salvateur mais aussi et surtout nécessaire pour permettre la création, qui suppose des espaces libres, et qui nous font éviter le piège de la répétition mécanique pour nous permettre d'accéder

avec celui qu'on accompagne à la répétition vivante, rythmique, mélodique, qui fait dire à Lacan « la répétition, c'est toujours nouveau »...

Peut-être faut-il aujourd'hui oser penser que nous sommes des fumistes, des jean-foutistes, des branleurs, des rêveurs... on verra bien à la fin qui reste dans la course, non écrasé, terrassé, par le poids de la souffrance psychique et de l'angoisse existentielle que tout un chacun partageons...

Oser le penser, c'est comme les gays de la fin des années 70, pouvoir se réapproprier l'insulte pour reconflictualiser l'ensemble... car c'est évidemment conflictuel si ce n'est parfois la guerre... et reconnaître que cette guerre existe, c'est aussi dire : puisque je n'ai pas le choix d'y être, je choisis mon camp. Collabo ou résistant ? C'est toujours la même question, et ça ne s'arrêtera pas.

Enfin la dimension de l'accompagnement. Partager avec lui un moment. Qu'est-ce que j'ai bien pu faire aujourd'hui : passer un peu de temps avec celui-là, celle-là, et puis j'ai essayé de passer un peu de ce temps là... quels objectifs se donnent on qui nous mettent à ce point en panique, qui nous font dire qu'on ne fait pas correctement notre boulot... ? ça interroge l'idéal du moi là... mais, ne peut-on pas répondre... l'important n'est pas le but, là où on va, mais le chemin que l'on fait, ce chemin qui se fait pas à pas... avec des mouvements d'historisation permanent qui reprend toujours ce qui s'est passé, ce qui s'est vécu ... nous avançons en reculant... c'est-à-dire, à l'aveugle, le dos tourné vers l'avenir toujours inconnu, ne pouvant voir que ce passé qui est devant nous... c'est en reprenant à chaque fois ce qui s'est passé, que nous pouvons faire ces pas qui ne nous mènent nulle part si ce n'est qu'ils tracent notre route...

Et la compassion... ? « Qui consiste à sombrer dans les zones les plus obscures, d'y rencontrer quelqu'un et de remonter avec lui... »

Ouh la la, si c'est ça !

Il s'agit de travailler sur les effets de ce qui nous traversent, que nous ne pouvons pas prétendre contrôler ou maîtriser considérant l'inconscient comme précurseur de nos réactions, considérant la pathoplastie de ce que nous avons à vivre dans nos institutions. La présence, sans présomption, distorsion ou maniérisme (termes empruntés à la phénoménologie) de notre part est essentielle. Il s'agit pour nous de tenir cette position alors que tout nous pousse à quitter, partir sans détours. Il en faudra bien puisque l'heure est à la réduction des effectifs. Alors des soignants partent, comme nous avons dit précédemment parfois ceux des plus convaincus de la cause de nos patients. Mais l'état d'esprit de ceux-là, quel est-il ? Ils sont respectables, c'est leur choix, ils nous restent à tous encore ce choix (et encore ?).

« Je vais partir, et je ferai en sorte d'être mon propre chef, je filtrerai mon activité, j'en serai satisfait et je pourrai aussi me donner les moyens de ne pas me laisser submerger »

Ou encore

« Je vais devenir cadre de santé, laver des c... ça ne m'intéresse plus, je n'ai pas fait ça pour ça »

On voit donc se lier l'insatisfaction du travail vivant avec une rupture dans la vie d'une personne, en s'attachant au statut même de son travail, en essayant d'accéder à une position « au-dessus de la mêlée », histoire de ne plus se laisser traverser par les dysfonctionnements ambiants. Est-ce qu'il ne s'opère pas dans ces situations un déplacement de la problématique ? Est-ce que la trace de cette rupture ne risque-t-elle pas de s'enkyster et d'entraver le prochain travail ? N'est-ce pas un signe de désespoir ? Pire que la résignation, la cristallisation de celle-ci dans l'idéal du moi.

Alors que le mouvement de la Psychothérapie Institutionnelle semblait nous avoir définitivement convaincu de l'importance à distinguer statut-rôle et fonction, nous aurions la tentation conjoncturelle de nous attacher à travailler autour de notre statut. C'est l'ascenseur social qui est à l'œuvre, nous détachant de ce qui fait notre travail, celui vivant, celui de notre fonction de psychologues. Ces réactions collatérales seront retrouvés ailleurs et dans le même champ, celui de l'humain, à un autre « niveau », celui d'une hiérarchie qui aura vraisemblablement du mal à prendre sens. Construire son identité professionnelle sur le principe de l'opposition, du détache-

ment, c'est faire une croix sur la nécessité de conflictualiser ce dont nous sommes sujet. On contrarie une nature qui nous contrariera à son tour. A moins que nous pensions que c'est toujours mieux ailleurs. Sans pouvoir en distinguer les contours, c'est quand même gênant lorsque nous pensons que nos patients sont dans ce type d'égarements. Faut-il vivre le semblable ? ... il s'agit donc de tenir sa présence et de ne pas trop la contrarier.

schuss

Je lisais un article qui remettait en question résister c'est créer... parce que résister, c'est parfois aujourd'hui chercher à retenir ce qui est en train de tomber en lambeaux mais aussi chercher à garder un fonctionnement comme il était possible il y a encore qq temps... aujourd'hui, ce travail-là est-il encore possible ? créer pourrait être chercher à travers les décombres là où il y a qq chose qui se passe, là où ça travaille... un ou deux collègues, monter un petit groupe et essayer de penser ensemble ce qui se joue, être attentif, en veille... créer un petit oasis pour se restaurer et repartir... quels sont les espaces formels/informels où il y a du possible ? Là où l'on peut retisser qq ouvrage ?

Comment faire pour lâcher prise et ne pas se lâcher ? C'est tout l'ordre éthique qui est mis en question-là, pour chacun de nous, la question de la liberté et celle des idéaux qu'on se donne...

Et puis lorsqu'on saisit cette limite qui est nôtre, lorsqu'on l'a touchée, que l'on s'est dit qu'on ne pouvait plus continuer comme ça, découvrir qu'on peut tout de même avancer... à un autre rythme...

Accueillir et accepter n'est pas se résigner...

Accueillir n'est pas subir mais aussi chercher à transformer ce que l'on reçoit pour en faire autre chose qu'une mesure de destruction pure et simple...

Et autre chose :

Le symptôme est la solution, une formation thérapeutique. Nous tentons par tous les moyens de nous en sortir. Une chose est de dire cela, qui ouvre des possibles et des perspectives, une autre est de dire qu'il faut éliminer cela comme une scorie dont il faudrait se débarrasser.

Dans l'accompagnement, où « accueillir, c'est renoncer à tout projet », nous avons à cheminer avec celui qui est là, qu'importe qu'il soit ceci ou cela d'ailleurs... mais là je pense que le psychotique notamment peut nous soigner de ce mal dont on se défait mal, nous inviter à partager avec lui ces moments sans en attendre quelque chose en particulier, sans but, sans projet... juste être à ses côtés, dans cette connivence possible qui ouvre le champ du travail d'une toute autre manière.

Il ne faut plus hésiter à changer nos mots, à parler avec ce qui nous fait triper, à trouver dans notre langue la poésie qui permet d'inventer de nouvelles façons d'être ensemble... écrire des poèmes sur le tableau veleda des infos administratives ? afficher une feuille blanche dans son bureau... dans les couloirs... n'importe quoi pourvu qu'on tripe... parce que si on ne fait pas ça, quel est le prix à payer, quel est le prix à payer de l'inconséquence de ces dimensions vitales, mouvementées, conflictuelles... si nous écrasons tout cela, 1° ça sera de plus en plus dur et impossible, 2° cette répétition rigidifiante est morbide et n'offre aucune solution quoiqu'on en dise aujourd'hui.

Aussi l'avenir parlera.

En attendant, attendons dans cette attente entente en tension avec...



Salut Tonio,

Que faire face à cette entreprise chosifiante, bureaucratisante ? Le Secteur psychiatrique n'est plus qu'une répartition géographique des patients, on trie, au détriment du sens donné à l'accueil. Et pour cela, certains sont prêts à ne plus être confraternel pour ne pas répondre à la demande. Le dialogue entre médecins s'effrite à grande vitesse, alors que je pensais que cela représentait une sorte de sauvegarde aux prises en charge. La continuité des soins ? Mais de quoi parle-t-on et à qui ? Le Secteur était sûrement dans l'idée (et ce n'est pas idéologique, contrairement à ce que nous entendons dire) cette présence à l'autre. Quand nous apprécions certains parcours de soin (mais attention ceci est un terme connoté sur le plan bureaucratique), nous signifions parfois notre non-volonté, nos réticences, et surtout lorsqu'il s'agit de patients aux pathologies lourdes ou socialement précarisés. Il existe dans des établissements des modes de répartition propre à développer des aspects ségrégatifs. Il s'agit des sans domiciles (mais doit-on céder à ces normes ainsi), des migrants, des intersecteurs. Il faut alors ériger des règles pour palier à notre mésentente. Au nom de qui ? Sans considérer les effets inhérents à ces pratiques ? La consternation nous gagne si nous n'opérons pas des points de convergence éthique, entendu par tous. Dans ce cadre, toute personne peut être considérée comme une patate chaude. Les personnes bougent, circulent sur notre territoire. Ils se désinsèrent pour bon nombre d'entre eux. Et dans ce contexte-là, nous allons imposer nos règles de répartition...

La parole clinique ne circule plus et nous enferme. On ne sait plus qui souffre et quel en est l'objet. Il faudrait externaliser ce vécu de l'institution. Ce défaut renforce l'effet d'isolement. Ce manque d'instance tiers barre le processus d'échange collectif de ce vécu de l'institution. Un temps régulier, des espaces entre ces temps pour cogiter, l'assurance que ce lien soit pérenne pour que je puisse m'exprimer à travers ce cadre sécurisant. On peut se surprendre à s'empêcher de parler.

« Moi, je la boucle, sinon c'est pire, on me le reproche. J'avais l'impression bien sûr de dire ce que tout le monde pense mais tout en m'exposant sans un cadre sécurisant » ... sans réunion où une hiérarchie subjectale peut s'exprimer.

Ou bien sur un mode opératoire : « Ah quoi bon, cela servira à quoi concrètement. »

Enfin, on est bien face à des situations dont nous disons qu'elles sont bloquées, impensables et pourtant nous y arrivons, cela s'illustre tous les jours. Les choses se créent, se défont, émergent alors pourquoi tant de réticence dans nos liens professionnels à nous. On se vit comme professionnels mais il ne faudrait pas oublier que nous venons d'abord en tant que personnes, citoyen, sujet, comme nos patients ...considérant notre implication totale dans ce champ du travail de l'humain. Donc bien sûr, nous pouvons être sujet à l'érosion, la dépression dans le cadre de notre travail et cela teintera notre vie intime.

Les processus sont les mêmes. Sinon on pense « eux les malades, nous les soignants », la fonction par un procédé magique nous protégerait ! On ne distingue pas assez cet aspect subjectal commun.

« Tu es en miroir, ça va pas, c'est normal que tu sois dans cet état-là ». Forme de déni d'un travail qui se veut vivant.

Ce serait même dangereux de ne pas prévenir nos jeunes collègues qui n'oseraient pas, pensant qu'ils sont pris dans la folie de nos patients, avouer rêver de nos congénères par exemple. C'est quoi le sommeil ? Une simple recharge de nos accus énergétiques ? Un processus essentiel dans notre économie psychique ?

Dans un tel contexte de déni, travailler dans ce champ-là viendrait alors à sacrifier notre subjectivité au travail et donc globale (le travail, c'est la vie (sic) ). Faudrait-il être capable de cloisonner ces 2 champs là de notre vie ?

« Que vas-tu faire pour ce patient ? » que nous pouvons retourner ainsi :

Que va-t-on faire avec cette personne ? Introduisant du collectif et du sujet.

Que ne va-t-on pas faire avec cette personne ? Considérant l'aspect pathoplastique de nos hôpitaux.

Puis, Que ne va-t-on pas faire avec cette personne pour la rencontrer ? 1ere étape intersubjective, sans à priori, préalable nécessaire, en évitant d'inscrire la personne dans un champ de compétences définis.

Et l'accompagner.

On mesure l'aliénation de devoir être « aidé psychologiquement ». Un pas de côté nous aide à être avec plutôt que tout autre positionnement sans quoi nous revenons à la première formulation de la question.

Faire, agir, apporter quelque chose, animer ...

A quel moment de notre histoire sommes-nous ? A l'apogée d'une non-subjectivité. Machinerie objectivante, numérisable, codifiante, bureaucratitante ou bureaucréitante !!!

A+.

Fin de semaine. Au bout du rouleau. C'est week end. Mais c'est aussi bientôt le début de la semaine !!

Créons un collectif anti-résignation extra-ordinaire : le CARE.

Pour répondre, d'abord, j'enlève mes chaussures, je m'assois en tailleur devant mon ordinateur, je laisse la porte et la fenêtre ouverte, puis je me mets à l'écriture.

Ecriture de la vie qui nous entraîne et nous emporte.

Hier tu m'annonces que ton collègue s'est suicidé. Après le temps de sidération absolu que cela génère, nous sentons combien nous ne sommes que ce que tu viens justement d'écrire. Des personnes, des petits bonhommes... quand l'impact du réel refait surface, il vient stopper l'emballement de l'imaginaire et nous rappelle à ce que nous vivons, nous, les autres autour de nous et à comment nous vivons ensemble... et là, se dire, s'entendre dire, revenir à l'essentiel, y revenir et s'y accrocher cad, qu'est-ce que je fous là ? qu'est-ce que je suis en train de faire là dans ma vie, avec mes proches, avec mes prochains, avec mes lointains aussi...

Bientôt, nous allons accueillir ici un enfant qui risque bien de faire bouger très fort l'équipe... je pense qu'il va nous soigner... aussi je pense peut-être il faut qu'on aille voir du côté des psychotiques, ils vont nous aider... qu'est-ce qu'un lieu soignant où les soignants eux-mêmes n'en sortent pas mieux que lorsqu'ils y rentrent ?

Nous devons nous faire soigner par ceux que l'on soigne.

Autrement dit : il n'y a pas de processus thérapeutique sans rencontre, il n'y a pas de processus thérapeutique qui n'engagerait qu'une des deux parties.

D'autre part, il y a le mouvement de la vie.

La répétition toujours nouvelle. Et c'est dans cette répétition que l'on approfondit ce que qui se vit, que l'on creuse le chemin... donc le mouvement de la vie, pris dans cette aventure... et qu'est-ce que la vie improvise pour nous à ce moment-là et pour ce sujet-là ?

Nous sommes à la croisée des bombes.

Se résigner, forme de défense qui amène cynisme et dérision. Une forme de perversité en somme, qui fixe les gens et les choses dans la jouissance qui refuse le doute.

Refuser la guerre.

C'est affirmer que cela n'est pas possible.

Aussi créons le CARE.

Le CARE à la croisée des bombes... un abri ?

Pour qui nous prend-on ? Pour qui sommes-nous pris ?

Nous ne sommes pas ce que vous croyez. Nous ne sommes pas celui-là. Nous ne sommes pas les sauveurs du nouveau monde.

Je n'ai aucune solution à vous proposer que ce peu de temps que je peux prendre avec vous.

Voilà ce que je peux faire.

Etre là, quelques instants à partager avec vous ces moments où la vie se bloque, où elle est comme une impasse et tenter d'écouter avec vous ce souffle discret et tenace qui nous invite à la danse... pour ça se lever, prendre un livre, écrire, lire à voix haute, fredonner, esquisser un pas de danse, un pas de côté, bref, essayer de faire ce qui vient, ce qui nous soulève, ce qui nous touche...

En étant à l'écoute, dans cette attention au vivant en nous et autour de nous, nous pouvons reprendre une danse, danse sous la pluie, pour la vie.

Pour se remettre à l'écoute, il faut aujourd'hui plus que jamais sentir nos pieds contre le sol... sentir la base sur laquelle tous les matins nous nous appuyons pour tenir debout.

C'est au corps vivant auquel nous devons une attention particulière, plus qu'à l'énergie psychique qui s'est décollé de sa racine organique pour tourner à vide, à mort, en banalisant, dramatisant, ou opérant des calculs et des dissections qui n'ont plus aucun sens, aucune prise avec le réel du corps sensible.

L'Institution peut-elle « fonctionner » sans père symbolique ?

Le réel de cette bureaucratisation n'écrase-t-elle pas la pensée ? N'attaque-t-elle pas notre désir de rencontrer l'autre dans sa différence ?

Cette perte du symbolique par l' « hyperadministratisation », ou l'administratisation comme une fin en soi, ou l'administratisation sans espace libre, sans vide, peut nous priver d'avancer, d'élaborer. De la même manière que Jean Bergès parlait de « bouche-trou » vis-à-vis de certains processus adolescent. « Tais-toi » dit le père « tu ne sais pas » empêchant le jeune de « redistribuer les cartes » de son histoire et de rentrer dans un processus de subjectivation.

Lorsqu'aucun lieu n'est dédié à cette circulation de la parole, à une écoute collective, que ceux qui nous dirigent n'y sont pas, ne sommes-nous pas dans les mêmes processus à l'échelle de l'institution ?

Le silence ou certaines absences donnent parfois non pas l'impression d'un vide mais de quelque chose qui est comblée, bouchée, empêchée. On ne s'en parle pas, on s'abstient. Non pas qu'il faille parler de tout sur tout perpétuellement, il est quand même des questionnements qui me semblent devoir être abordés et portés collectivement.

On renvoie aux personnes, à l'individu.

« Prends un arrêt ... tu peux voir un psycho en individuel ... c'est ton vécu personnel pas le mien etc etc »

Après l'éducation pour tous, c'est « l'éducation pour chacun » (discours de N.Sarkozy au meeting de Montpellier cette semaine).

Comme si le Collectif devenait un tabou de société, on s'empêcherait de vivre les choses ensemble.

Alors, sans collectif ni père symbolique, quel serait l'avenir de nos institutions ?

J'observe aussi un effet auprès de nos patients. Je me pose la question du délai de latence avec lequel je m'en suis rendu compte puisqu'il s'agit des effets de résignation ressentis par nos patients eux-mêmes. Je me pose la question de la façon dont ils peuvent vivre nos délais, retard, incohérence.

« Ce que je vis est complexe, je comprends bien que vous ne pouvez pas y répondre dans l'immédiat. C'est déjà bien que vous me receviez et que vous m'écoutez. »

Un comble s'agissant d'un service public.

« Vous êtes gentils de m'écouter etc »

Accoutumés à une réponse en demi-teinte pour certains dans le sens où la réponse à leur souffrance psychique est entreprise d'une manière hiérarchisée et protocolisée.

« On ne va quand même pas accueillir des dépressions légères »

Et Pourquoi pas ?

« On attend au moins qu'il décompense, ce schizophrène, sinon on n'a pas fini. »

Bah voyons

Alors je lis dans un rapport sur la mobilisation du projet de vie et de soins des personnes longuement hospitalisées en psychiatrie qu'un des obstacles serait : « des patients enfants ou adultes, atteints de psychose chronique, part essentiel des situations de séjours prolongés, vu comme relevant, comme la plupart, de la psychothérapie institutionnelle ou d'un improbable lieu de vie ».

D'accord, on a compris, nous vivons à l'heure économique. Il s'agit de nous reconstruire mais sur ces bases idéologiques là ? Avec ce manichéisme-là ?

Vie

Mobilisation

Personne

Patient, enfant ou adulte

Hospitalisées

Situations de séjours prolongés

Soins

Part essentiel, comme la plupart, vu comme

Psychose

Chronique

Lieu

Improbable

Qu'est ce qui se lie dans cette phrase ?

Pourquoi en vouloir à la Psychothérapie Institutionnelle ?

Les lieux d'hospitalisations m'apparaissent essentiels. Des séjours prolongés parfois aussi. Non pas « tout comme l'ambulatoire » ou « en articulation avec l'ambulatoire » mais en tant qu'entité à part entière.

On se fera taxer d'asilaire alors

...



La résignation ne peut-elle pas être comprise comme une réaction humaine face au début d'un processus de deuil d'un travail qui tendrait à disparaître ? C'est la posture qui nous est donnée : « tout fout le camp, c'est fini ». C'était mieux avant ???

Même professionnel, nous sommes pris dans nos ressentis, notre vécu du travail institutionnel actuel. Deuil d'une certaine culture du soin, de l'accueil des patients, qui tendrait à nous décentrer de ce qui fait principalement notre quotidien : la relation transférentielle. Nous voyons que nous pouvons être empêchés. En effet, cette dynamique de relation à l'autre peut être barrée et parasitée, alors ce champ du possible n'est plus. On applique, on fait mais au fond la Relation n'est pas ce qu'elle devrait être.

Résignation comme l'Attente d'un jour meilleur. Respect d'une temporalité où l'on peut penser que la roue va tourner.

« On y reviendra, les éducateurs ou infirmiers continueront de vivre la relation humaine telle qu'elle est emprunte d'inconscient, de transfert » pour reprendre avec des mots à moi ceux de Delion samedi.

Sur cette thématique là et considérant que chaque deuil est singulier, nous observons les uns et les autres être dans des postures différentes mais au fond tellement connexes. De l'activisme au militantisme, au déni, à l'attente, à la méconnaissance d'un fait qui pour l'instant m'est étranger pour les jeunes collègues, il y a cette conjonction de vécu tendant vers le même désir d'être au côté de nos patients, c'est l'humeur et l'expression de ce désir qui changent. Je ne sais pas si nous devons rester dans des vécus semblables pour pouvoir « mieux » lutter. A l'homogénéisation, nous répondons l'homogénéisation. Pas sûr que cela soit la meilleure défense.

Voilà, au nom du Tout, nous ne pouvons pas pour chacun d'entre nous lâcher notre singularité. Je pense que de toute façon cela est impossible. S'abandonner et se décentrer de soi amènent l'exclusion et l'expulsion d'un système où on ne peut plus être. Clap de fin, je n'y suis même plus. C'est le cas de certains collègues qui s'auto-excluent.

Attendre et continuer d'être présent garantissent la pérennisation de nos liens avec les patients. Tout au moins ? Mais c'est également la quintessence de notre fabrique du soin.

Dès lors, ce deuil n'est pas ou n'est plus. Ma résignation est reléguée en arrière-plan, tout de même. Je me projette dans un avenir meilleur et surtout dans un présent où il reste du possible, moins mais je m'en contente autant que faire se peut.

Je suis au travail dans cette présence particulière là ...

J'arrive...

Et, profitant d'une éclaircie dans l'emploi du temps, je me remets à l'ouvrage de la réponse que je mûris depuis un moment...

Mais aujourd'hui deux morceaux de textes me mettent le pied à l'étrier et même si la réponse se travaille depuis un moment, l'écrit vient au moment de la rencontre avec deux phrases :

Tosquelles « ... et pourtant il est possible de faire de la psychiatrie dans les camps de concentration »

Tim Ingold « le local n'est pas une perception plus limitée ou plus étroitement conçue que le global : le local consiste en un mode de perception radicalement différent, basé sur l'engagement participatif, perceptuel et pratique avec ce qui compose un monde que l'on habite, plutôt que sur l'observation détachée et désintéressée d'un monde que l'on se contenterait d'occuper. » ou encore « nous ne vivons pas « dans » un certain environnement : nous sommes un ensemble de relations qui nous constituent en même temps qu'elles constituent notre environnement. »

Enfin un troisième terme en lien avec le processus thérapeutique que je rappelle ici : nous ne changeons pas l'autre. Nous changeons ensemble. Le processus de transformation est mutuel. Nous ne pouvons pas faire bouger l'autre au risque de le maltraiter, voire de le tuer, mais nous pouvons bouger ensemble...

Donc... qu'en est-il de notre façon d'habiter notre travail aujourd'hui ?

Là où je suis, c'est-à-dire, avec la boulangère, la caissière, le fils, l'épouse, la collègue, l'enfant, le patient...

Même dans les camps de concentration, c'est possible de faire de la psychiatrie... et comment ?

Ce que nous vivons et qui nous traversent, le transformer, en faire autre chose pour pouvoir passer à autre chose, sur une autre rive et à nouveau être disponible...

« Balayer devant sa porte... » C'est-à-dire transformer ce qui nous traverse et nous comprime, nous empêche de pouvoir accueillir l'autre là où il se trouve, là où je me trouve, bien emmerdé moi aussi de tous ces nœuds dans lesquels je suis pris... sa-

chant qu'on nettoie pour pouvoir salir... et à nouveau nettoyer... voilà le ménage !!!

Peut être faut-il qu'on se tienne à la porte...

Si l'on reprend le parallèle avec l'occupation. Qui n'est pas l'habitation. La résistance se trouve peut-être moins dans des pratiques de résistance qu'à une résistance par les pratiques. Pratiques d'un faire avec l'autre, d'un parler avec l'autre, là où nous sommes ensemble situés sans savoir par avance où cela nous mènera. C'est un travail politique de l'intime, qui n'a rien à voir avec l'exposition scénique des grandes causes... qui ont le défaut de toujours adopter une position de surplomb, coupé de la réalité qui est celle qui nous éprouve, du frayage de nos vies.

Il n'y a pas de but prédéterminé, de choses à accomplir, mais un geste d'accueil qui permet, par sa pratique répétitive de se laisser prendre par la rencontre qui nous fera devenir.

Où trouver le balai, les respirations nécessaires... là où nous respirons... quels sont les espaces qui me permettent de respirer aujourd'hui, tout de suite, et demain...

Et peut-être une partie de football offre parfois une respiration plus salutaire qu'un bain de psychiatres élaborant sur la condition humaine... un coup de gueule aussi... ou bien autre chose, le tout étant de ne pas y rester coincé... que ce soit dans les buts, ou ailleurs...

Si nous sommes aussi exposés à la décompensation psychique que les personnes que nous sommes censés soigner, c'est que nous ne sommes pas au-dessus des personnes que nous rencontrons dans notre travail, c'est donc aussi que le processus thérapeutique concerne tout un chacun, à chaque instant... qu'il n'y a pas de lignes de démarcation... du président à l'enfant malade psychiquement.

Analyser permet de repérer, de ne pas avancer comme un idiot qui tomberait dans le premier trou... c'est aussi transformer suffisamment les choses qui nous traversent pour pouvoir continuer de vivre, et en restant vivant... y retourner pour Y être à l'accueil et vivant.

Le 6 juin

Une longue absence pour moi pris dans un ailleurs, par un ailleurs. L'occasion de se retourner et de mieux identifier ce dont nous sommes sujet dans nos fonctions. A la croisée des chemins de ce qu'on se raconte depuis quelques mois maintenant. Deux éléments ont attiré mon attention.

La taille critique de ce que nous pouvons accomplir dans nos missions.

Et l'aspect un peu déroutant des missions de service public qu'il faudrait si on écoute nos énarques redéfinir.

La taille critique m'a interpellé dans le cadre des limites que je peux donner à mon travail, dans ma capacité à soutenir une activité souvent « en programme libre ». Je ne sais jamais vraiment de quoi va être fait ma journée, professionnel. Accepter ces inattendus, c'est aussi se configurer pour cela et y être préparé sous tous ces aspects économiques. Combien de patient puis- je suivre sans oublier à mesure les histoires de chacun ? Impossible à définir, il faudrait être « speed » et réactif. D'accord, je ne me sens pas comme un super héros de la psychiatrie et j'ai le sentiment intime que mon travail m'échappera si je cède à cela, dans un esprit hypomaniaque.

C'est ce dernier questionnement qui m'a amené à m'interroger sur le type de suivi demandé, sur la mission (de service public) qui m'était donné de pratiquer, d'avoir une analyse à moi de mon activité. Tout cela en regard de la rencontre avec le patient. Et là plusieurs types de soins sont exigés. La réponse immédiate, de crise ou de post-crise, qui ne présume en aucun cas de la poursuite de liens de nature psychothérapique. Quelques consultations et puis s'en va. Cela a été nécessaire, on pense, mais ne constitue pas le noyau dur de notre activité de secteur en psy adulte qui est l'accompagnement (souvent institutionnel) au quotidien de personnes psychotiques ou présentant une névrose grave. Et là, de découvrir que notre activité désormais plus recentrée reste à une échelle on va dire humaine.

Ce serait donc d'avoir une disposition différente selon les situations et enjeux. D'un côté, l'existence du sujet et de l'autre, ses désordres émotionnels passagers. Disons ce qui est, peut-être en caricaturant, mais le temps consacré à l'un se fait au détriment de l'autre. Et il n'est pas rare d'observer actuellement une forme d'errance de nos patients psychotiques (le métro de Paris en est un exemple).

Mais vous hiérarchisez monsieur ! Un patient ne vaut pas plus qu'un autre, et puis le risque suicidaire à un moment T vous en faites quoi ? Je n'ai pas dit de s'en dé-

s'intéresser mais de s'en préoccuper dans une disposition différente avec la présence d'esprit de se soucier de ceux qui ne réclameront pas eux les aides adéquates. Et puis, il me semble louable de rester concentrer sur ceux porteurs de maladie mentale évolutive. Et puis, c'est la pénurie en psychiatre (bordel de merde !!!).

Hier, je lisais un article sur le rétablissement. La question était abordée en souhaitant changer de paradigme, en laissant place à « l'autodétermination », en veillant à inscrire la personne dans un projet d'insertion dans la cité. Ah bon, c'est un changement de paradigme ... peut-être pour ceux qui sont restés à la psychiatrie de Pinel. Mais doit-on accueillir toutes les personnes de la même manière ? L'envie d'être dans ce monde est-elle semblable pour chacun ? Tout ceci ne participe-t-il pas d'une forme de déni des mécanismes psychopathologiques de la psychose ?

L'existence de certains dépend de nos pratiques. La crise actuelle devrait nous amener à repenser nos missions. Le groupe psy n'est-il pas en train de vouloir échapper à la question de la psychose ? Notre activité et la façon dont nous l'articulons repose sur des choix, un désir inconscient ... peut-être devrions nous davantage le laisser s'exprimer ?

Penser sa taille critique et les rencontres psychothérapeutiques sont deux préalables qui m'ont aidé à repenser ma pratique récemment en péril. Je m'en porte à ce jour bien mieux ! Et curieusement, je ne vois pas moins de patient !!

Oui, c'est-à-dire que là, tu réinscris ici quelque chose dont on aurait honte, celle du choix. Comment choisir sans être de ceux qui ont choisis et se sont fait la malle pour soigner pour mieux gagner ? De quel choix s'agit-il d'ailleurs ?

C'est une question relative au Kaïros, en lien avec la crise et le moment opportun, à un moment, ça bascule... bon alors : avons-nous le choix ? Repenser la question du choix, c'est se repositionner en sujet de choix, et non plus en objet choisi. Etre l'objet d'un service public qui pour accueillir et prendre en charge tous, ne peut plus choisir personne, quant à cela se rajoute la question de la souffrance psychique en général qui élimine celle de la folie, de notre rapport à la psychose. Nous devenons : Les exécutants-experts de la souffrance psychique, et hop, balayée la rencontre et le soin, balayé le thérapeutique ... le médecin est expert et commandeur... on doit faire de la quantité, au chiotte la qualité, nous en sommes en crise, il va falloir vous activer et de quoi vous plaignez vous au juste ... non, en tant de guerre, si c'est un peu le cas avec la souffrance psychique, il faut surtout faire de la qualité. Pas question de céder au vent de panique qui voudrait nous faire chèvres ou moutons. Merde à l'usine, on n'est pas des machines. On n'est pas des machines à penser, ou à toutes les heures, il faut être au top. Je me rends compte que je pompais beaucoup en moi parce que lorsqu'à 10 H 00 du matin, je sortais d'une réunion éprouvé et dont il me fallait deux heures à me remettre, je pensais que ce n'était pas normal, je culpabilisais et m'en remettais une couche. A 12 H 00 je suis lessivé, mais qu'importe, il faut continuer, je finissais à 18 H 00 par recevoir encore quelqu'un et là, patapoum, qu'est-ce que je fous là... j'arrive chez moi maussade et énervé, la tête tournant à 100 à l'heure, maniaque et vide..., absent en somme. Où est passé la présence nécessaire à la rencontre... ?

Donc : la question du choix dans la rencontre. On ne peut soigner n'importe qui parce que nous ne sommes pas n'importe qui.

Ce qui nous amène à l'historial, à l'historicisation c'est-à-dire qu'il ne saurait y avoir de pratiques que singulières. C'est-à-dire que nous ne pouvons être comparables dans nos pratiques de soin. Est-ce que j'en fais plus ou moins que mon collègue ? Est ce qu'il travaille bien ou mal ? Qu'est-ce qu'il fout lui... rien du tout... tandis que moi je trime comme une bête et j'en viens à espérer qu'il en chie autant que moi... voilà l'homogénéisation de la rivalité mimétique se mettre en branle et nous mettre au pas de la comparaison. Mais si moi je veux faire comme ça, est ce que je peux ? Sachant que je suis le seul... si je pense qu'écrire à mon copain de collègue

c'est important, puis je le faire en toute sereine sincérité ? Il n'y a pas deux psychiatres pareil la psychiatrie est multiple comme le sont les hommes... et se doit d'articuler en son sein la dialectique du collectif et du singulier...

Réinscrire la notion de choix dans l'exercice d'une médecine psychiatrique pour tous rejoint l'affirmation d'une émancipation possible par et dans la travail thérapeutique, qui ne peut donc être que singulier, c'est-à-dire chacun poursuivant sa propre destinée jamais prédestinée.

Il ne saurait donc y avoir de sacrifice. Choisir, c'est respecter quelque chose de son désir et s'ouvrir à l'imprévu. Suis-je disponible à te rencontrer ? Comment faire pour l'être ? Se peut-il que je sois disponible quel que soit ce que je fais dans ma journée ? Non : donc il y a aussi une taille limite à notre capacité d'accueil qui suppose un rythme, un tempo, une mélodie. La mélodie d'accueil. Comment faire pour prêter attention à cette mélodie là en moi avec l'autre... ?

Rien à voir... quoique...

C'est à propos de notre travail sur le travail domestique, le ménage et l'attention. Quelque chose de très intéressant à remarquer dans lequel nous pouvons être pris dans notre façon de considérer celui qui s'occupe des tâches de tous les jours, de l'intimité, de la toilette, du ménage, des enfants à élever. Ce qui nous est si fondamental et qui paradoxalement ne jouit d'aucune considération sociale... travail pénible à confier aux sbires, aux bonnes, aux esclaves, aux intouchables...

S., ash dans le service, dit « comme je l'ai déjà dit et répété, moi je ne demande que ça de mettre la table, quand je vous voie là tous occupés, moi je fais que de l'entretien à cette heure-là, les carreaux y peuvent bien attendre... » Et certains de répondre « oui, mais tu es sûr que ça ne te dérange pas... ? Parce que nous on peut bien le faire aussi... »

4 a priori qui sous-tendent cet échange.

1. la tâche domestique est dégradante.
2. celui qui le fait n'a pas de chances... ce serait mieux qu'il fasse autrement.
3. nous n'allons pas lui demander de faire ce qu'elle fait déjà, lui en redemander... ce serait dégradant.
4. il faut la protéger de faire une tâche ingrate qu'elle fait déjà.



Finalement... après échanges, la demande de S est entendue comme elle le dit et non comme nous voudrions l'entendre. Elle a la responsabilité de sa parole. Sa parole et son souhait a autant de poids que quiconque. Parce qu'à refuser d'entendre ce qu'elle nous dit, avec l'intention de ne pas l'enfermer dans son statut, nous l'enfermons davantage. Elle sera accueillante pour les enfants qui arrivent en cours ou en retard, elle mettra la table, et participera à un groupe thérapeutique autour de la médiation de la cuisine.

Dans cette histoire, le problème vient de la confusion de la tâche et de la personne selon l'équation : tâche dégradante = personne dégradée...

Pourtant ...

On se bat ici pour faire la vaisselle sitôt le repas terminé avec les enfants... la vaisselle et le rangement sont l'occasion pour les professionnels de se reposer et de s'absenter psychologiquement, de rêver aussi... de trouver du répit. Tandis que continuer à s'occuper des enfants ... c'est plus difficile encore, c'est épuisant et peut être même pire... ingrat et dégradant... ?

Sous la tâche du ménage se trouve –t-elle la tâche de s'occuper des enfants ?

S'occuper des enfants, est ce plus difficile encore que de s'occuper des poubelles et du ménage ?

La place de l'ash serait-elle donc enviée ?

Où l'on aimerait bien être comme S. à ne s'occuper que du ménage ? ... !!!

Mégalomanie des détails de nos vies, mégalomanie de notre rôle à jouer, mégalomanie de celui qui regarde trop vers le bas, l'abysse, les profondeurs de nos sociétés, ce que nous ne montrons jamais, mégalomanie de notre déni. Faisons gaffe, c'est constitutif de notre personnalité ce machin-là et puis c'est dangereux, pour nous, pour eux.

Un bonjour, être là, juste là, entre 4 yeux, autour d'un bureau, dès fois autour d'actes de la vie quotidienne. Pas d'écran, une rencontre simple, un partage, des reprises, un café, une poignée de main, une tape sur l'épaule, un sourire, un coup de téléphone, un courrier au médecin généraliste. Un traitement pour dormir. Des ratés, des désaccords, une séparation, un retour, des explications, des nouvelles bonnes ou mauvaises. Des productions, une partie de pêche, un dessin, une partie de pétanque, une balade. Des pleurs, des rires, des discordes. Partage dans une famille, avec des amis. Un au revoir. Et puis, n'hésitez pas si vous allez moins bien.

Notre travail n'est pas un labyrinthe. Nous ne devrions pas en faire un dédale de pensées hypercomplexes, chosifiantes, et trop éloignées des considérations de nos patients.

Déjà que le transfert, avant qu'il ne commence (si on pouvait parler comme cela de manière un peu bête), sous-tend les si légères questions du collectif, de la formation, de la politique, de l'accueil tout ceci en lien avec le Quotidien et en considérant les formes d'empêchement de ce travail. Cette dimension corporopsychique du transfert dans ce qui se dit et se partage au quotidien nous amènerait dans ces autres dimensions que sont les rencontres, le hasard ... l'inconscient. L'éthique du soin ne peut être oubliée, sans quoi ce château de carte risque d'être soufflé au moindre soupir.

Sachant cela, nous dirions comme le dit encore Oury (encore lui) qu'il faudrait se tenir tout au moins dans un champs du possible ... et c'est déjà pas mal.

Rester simple dans nos pratiques me paraît le meilleur ticket à prendre, avant de se perdre dans les méandres de nos institutions clivées. Et cela n'est pas si simple de mettre à distance ces machineries complexes, ces circuits du soin sans pour autant y disparaître. C'est peut-être ne pas céder à notre mégalomanie, de croire que nous maîtrisons ce système, que nous n'avons pas de taille critique, que nous savons tout sur tout du fait psychiatrique.

La crise économique, par sa mégalomanie inversée, nous ramène à être dans la mesure de ce que nous travaillons avec nos patients.

Je m'explique en rapportant ces propos sans tomber dans le spectacle :

« Tellement mal que je n'en vois pas le bout docteur, c'est le néant. »

« J'ai 10 euros semaine pour me nourrir et fumer. Je m'accorde un café le dimanche »

« Je n'arrive pas à donner suffisamment à manger à mes enfants »

Tout ça nous ramène à des choses plus concrètes, quoiqu'on en dise. Nos pratiques vont en être traversées, quoiqu'on en pense. Nous serons rendus à l'essentiel quel que soit nos moyens économiques ou humains.

Une rencontre, un accueil, la vie...

Aussi pour rebondir sur cette petite vignette clinique à propos du boulot de cette ASH, on y revient aux petits riens.

De l'importance d'être dans une analyse institutionnelle permanente. Les exemples sont multiples, chacun a pu le vivre et le ressentir le jour où l'on réagit à chaud en n'ayant pas toutes les données du problème. Quand bien même, on y échappe, on y va, on fait tourner et on retombe dans les mêmes travers.

Est-ce que cet effort d'analyse institutionnel doit-il être mentalisé afin de ne pas trop subir des effets de refoulement, de déni, de confrontations à nos propres défenses psychiques ?

Analyse permanente. Mais quand est ce que je fais ça moi si je suis en permanence à travailler ? dois-je me dédoubler ?

De l'importance je pense des échanges de pratiques susceptibles d'infléchir nos pratiques, de les raisonner, d'en parler ... et là se crée un espace permettant une sorte de recul sur nos expériences. Le groupe d'échange sur les pratiques a pu nous faire réagir, relever certains conflits entre institutions, nous aider à parler de troubles incompréhensibles ... il s'est éteint mais peut-être que certains y ont posé leurs réticences, ce renfermement si caractéristique de nos pratiques alors que, pouvions nous au départ imaginer que ce lieu soit taxé de malfaisant, nous qui sur notre propre initiative tentions de partager sur des expériences cliniques ?

Permanente analyse. Mais peut-on analyser sur le plan psychopathologique l'institution ? A l'heure où on renvoie au tout individuel, analyser les mouvements d'un collectif relève pour certains de la supercherie. Il s'agit de gérer l'entente de ces professionnels, comme si cela était nécessaire et suffisant (suffisant oui) pour accueillir l'autre dans toute sa singularité. Pour autant, pour celui qui défend cette pratique, ça n'est pas aisé d'authentifier des mouvements collectifs à fortiori de nature inconscient. Sans tomber dans le jugement. La tâche est difficile. Pour certains collègues la boîte à outils est vide.

Ecrire sur nos pratiques. Echanger librement sur nos expériences. Ecouter les collègues, se réunir. Savoir prendre ce temps. Adopter un certain tempo concernant ce travail du collectif, s'y retrouver, reprendre. Ouvrir modestement ce champ d'investigation.

A propos du champ associatif comme premier opérateur collectif, Michel Lecarpentier nous dit :

« ... Quand on est infirmière, il est très utile de pouvoir faire autre chose que des soins, des piqûres et de faire des activités qui ouvrent à investissement de soi-même qui ne soient pas restreints aux dimensions pulsionnelles mises en mouvement par le choix et l'exercice du métier au sens de Leopold Szondi. Cet investissement élargi donne pour soi-même plus de possibilités du jeu pulsionnel, ce qui évite le burn-out si fréquent ; il offre aussi aux malades qu'elle soigne la possibilité d'un point d'appui sur sa présence tant à l'occasion de ses soins que pour ses activités et ainsi, le passage, avec elle, d'un espace investi à un autre sans rupture s'en trouve facilité. ... »

Certainement que tu pourrais réagir sur ces remarques et m'éclairer ...

T'éclairer je ne sais pas...

J'ai terminé la lecture de « ceux qui passent »... en fermant le livre, s'ouvre la question « et moi, qu'est-ce que je fais, qu'est-ce que je vais faire avec ça... ? ». Je reviens au boulot, on est lundi, et je trouve dans le courrier de quoi me réconforter. Un article incroyable sur le passage à la limite et les anorexiques de l'espace. Enfin je bouge mon bureau de place, j'y passe du temps. Comme ça, comme ça ? Comment faire pour que ce bureau soit le plus accueillant possible et qu'il me ressemble au moins un peu, dans ce geste d'appropriation nécessaire à l'accueil. Il n'y a pas d'accueil qui ne soit propre ; c'est-à-dire marqué par une histoire, une singularité qui passe par là. Ce n'est pas un endroit comme un autre. Déjà ça. Pour ceux qui passent ici, va-t-il se passer quelque chose, à la limite ? Le risque dans le métier, c'est de ne pas pouvoir passer à autre chose. Ce n'est pas un risque seulement de métier, mais un risque existentiel. Ne pas pouvoir passer, c'est être arrêté à. Cette position d'arrêt fait jouer dans la gamme pulsionnelle une seule et même note... et si cette note est belle à entendre au début, si elle se prolonge de trop, qu'elle ne passe pas à une autre, ou à un silence, elle devient bruit et ennui, douleur aussi. Dans l'exercice de notre métier, nous faisons jouer toute la gamme, mais certaines notes plus que d'autres, du fait même de l'aliénation sociale propre au métier et aux conditions dans lesquelles nous l'exerçons. Pouvoir partager avec l'autre, autre chose que ce pour quoi on est fait, nous permet de passer à d'autres choses, de jouer d'autres mélodies... c'est la fonction club, qui permet de faire la gymnastique statut, rôle, fonction. Cette gymnastique-là est celle qui permet de refaire circuler les impulsions dans tout le corps singulier-collectif, par le jeu d'une différenciation qui est une mise en circulation. Le problème, ce n'est pas d'être bloqué à une articulation, qu'elle soit au genou ou qu'elle soit psychotique, c'est plutôt comment faire pour que ça circule quand même avec ces nœuds qui seront peut être transformés sans être modifiés pour autant par cette force pulsionnelle qui nous anime.

Donc gymnastique tous les matins avant de se mettre à la rencontre : statut-pied, rôle-main, tête-fonction. !

Nouveau poste, nouveaux horizons ? Me traverse d'emblée la difficulté à capter les limites de notre activité. C'est plus facile à observer quand on sort de plusieurs centaines de patients et que désormais j'en ai 4. Je suis libre dans mon activité qui plus est autonome, on me le dit, on me le présente comme un privilège et je suis fort tenté de renforcer ce point de vue qui m'accueille et qui me cale dans ses premiers temps fondateurs de mon activité. Quoi de mieux que la liberté. Tant que le travail est fait, je m'organise comme bon me semble. C'est à moitié vrai si on considère que la tablature institutionnelle est déjà marquée ; ils ne m'ont pas attendu pour que ça « fonctionne ». Cette promotion de la liberté m'apparaît comme à double tranchant. La lecture d'un article sur la responsabilisation des fous criminel à l'ère néolibéral de Denis Salas, magistrat, me fait écho dans ma pratique ; après tout nous sommes embarqués sur le même navire que ces fous criminels. Liberté oui mais conformée à une vision utilitaire de notre société. Vivre ensemble, du coup un peu moins. Responsabilisation, certainement un peu plus. Ceux que nous traitons doivent se « conformer fonctionnellement », de fait nous sommes pris à être acteur de cela. Ceux qui sont hors cadre de cet état d'esprit sont comme expulsés, détachés du corps social. S'il est « désaffilié », personne ne va venir le chercher, finit l'« état providence », chacun est un sujet de droit néolibéral. Liberté et renforcement de nos droits, pour celui qui n'y est pas ancré c'est le grand large ... et nous, soignant, avec ? Lorsque nous avons écouté les récits et témoignage de Céline, l'infirmière des réfugiés j'ai envie de dire, elle me donne l'impression d'être au large, sans ancrage, avec constamment des tergiversations sur les règles d'accueil de notre France. Et cela ne paraît pas sans effet. Elle a un sentiment d'une richesse de rencontres que je qualifierai d'inouïe, mais cela a un prix. M'engager auprès d'elle, auprès des amis Afghans, Erythréens et j'en passe et des meilleurs, je sais pas. La liberté de m'engager je l'ai, mais pas le cadre ou les limites... là c'est tellement éloquent qu'on sent tout de suite peur, crainte, vide, solitude ... la série des symptômes de soignants résignés.

Oui, responsabilisation on dit ça mais je ne sais pas si ce ne serait pas plutôt culpabilisation et soumission. La responsabilité, c'est pouvoir répondre de soi en face d'un autre. Répondre de l'autre. Avec lui. Ce pouvoir de décider un tant soi peu du sort de notre vie, je ne sais pas s'il s'accroît. Le psychiatre là-dedans ? : une évolution vers un rôle renforcé du côté du triage et de la mise en ordre sociale à travers expertise et classification diagnostique. D'un côté donc : augmenter le champ du triage diagnostique de façon à ce que tout un chacun puisse être pris classé, repéré, diagnostiqué, de façon à en faire une cible éventuellement pour le marché, éventuellement pour autre chose, et dans le même temps, promouvoir l'autonomie et la démerde... c'est d'une certaine façon livrer un message paradoxal qui pourrait être celui que l'on dirait à une souris capturée dans un filet : sois libre.

Avec la diminution du nombre de psy en exercice que l'on va voir s'accroître dans les dix prochaines années, et l'augmentation concomitante des besoins en psy de tous ordres surqualifiant la faute individuelle au dépend d'un recentrage politique sur la question d'une responsabilité à partager au niveau collectif, le risque est grand de voir aller notre rôle de psy vers celui de l'expertise diagnostique faisant de nous des contrôleurs de l'ordre social. Et c'est déjà le cas avec le repérage handicap et sa batterie technicomorbide qui sous couvert de bonnes intentions formalise et réduit le champ des possibles à des questions de contingence et d'adaptation à ce qui est. Aucun avenir n'est possible lorsque tout est fixé. Il faut dans cet esprit promouvoir l'adaptation et la survie sur le mode de la résignation.

Je dis merde.

Merde à cette merde qui nous confine dans la merde.

Merde à cette merde pour toujours.

Retrouver la possibilité de choix et surtout respecter ce qui en nous nous pousse à agir et désirer vers ce qu'il nous paraît nécessaire de vivre et de travailler, voilà un point crucial de notre métier.

J'appelle une collègue pour échanger avec elle autour de mes questions relatives au travail avec les parents sur l'hôpital de jour lui confiant mon impression selon laquelle les parents ne sont pas au travail car nous échangeons surtout autour du cadre de la prise en charge et non autour de ce qui se passe pour leur enfant en particulier.



Elle me répond qu'elle est débordée, qu'il faudrait que je change la réunion de synthèse de l'hôpital de jour, etc... par contre elle me demande de venir à la réunion de synthèse qu'elle tient à l'hôpital de jour dont elle est référent pour l'enfant dont elle pense que ce serait mieux sur un plan clinique que je poursuive le suivi... bref, elle me demande de faire ce qu'elle ne peut pas faire... prétextant d'un côté la clinique, de l'autre, une organisation incompatible avec celle du service...

On croit qu'on travaille ensemble et l'on se rend compte qu'en fait nous ne pouvons pas partager l'angoisse de l'embarras.

Nos agendas sont surchargés ; certes. Mais dans cet agenda on trouve du temps pour faire des choses tout de même. L'agenda surchargé devient prétexte et excuse là où le problème est davantage lié à « ce qu'on désire mettre au travail ensemble comme qualité de soins dans le service... ». Mais cela n'étant pas dit, on fait semblant de s'entendre autour d'un projet vide de sens car non partagé... alors faut-il se résigner ou se protéger (c'est parfois nécessaire) en disant : après tout, chacun sa merde ? Ou chercher à préciser quel sont nos priorités et *en fonction d'elles* comment on s'organise, et quels choix fait-on ?

12 octobre,

Depuis mon bureau, fin de semaine, Marisol est à Boulogne, je la salue.

Salut Antoine,

La lecture de l'article de Schotte m'inspire je ne sais quoi. S'arrêter sur l'origine des concepts, les recaler sur le contexte, en préciser les sources langagières. Peut-être histoire d'être moins soumis à l'historicité, la comprendre, réengager des questionnements depuis cette "base". Le transfert donc arrêtons nous y. Déjà ne pas le catégoriser, labelliser ce terme vers et pour la psychiatrie. Le transfert sur le mode du questionnement perpétuel mais "qui est l'homme ?" conclue-t-il après avoir battu en brèche et dénoyauter certaines conceptions attenantes. Le concept en forme de questions et non de réponses. On tenterait de se comprendre les uns les autres mais pas complètement ou jamais assez, une question amène réponse et autre questionnement. Le transfert en tant que métaphorisation porte : je trouve en lui une tentative, un essai de re-traduction de ce qui nous est dit. Sans être au plus juste, au plus près, puisque retransmis au travers d'un autre appareil psychique. Oui c'est cela me dit une infirmière elle doit être ceci cela, saucissonné ici, saucissonné là ... Difficile d'admettre notre ignorance, de ne pas pouvoir lever ce rideau opaque derrière lequel se cache la vérité. La résistance est à l'œuvre, partenaire malheureux de ce qui fait transfert. Alors être interne, être en position de savoir et de quête narcissique après quelques années à cirer les bancs de la fac dans les coulisses de la pratique médicale et devoir se coltiner la résistance sans même rien comprendre au transfert, cela paraît injuste, compliqué, impossible pour certains, cher si cela doit passer par un travail personnel ... Se fermer au transfert semble être une voie très facile d'accès, la résistance a libre cours. Mais vers quoi cela peut-il mener ? Se refuser au transfert, est-ce accepter de maîtriser l'autre ? D'adopter une fonction stérile, vide ? Peut-il y avoir une autre voie ?

Et voilà que je t'entends en appeler au collectif, aux pensées communes entrechoquées par les aspirations individuelles, la liberté et l'autonomie psychique de chacun ... Ce n'est pas un peu de la foutaise cela ces néolibéralités. Il me semble que nous pensons à plusieurs, dans plusieurs lieux. La vérité de l'un chez l'un ne peut pas s'imposer dans la pensée de l'autre chez l'autre. Ceci est partagé. Alors quand ceci est proclamé au nom d'une forme de psychothérapie quelle qu'elle soit, on atteint des sommets. S'en rend t on compte ? Richesse transférentielle ou idéalisation du thérapeute ermite intègre des parasitages institutionnels. Ce qui se joue et se rejoue

et se rejoue est le prolongement de la dynamique. Croire en être dégagé est un vieux fantasme de soignant, c'est curieux qu'on s'en reparle, que tu te retrouves face à cela, certainement avec l'idée que "enfin c'est pas possible ça me paraît tellement évident". Comme si l'analyse institutionnelle était un luxe dont nous pourrions nous passer, que l'aspect organisationnel ne dénote d'une certaine forme d'accueil, d'articulation à l'autre, comme si notre travail transférentiel pouvait y échapper ou que nous pourrions le protéger en dressant des barricades ... J'en reviens à nos amis réfugiés et à ce qu'ils nous enseignent ... L'absence de frontière, la rencontre est là et même le plus facho transfère sa haine, peut-être parce qu'il souhaiterait tellement prendre le chemin du déni, de l'ignorance complète, de ce que cela lui renvoie... Alors, oui, tes questionnements ne doivent pas souffrir de voir se monter des barrières. Tenter de s'élever sur ses questions et sur ces mouvements, c'est peut être accepté d'être le paratonnerre sur lequel la foudre va taper dans une dimension de parexcitation, ce qui n'est pas à la portée de tout le monde à chaque instant. Rôle du chef, rôle du collectif dans une fonction tournante. Est-ce que ton exemple est symptomatique d'une situation singulière à un temps  $t$  entre 2 personnes dans un lieu  $x$  ?

À toi d'engager d'en reparler. Je m'arrête, c'est toi qui sauras mieux en parler.

17 octobre 2012.

300km/hr vers Paris pour Oury, Temps p'Oury !

Mon cher Tonio, je te relie et ai perçu dans tes écrits une attitude qui ne me semble pas venir vraiment de toi. Peut-être de toi à travers qqch qui te traverse ...

Car en effet et sans être dans une logique positiviste, dire merde à la merde qui sent la merde aura pour simple effet de t'exclure de cette merde dont tu n'es pas, pour autant tu es dans la merde, est ce que tu sens la merde, certainement pas, mais voilà c'est l'Embarras...

Je te livre le passage d'un texte de Frédéric Worm sur "soin et politique" :

" La politique surgit du soin comme un ordre autonome, qui le redouble, c'est à dire à la fois le prend en charge, et le transforme. La politique est soin du soin, soutien du soutien, reconnaissance des relations de reconnaissance, pouvoir sur les relations de pouvoir, leurs abus et leurs limites, institution des principes dont il faut prendre soin, création d'un monde naturel et culturel qui est comme l'horizon du soin, entre les hommes."

Ton embarras, ou ta merde si tu veux, me semble une question politique et donc de soin. Mais la politique c'est tout ce que dit le collègue philosophe, à la fois. On se présente à toi, à travers une histoire singulière, dans un bruissement de couloir et cela devrait-t-il t'entraîner à renégocier cette politique et ce soin. On réagit, fort ... Aussi fort que sont les (tes) principes de ce soin portant une politique mêlant soutien, travail, solidarité, souci, socle de ce qui ferait ce surgissement d'un monde dans le monde de l'enfant le portant au créatif ... Et là, ces barrières, j'essaie de comprendre ton désappointement à la hauteur de ta résilience à vivre ensemble avec ces choses-là.

Alors qu'est ce qui te fait dire merde pour cette merde ? Des barrières à des rencontres, à un partage avec une collègue ... Quel regret de voir se refuser des rencontres ? Mais quel bonheur d'en faire ? Toute cette intersubjectivité qui nous fait homme. J'en reviens, comment va ta collègue ? Pour te parler comme cela ? Comment vas-tu ? Pour l'entendre comme cela ? Comment cela se fait-t-il que vous vous parliez ainsi ?

Pour ma part, je déciderai de garder cette merde, de ne pas dire merde à cette merde, de se rappeler des petits riens qui font du bien, de ce qu'un geste peut réta-

blir tant d'humanité et de soin malgré tout, parce que cette politique de merde nous change en nous traversant ( penser l'inverse est suicidaire, je suis prêt à l'affirmer aujourd'hui) et nous devons y résister ... " la politique est soin du soin ..."

Trouve-toi un exemplaire de ce livre et soigne ton soin, en attendant que tu soignes le mien ....

9 décembre 2012

N'ayant pas d'écho de toi, je tends l'oreille mais rien d'autre qu'un lointain murmure.

Bon, voilà que j'ai croisé 3 gars qui ont voulu se pendre cette semaine. Ça devait être la semaine de la corde. La corde à sauter, non la corde à penser l'impensable. Et moi, en face, faisant et essayant de sortir du néant ces hommes, père de famille ou cousin de Roswell pour un autre qui n'a pas attendu de se la mettre (autour du cou) pour s'en griller (des neurones). On sort d'ailleurs. « Je dépense donc je ne suis pas ». Histoire de fesses, d'alcool, de drogue, de facebook, de voisine qui a fait pareil. Tout va pour le mieux, je dois être un magicien ou bien ils sont loin de leur réalité, c'est bien cela je pense. On va faire un bout de chemin ensemble les gars ; et puis ce sont vos épouses qui le demandent pour elle, pour eux, pour ne pas, et puis ... finalement, c'est le genre de geste qui « m'est » tout le monde d'accord. Le vide d'une pensée un peu trop rock n'roll. Il faut voir qu'ils ne sont même pas déprimés ces personnes-là...ah bon mais alors il s'agit de quoi ? ah ah, cherche. En tout cas, l'un est reparti dans ces tuyaux et l'autre dans ces impressions ! Pour le 3eme, c'est la cure qui lui a été offerte, vue sur mer et cognitions en perspective. C'est pas la mer à boire, mais je pense qu'il n'y arrivera pas, ces neurones l'ont abandonné, allez dire cela à un cognitiviste. Et bah qu'est-ce qu'on va (en !!!) faire celui-là (!!!!!) ? « No comment » comme on dirait en anglais. En première ligne, mais finalement, une grosse tranche de pâté de vie avec le gras, la couenne, le gout amer. J'en rigole avec mes collègues, la résignation n'était pas loin, 3 dans la semaine, prochain c'est pour vous ? moi aussi j'ai...et c'est vrai, le collègue a reçu un gars qui a pris de la mort aux rats, une autre des ados entêtés à se taper la tête sur les murs, et puis des hommes autistes qui reviennent de leur trip belge parce que ce n'est plus possible ni tolérable de laisser ce pauvre pays faire le boulot à notre place. Ouverture d'une institution et 50 personnes accueillis cash. L'argent du conseil général, sauf pour se payer des psychiatres ou des bidules comme ça. « Je dépense donc je suis ». Pense à tes cadeaux. Demain, j'offrirai au premier venu le meilleur des entretiens après ce week-end tout à fait reposant et épanouissant sur le plan personnel.

C'est plus qu'un appel du pied.

Merci pour la thèse, elle n'est pas mal. Et en plus elle ne m'a rien coûté !

Antoine,

En fait il y avait ça avant, en réponse datant d'octobre... mais je ne l'avais pas envoyé, parce qu'il me manquait qq chose... que je n'avais pas encore trouvé à dire. L'ai-je trouvé aujourd'hui ?

Ça m'a l'air bien ce livre, je prends soin de le noter.

Bon je relis : qu'en est-il de mon passage sur la merde et qu'est-ce que cette merde veut dire. Pas grand-chose, si ce n'est une poussée. Pousser hors. Repousser. Éjecter. Perdre quelque chose. Non en effet, le monde n'est pas comme on le rêve. Nous ne sommes pas dans un monde de rêves. Pour autant est ce que tout est merdique. Non. Si ma poussée pulsionnelle me fait sortir du monde de l'image (où je suis ou devrais être comme l'autre) elle ne trouve son but qu'à s'opposer à celle-ci, transformant l'épreuve en soulagement.

Il y a donc deux mouvement à souligner ici, l'un est celui d'un re-tournement, en sens contraire, l'autre, est celui d'une opposition, ne quittant jamais la tension dialectique entre ses deux pôles (épreuve et soulagement).

Perdre l'idée que l'on est fait pour s'entendre.

Venir supporter le conflit nécessaire.

“La paix, c'est la guerre des idées.”

Et plus on est proche, plus la guerre est nécessaire.

Car nous ne souffririons pas de ne pas exister, c'est à dire d'être soi-même, différent de l'autre.

Alors trouver des espaces de partage parce que nous ne souffririons pas de ne pas pouvoir partager, de rester coincé dans notre singularité incommunicable.

Ce que je travaille là, c'est “faire comme eux et faire comme moi”.

Peut-on travailler à plusieurs psychiatres ensemble autour d'une situation ?

Quels espaces doivent alors être mis en place pour cela ?

Quels sont les rapports de pouvoir qu'il faut analyser et mettre au travail pour prendre soin du soin ?

Comment se prend la décision de mettre en place tel ou tel cadre de travail quand on se trouve ensemble sur un même plan statutaire... ?

Question éminemment complexe très cruciale à mon sens et très actuelle au niveau du service aujourd'hui.

C'est vrai qu'il y a à lutter contre les effets de flambée de l'imaginaire qui si on le laisse aller nous fait voir des monstres terrorisants tout autour de nous qui se transforme en poussière dès qu'on met le mot dessus ensemble.

La corde à sauter par exemple :

B est tellement heureux de savoir-faire de la corde à sauter aujourd'hui. Par contre V n'a pas supporté qu'on le lui en fasse faire...

De la corde à sauter au cou de la corde : comment tenir en cordée ?



Mr la bobine,

Je te présente le sac de nœuds de la semaine.

Semaine harassante sur le plan institutionnel, mais on est debout et bien debout, nous restons dressés face à l'adversité. On y retourne, on s'en retourne, on a le tournis d'y retourner.

Viol dans le service mardi, j'interviens dans les 2 minutes, l'équipe à fait le boulot. Geste inexplicable, patient inconnu au bataillon, aucune inhibition ... Symptôme, angoisse. Le temps s'arrête, tout le monde ne l'a peut-être pas vécu dans son existence. On se prend les pieds dans l'imaginaire, le réel, le symbolique. Tout ça n'est qu'amalgame. Sous-effectif, forcément ce jour-là. Et je me trouve éjecté du service avec les affaires urgentes des urgences. Le temps alors m'échappe et m'écharpe pour faire un mauvais jeu de mot. Un couple masochiste, un fromager maniaque. La journée défile, je reviens, on reprend. Et pour le coup, je marche, je cours, mon corps s'engage. Plainte de la victime. Une nuit, des pensées, des ruminations chez moi, dans la voiture sans France Info qui cavalcade. C'est à ça que sert la nuit du Psy, il cogite, et revient avec des idées plus claires en laissant l'insomnie l'envahir. Ce texte est d'ailleurs ré-ré-récrit à des moments et humeurs différentes. Lendemain, j'arrive, j'échange, une collègue apprend et réagit. Le service. Et arrivée de la police, ah bon, pourquoi, ah oui, audition, mais le secret dans tout ça. J'explique l'inexplicable, c'est vite vu. 5 minutes. Défaut de surveillance? Je soutiens que non, aucun délai, enfin des lors que nous l'avons remarqué. Confrontations de nos points de vue, consultations des infirmiers au commissariat. On tient. Mais on sent d'avoir été pris et saisi. Et puis, les deux protagonistes, il faut bien les soigner. Et là, grand déballage, le chef de service a été squeezez, il n'est pas de la cordée mais il le sera dans l'après coup et puis d'autre et d'autre, heureusement cette fois-ci, j'ai en mémoire ce défunt infirmier et ce sillon-là, non merci. Mais comment se fait-il que nous n'avons pas senti la sécurité d'un filet sous nos pieds, ne serait-ce qu'un instant, renvoyant à l'éternité? À quoi joue-t-on? À la pulsion qui désintègre? À la construction par le néant? Heureusement, à rebours, nous survivons. L'élaboration arrive avec un train de retard, 2-3 nuits ça me vaut. Sidération. Perte de mouvement. Gel de la pensée de certains englués dans les arcanes de l'administration. Comment eux avoir une vision, ils n'étaient pas là et ne recueille pas notre vision de cette chose. Ils ne veulent pas l'entendre, ni la métaphoriser (aucune proposition par le correcteur d'orthographe d'Apple). Évidemment, si on est pas obligé. Les infirmiers voient des choses que peu de gens voient, en première ligne. Y avoir été investi dans les 2 minutes est une chose mais je n'ai pas assisté à cela. Par contre,

faire comme si, avec le peu de recul en plus et l'intégration à la crise, permet d'être là (c'est un terme redondant quand je me relis, me rassurant qq part sur mon engagement) à côté. Des infis ne dorment pas, on se remet en cause mais là (!) c'est trop. Attention de ne pas prévoir l'imprévisible. La direction demande surveillance 24/24 avec les patients. Des radars ambulants. Ils le font, ils ont peur pour leur peau. Je les comprends, face au commissaire je n'en menais pas large, surtout aussi parce que je devais lui tenir tête, dans l'obligation de respect du secret médical. De la résignation, il y en aura. Moi je ne le sens pas. Il me semble m'être autorisé de vivre un court moment lors d'un réveil ce vertige du réel, de vivre l'instant de cette atrocité, plutôt que de m'en défendre. Je vois à peu près les étapes que nous allons traverser. Je secoue les collègues, réclame soutien. Ils parlent des conflits institutionnels que cela a soulevé, je leur réclame de Rester aussi sur les événements, sur ceux qui étaient là(!), d'exprimer soutien, qu'on se réunisse. C'est dingue de faire corps dans une situation de viol, mais en fait pas tant que ça. De se protéger des intrusions policières ou d'intentions soi-disant bienveillantes mais ô combien perverses. Cette onde de choc, ce désir d'un autre quel que soit sa volonté, dans un lieu de privation de liberté, nous a traversé et a teinté nos pensées, nos réactions. Les lignes de failles ont été étirées. Du réel. Et plus de rêve. Du symbolique qui déconne à plein tube. Les 3 cercles lacaniens se resserrent. Fin de semaine, un bon café et une part de tarte aux pommes, entre nous. Les Autres ne sont plus là, la vie continue, une patiente va mieux. Je ressentais de la menace me dit-elle tout en pensant qu'elle a été empoisonnée.

Et puis mon autre Gus (c'est attachant plutôt que méprisant à son égard) qui me lâche : " je voulais voir ce que cela faisait d'avoir une corde au cou avec un vrai nœud de pendu mais j'ai appris après que le nœud une fois serré était indéfaisable, (avec ces mots à lui), mais je peux être rassuré, c'était juste une idée saugrenue, nul intention d'en finir". Intéressant à savoir pour un psychiatre. On ne me l'a pas appris pendant l'internat, c'est un détail clinique de taille, quel est le drôle de type qui en est l'inventeur ? Cette Tête de nœud aurait pu garder pour lui le secret de cette bobine infernale.

À bientôt Frison roche.

Antoine

## Dans le coup

Rentré et être accueilli, un poisson pilote plutôt qu'un stabilo et bosse. Greffe direct de ce qui fait l'essence de cette structure, l'accueil permanent de pensionnaire, de soignant, stagiaire ... De moi qui vient à priori de manière impromptue me former, désapprendre, retrouver une nature à la rencontre, au hasard de ce lieu. On me présente, je me présente et nous échangeons, une fois, deux fois ... Puis le collectif, assez vite dans ce qui fait l'unique de ce lieu, ce concentré d'existence, d'humanité, dans ce qu'il y a de plus déchirant ou dissociant mais aussi dans ce qui est créatif et vivant. Mille facettes s'ouvrent à nous, qui ne se révèlent pas ainsi dans nos lieux plus aseptisés, malgré eux. Reprendre le fil contenu de ce parcours, y trouver une certaine unicité, un certain sentiment continu de vivre à travers l'institution, sans quoi l'émergence n'aura peut-être pas l'occasion de s'exprimer, d'échanger. Au prix de quoi, de 100 euros jour, de ce qui se révèle inestimable et inestimé. On pense à soi, ou on nous le rappelle, notre pratique passe au crible de cette vision collective. Pourquoi manquer d'initiative, des barrières s'expriment, je les franchis par la force de ce que j'ai vécu dans cette clinique, au nom de cette conviction inébranlable que la parole soigne, que le sens doit être au moins cherché à l'instar d'une quête qui n'aboutira pas mais dont le chemin est en soi source de réconfort. Qui suis-je pour aider ces personnes non pas strictement malade mais différent, réagissant différemment ? De quelle place je parle ? Qu'est-ce que je fous là ? À l'hôpital, nous n'avons pas besoin de nous la poser, et pourtant. Il y'a ces lieux qui nous la pose naturellement, comme habité par ce questionnement. On s'y trouve corporellement puis le rythme de la clinique s'applique au gré de nos intérêts du moment. La journée donne l'illusion d'un instant de vacances où les activités s'enchaînent sans difficultés ou accroches. Faire semblant, l'être semblant.

Il y a qqch d'indescriptible après ces rencontres, c'est la place de chacun, le mode d'interaction, l'abord relationnel des uns et des autres, constamment en ouverture, vers d'autres champs. La réflexion se pose pour ne pas déposer. Plein de garde-fou à cela, les réunions, les espaces de réflexions, les activités, pleine d'occasion de vivre le hasard qui nous soigne, ces échanges impromptus qui nous changent, nous décentrent et nous recentrent. Quelle partition ! Ils ont dû apprendre à le faire en un

sacré temps. De là le baryton, là le clavecin etc etc .... Est-ce que tout vient de l'abord anthropopsychiatrique ? Je m'engage à le découvrir à présent.

En effet, si j'hospitalise (enfin ce n'est jamais moi qui le décide dans ce service) qqn et que je ferme la porte derrière moi, quelle considération ai-je pour lui et pour notre rencontre et pour la démarche diagnostic et pour la démarche thérapeutique ensuite ? On nous fait poser des indications à soigner sous contrainte mais le rideau opaque qui achemine ces pratiques perverses se dévoilent.

Prescrire un antidépresseur, je suis celui qui prescrit un antidépresseur, je suis celui pour lequel on attend une prescription, une solution antidépressive, mais tout ceci dans quelle dynamique ? En réalité, peu de prescription et surtout des entretiens préservant l'aspect relationnel des soins dans une démarche dégagée des systèmes à l'œuvre même si au final " faut coter ".

Ainsi de suite, chaque acte peut passer sous ce crible.

La borde est ouvert mais aussi très centrée sur elle. Maison communautaire, appartement en ville, hôpital de jour à la clinique, club à la clinique, gazette en ville etc... Cette unité de lieu incarnant ces aspects de l'accueil, point fort, d'ancrage et le redéploiement délicat ensuite dans la cité. Logique asilaire qui serait bien difficile à défendre dans notre culture du tout communautaire. Et puis, le château en soi est ouvert sur le monde : stagiaire, intervenant extérieur, atelier brésil, manifestations culturelles etc etc. Et peut-être bien aussi que certaines personnes dans ce bas-monde souhaite se mettre à l'abri, s'isoler. Tout en continuant un tant soit peu de prendre soin de soi ou que d'autre le fasse pour soi. Tout cet accueil est une vaste réponse à ce qui fait folie chez l'homme.

Le retour est donc un choc des cultures où il faut sillonner dans la ville et nos multiples dispositifs pour accueillir cette folie. Les pratiques en soi peuvent ne pas être si différentes, à moins de prendre sa voiture, de s'ouvrir à d'autres partenaires, de contenir son agenda. En espérant que ce soit davantage le malade qui circule que le psychiatre. On voit bien derrière toutes ces logiques de soin l'aspect économique. Économie qui est régie là-bas par le club, les cartels, les espaces comme le comité hospitalier. Des modes de gestion de l'institution tout à fait singulier comme les " chauffes", les repas préparés à la cuisine communautaire. Tout n'est pas l'occasion de détourner les logiques actuelles, mais plutôt de responsabiliser le résident, le patient dans l'économie de l'institution. La logique économique n'est certes pas libé-

rale, mais participe du traitement des personnes. Deux logiques économiques peuvent-elles cohabiter ? Cf étage flambant neuf respirant bien les structurations privées, mais ce ne sont que des lieux, tout dépend comment nous les habitons.

Reprendre depuis l'accueil, pas l'entrée, se donner le temps à une rencontre ... Ce qui va complètement en sens inverse de l'idée que nos services doivent tourner. Laisser un champ libre, un champ de responsabilisation, travailler la pâte de ce qui fait aliénation sociale dans le service. Pas le bâcler ce travail d'entrée administrative mais bien le laisser à sa place. Après tout, il y a un prix de journée à la borde, il y a des visites d'accréditation et des mesures sécuritaires à prendre comme ce qui concerne les cigarettes à la clinique. Tout cela peut porter un sens et pas seulement le sens de répondre à qui veut l'entendre que l'unité tourne comme les procédures le souhaitent. Ce n'est en rien subversif de se réunir entre nous, soignants et résidents ou patients. Et pourtant l'élan de le faire n'y était pas ou barré par je ne sais quoi d'intentions qui passent au crible de comité de pilotage ou je ne sais quoi pas mal décentré du quotidien des patients du service. Il s'agit de poser un désir de rencontre pour le coup. Pourquoi craindre de devoir en rendre des comptes ? Je craignais qu'on m'en demande les objectifs alors que mon sentiment est que l'inconscient du désir de cette rencontre est à l'œuvre et ne se questionne pas ainsi. On craint pour ainsi dire la violence de cette question et la hantise de notre réponse maladaptée. Alors nous nous y sommes mis sans trop de délai parce qu'on sent cette rencontre potentiellement chosifiable, mis dans une case. Je souffle d'avoir déjà commencé puisque déjà la première réunion annonce les milliers d'autres. Mais dieu qu'il y avait de piège là-dedans... Il fallait rester " dans le coup " comme le dit Christophe.

Le 27 février 2013.

A nous'aut, depuis le temps que je n'ai pas repris le tapoti sur l'ordi pour répondre, il doit y en avoir des choses à dire... mais je dirai qu'on passe à autre chose pour le coup, c'est une nouvelle période. Ce qui avait animé notre réflexion et notre échange jusqu'alors s'est délité et vient une nouvelle "aire" au-devant de nous. Ce n'est donc plus la résignation qui me tient, chevillée au corps, contre laquelle je dois me battre mais autre chose. Quelle est cette chose avec laquelle j'avance aujourd'hui et qui m'anime me pousse et m'oblige ? je dirai que si j'avais une tendance aujourd'hui, ce serait celle d'un vouloir qui ne se néglige pas, une forme de sérieux qui n'empêche pas, bien au contraire de bien se marrer, mais qui exige que l'on ne s'arrête pas là, au bord du monde, à faire comme si tout avait été découvert et dit et fait, ce qui est bien frileux et qui n'ouvre rien. Non, ce qu'il faut faire, il faut le faire. Et si l'on entend les sirènes coin coin qui voudraient bien avoir l'air et qui n'ont l'air de rien, attachons nous à cette exigence du désir qui sait que croître, c'est agrandir nos possibilités d'accueil à ce qui vient. Ce matin, A me demande si je viens avec eux, elle me prend la main et m'amène dans la salle à manger qui devient pour un temps salle de relaxation : nous nous tenons la main et nous écoutons la musique, petits mouvements de tête, de genoux et de bras pour s'éveiller à la journée. N fait des allers et retours, claque la porte à plusieurs reprises, fait le bruit qui n'est pas demandé. Lance le ballon qui doit être passé au voisin, lance ses chaussons vers le plafond, s'allonge par terre. Continuer de même tout en maintenant une veille attentive à celui qui s'agite...

Pour suite de ton passage :

“Le désir, si désir il y a, ne peut être que le fait de la mère. Comme dit Piera Aulagnier : La mère désire que l'enfant demande. Réciproquement, pour autant que ça prenne, l'enfant va demander que la mère continue de désirer lui donner ce sein qui la confirme idéalement dans son fantasme de bonne mère.”

Aussi la position de désirant, d'analysant consiste bien à ne pas désirer ou du moins, à se retenir de désirer que l'autre nous demande de désirer à sa place. C'est ce refus de dire qui permet à l'autre de désirer en propre, une façon de faire de la place à un désir différent du sien. Différent et différé.

Il s'agit donc de trouver une position qui serait celle d'une certaine abstention de ce vouloir pour l'autre. Là où, plus précisément pour les parents que nous sommes, ou toutes autres figures appelées à exercer ces fonctions parentales, il s'agit bien de

vouloir pour l'autre, de ce vouloir qui offre un support de désir à l'enfant qui grandit d'être porté par le désir de l'autre à son égard.

Soutenir le désir, en répondant à sa demande de continuer de désirer à sa place, maintenant l'enfant dans cette place de pré-sujet, infantilisé, dans l'unité de soins "maternels-maternants"

Ou/et

Refuser de répondre à cette demande et laisser place à ce qui pourrait se manifester d'un désir chez lui, en propre, invitant par l'espace en creux offert, à prendre cette place de sujet qui ne s'inscrit qu'à la condition d'un refus, d'un "ne pas vouloir", d'un non : "non, je ne désirerai pas à ta place".

D'où la question du choix. Choix de quoi, de qui ?

Qu'est-ce que vous aimeriez faire dans ce qu'on pourrait vous proposer ?

La borne ou la question du choix, choix par affinités électives, faisant tourner les cartes de nos tropismes pulsionnels. Tiens avec celui-ci, tiens avec celle-là. Mise au travail psychique par et à travers les rencontres jouées sur cette scène, ce praticable, où l'on pratique la rencontre qui nous fait se mouvoir, choisir, décider.

Même les vieux ne sont pas gâteux et si peu de passages à l'acte violent... un effet du travail institutionnel, collectif.

Mais les vieux sans soignants, ça va où ?

Et cet équilibre entre stagiaires et moniteurs ... ?

Et la clinique dans tout ça ?

Et ceux qui n'y vont pas dans les ateliers...? Qui restent là coincés à la lisière de leur chambre...

Ouvrir l'espace à l'accueil à ce qui vient, et permettre que ça tienne ensemble.

Le transfert comme champ d'attractions mutuel.

Le choix comme opérateur diacritique : qui fait la part de l'un et de l'autre.

Pas de choix, pas de transfert, pas de milles feuilles.

J'ai un vélo à réparer.

J'en parle à la réunion, fonction club.

Qui en parle à qui : il y a un atelier le vendredi "système d".

Combien ça coûte ?

Je paie.

Qui reçoit l'argent ?  
Pour quelle caisse ?  
Qui s'en occupe ?

JP adore les téléphones...  
Qu'est-ce qu'on fait ?  
Standardiste ?  
Et pourquoi pas ?

Et avec S, l'ASH ?  
Des tuteurs pour les nouveaux qui arrivent ?  
Qui s'occupent de quoi ici ?  
Les murs, qui s'occupent de les décorer ?  
Y a-t-il une équipe "déco" ?

Bon, ça serait intéressant maintenant qu'il y ait quelque chose comme une fonction club qui s'inscrive dans le travail à la cds.

C'est pareil pour le journal.  
Il n'y a pas de ventes de numéro.  
Qui les vend et pourquoi et pour qui ?

Et ne pourrait-on pas l'articuler à un journal à créer au niveau de l'association culturelle du service ou des articles des adultes et des enfants seraient liés ?

Les statuts : un jeu pour les enfants, un enjeu pour les adultes.  
Mais pour les usagers aussi, l'enjeu est de trouver une place dans ce collectif dont les coordonnées ne sont pas uniquement nom-prénom-espèce de maladie.

Nom-prénom-statut.  
Rôle ? Fonctions ?

Mais un statut oui, nécessairement.  
C'est même ce statut pour autant qu'on ne se prenne pas pour son statut qui donne la possibilité de, le pouvoir de, parce que pris dans les coordonnées statut-rôle-fonction.

La place ?



Antoine Devos, Pédopsychiatre, médecin référent de l'hdj "la clef des songes", exerçant des fonctions multiples : consultant, discutant, ménageant, reposant... Autant de fonctions qu'il y a de scènes et de contexte différenciés au sein de l'établissement. Tout cela participe de la constitution identitaire d'A.D.

Alors, pour un enfant accueilli ?

Nom-prénom-âge. Le reste ? Qu'est-ce que tu fous là ?

Il faudrait faire une enquête.

Ça risque bien d'être pour satisfaire le désir de mémère d'être une bonne maman soignante qui donne du bon lait contre les méchants du monde entier qui sont à l'extérieur de la clef des songes...

Quand j'y songe...

Ça suffit !

Le 4 avril 2013,

Articulation du désir inconscient inaccessible directement ou au fond, ce n'est pas facile d'être désirant collectivement ?

Désirant, désiré ... la rupture transférentielle qui guette comme un défi à ne pas céder au désir de l'autre à devenir désirable, à sa place, de sa place, l'autre restera autre dans toute sa différence à être au monde.

Nous travaillons en un Collectif de soignant supposé être désirant mais peut-on l'être à l'unanimité ? Ce serait malhonnête de le prétendre. Est-ce à dire que certain se rendant désirable pousse d'autre à rester désirant ? Quel est l'agencement collectif de cette affaire ? Position « moins un » tenant pour un ensemble ?

Désirant for ever ? Fluctuation de cette articulation désirante ?

Le patient devrait il venir en désiré ? Ce n'est pas souvent comme cela que ça se passe. Je suis suicidant, voulez-vous m'aider ? Suis-je désirable pour vous soignant ? Ce n'est pas une mince affaire que de retourner cela dans une configuration transférentielle adéquate. On ne choisit pas qui nous voyons, sauf si nous pratiquons la visite de préadmission. La logique veut que nous propositions un accueil à tout suicidant. Faut-il suivre le bon sens ?

Etant sur l'interface psy et foyer d'urgence, je me demande comment recevoir ces demandes émanant de porte-parole pour des gens qui s'autoexcluent. S'agit-il d'une demande émanant d'un service désirant pour la personne ou s'agit-il d'un appel au secours de travailleurs sociaux usés jusqu'à la corde ? La demande diffère et me semble devoir se remodeler en vue d'une inscription transférentielle, d'un praticable. Il est clair que le tri est large lorsqu'il s'agit d'une telle besogne. Le désir de rencontre est balayé par toute une litanie d'obstacle et de résistance mais le chemin menant à surmonter ces obstacles est salvateur puisque replaçant le sujet en position de désiré. L'étonnement est grand rien que de se libérer à entendre parler de ces personnes. Pour autant, les bascules transférentielles sur le plan du collectif sont importantes. Un séjour pour ce sujet peut aider les travailleurs de terrain à renégocier leur engagement, ils devront réaccueillir le sujet, reprise d'une rencontre initiale parfumé des affres de l'exclusion sociale et empreint d'urgence auquel il faut répondre au nom de je ne sais quoi.

La chaîne désirante des soignants n'est pas binaire. Certains sont là au début puis passe le relais et encore et encore. Cela n'est pas choquant de constater cet échange

et il semble de même de nature transférentielle. Encore une fois, cette dame que je n'ai pas encore vu, je commence vraiment à en avoir envie d'être désirant pour elle. Le ton de la voix de l'éduc, quelque fois son désespoir qui s'exprime là, le fil continu de ces échanges autour d'elle éveille un désir sans quoi rien ne se passerait, et laisserait l'exclusion dominer ce bas-monde.

« A un moment, il faut arrêter, on est là pour les soigner » sous-entendu que les tergiversations autour de qui la voit ou la soigne, ça suffit. Le simple fait d'être payé suffit à nous engager, il est surprenant de constater que pour beaucoup oui. Et puis ça se nourrit d'autres choses, ouf. Certaines rencontres sont contraintes, et alors ? Très souvent, on oublie ces modalités de rencontre à l'autre. Certes ce n'est pas glorieux d'en arriver là. L'idée de cette future équipe mobile psy dont je serai acteur m'évoque des possibilités de rencontres plus diverses, un préalable à la rencontre plus étoffé, le goût d'être au plus près qui évite l'atrocité d'une hospitalisation d'office où c'est le préfet qui devient désirant non plus d'un soin mais de plus de calme dans la cité !

Untel n'est pas désirant. Si pour autant il ne se rend pas désirable, ça ne me choque pas. Peut-être que ceci peut se parler en réunion et laisser découvrir celui ou celle qui le sera et autour duquel d'autres pourront se greffer. Oury évoquait ce patient qui puait et qui avait sans jeu de mot un comportement répulsif. Qui partirait en congé avec ? dit l'ami Jean. Une voix s'élève discrètement exprimant ce désir d'être au côté de cette personne. Il nous rappelle l'exception que représente la volonté d'une personne à être dans l'accueil d'une personne souffrante psychiquement. C'est peut être notre rôle de « localiser » cela, et à côté travailler les résistances des autres. Comment se fait-il que ta collègue glisse dans un désir mal foutu ? Cette entité-là apparaît significative, comment réagit le collectif à cela ? Est-ce nécessaire pour l'enfant d'avoir un tel ancrage dans l'institution ? A moins que celle-ci soit dégénérée et qu'elle déconne mais il faudrait se coller à cette réflexion d'un point de vue collectif. Y a-t-il des passages psychothérapeutiques où l'aspect désirable du thérapeute n'est pas à l'œuvre ? Ceci aurait une connotation mortifère dans ce cas, il est question de rupture transférentielle. On le sent venir quand même ce bazar-là. Est-ce un enjeu personnel du côté du soignant, de l'enfant ? Peut-on le rattacher au jeu de l'enfant ? Pour quel jeu pulsionnel ?

Déchiffrer ce qui est de l'ordre du transfert quel que soit la pathologie. Quelle est cette géométrie de la relation transférentielle? Deux points, une ligne, un triangle, la grande ourse, un cercle, une tangente?

Que pensent les gens du transfert ? Peut être faut-il déjà s'attacher à l'ambiance ? Travailler à une "certaine qualité de l'ambiance" (Oury). Ambiance transférentielle propice à ce travail d'accueil de l'autre. Nous devons peut-être nous responsabiliser sur ce qui fait ambiance. Ambiance corrélée à la formation de ceux qui accueillent cette dimension-là. Peut-on chiffrer le nombre de jours d'hospitalisation à cet effet ? C'est une pâte locale à travailler, aucune instance supra décisionnaire ne peut estimer s'attacher à cette dimension. Il s'agit là de quelque chose de tangentielle, à la limite, fuyant, insaisissable.

Il s'agit de rencontre au cas par cas ... Telle accueil dans un service n'est pas reproductible pour un autre...on aimerait bien... on le sait...on aimerait emprunter ce raccourci...mais chaque recoin d'un service sera à revisiter quotidiennement. Ces choses-là ne sont pas reproductibles. Il y a peut-être un risque à échapper de la relation transférentielle, de quitter la tangente, de se voir comme expulser. Fonction soignante réduite alors à néant, dans ce cas pourquoi y être si je n'y suis pas. Fonction par essence réduite à ne pas pouvoir être nommée, le désir n'est pas choisissable.

Ambiance à rattacher à la vie quotidienne, il ne s'agit pas de psychologiser dans le sens de Schotte mais d'être au plus proche sans prédisposition particulière. Ce ne sont pas des interprétations psychologisantes qui nous feront avancer...elles dressent au contraire un rideau opaque dans notre engagement pulsionnel à y être. On refoule en renvoyant à une connaissance déconnecté de la relation qui se propose à nous. Je pense alors au rapport synchronie diachronie renvoyant à un certain inconscient inaccessible. On ne pourra donc pas penser au carré.

Le quotidien renvoie à un engagement " au jour le jour " comme le dit Oury. " transformer une appréhension ", " pratique d'admission retraduit en pratique d'accueil". Il existe selon lui une fonction objective, organisationnelle, en préalable à cela. Collectif et rapports complémentaires ouvrent le champ relationnel, l'organise, rend ceci potentiel lorsque l'autre est reclus sur lui-même. Là que s'inscrit la dé-

marche diagnostic, en allant vers, en cheminant vers l'autre. La fonction d'une équation qui transcrit une courbe, une allure, un mouvement, la variation autour d'une combinaison de chiffre décrivant un ensemble...un collectif.

C'est peut-être bien aussi notre embarras à chacun d'entre nous qui nous implique dans le transfert. L'embarras se refile, se partage, pas pour les administratifs ...tu veux que je vois ton patient mais tu ne sais rien m'en dire, je te renvoie la question et te mets dans l'embarras, tu iras peut-être chercher réponse à mes interrogations, tu as peut-être été interpellé sur nos échanges et une place psychique lui est alors attribuée. Nous échangerons ainsi, et encore, quotidiennement s'il le faut, afin qu'au moins nous soyons au plus proche de notre congénère. C'est une constellation qui se forme et se structure autour et dans les entoures du patient. Il pourra se projeter dans celle-ci, partager son embarras à lui. Un élément s'ajoute à l'équation, taillant sur mesure la forme géométrique finale, c'est le patient qui a le dernier mot, c'est lui qui définira la structure finale.

Le lendemain, ou l'instant d'après, on remet cela.

Le 09 d'avril 2013

... Suite à ton précédent texte.

Il y a l'interprétation, le jeu de l'interprétation qui tente de comprendre ce qui se passe pour l'autre... l'interprétation maternelle, de la rêverie maternelle qui permet à l'enfant de s'articuler à la possibilité de distinguer le froid du chaud, la faim du sommeil, le désir du besoin... mais forçage aussi que cette interprétation toujours en trop, d'un savoir sur l'autre "tu as froid, couvre toi..." "Y a-t-il de la place pour une *autre* sensation thermique ?"

De l'autre, ce qui est entendu, ce qui est dit. Qu'est ce qui a été dit ? non pas ce que je comprends ou interprète, ce que "ça veut dire" mais ce qui est effectivement dit, les mots choisis, quand bien même ils ne nous paraissent de prime abord n'avoir aucun sens... quelle est donc l'injure précisément choisie ? Oui, cet enfant nous injurie. Mais avec quelles injures... ?

D'un côté le vu, désiré, de l'autre, l'entendu, l'interdit.

Ce que je vois et ce que j'entends.

Ce que je vois dans le fantasme, tout ce que je fantasme, et ce que j'entends qui marque ce qui entre nous s'inter-dit.

Pas de psychologie.

Le 22 Avril 2013.

Deux questions à mettre au travail :

“Qu’est-ce que j’aimerais faire ?” Et “est ce qu’il est possible de faire ce que j’aimerais faire ?”

Se décline ensuite le “comment” et le “avec qui”, orées d’un chemin à faire ensemble.

Une soignante exprime qu’elle aimerait parler du grenier à ranger. Elle propose une discussion. En évoquant cette question, on entend un problème présenté sur le mode de l’injonction : moi, je m’en fiche mais ce grenier, il faut voir ce qu’on fait, ce n’est pas mon problème, mais peut-être qu’il faudrait le ranger. On entend rire. Nous rions, merde ce grenier à ranger quand même on a d’autres choses à faire ... la marque de cette réunion me laisse un gout que je ne me lasse pas de préciser. On va y revenir. Cette marque d’un – il faut revenir là-dessus - c’est important de ne pas laisser filer ça comme si c’était rien, - surtout après la réunion qu’on avait tenue sur l’articulation du désir à l’acte - fait son chemin... on y revient donc : oui, c’est difficile ici de dire son désir, de dire ce qu’on aimerait faire. En réunion, c’est plus facile de dire ce qu’on ne veut pas faire, que ce qu’on aimerait faire les uns les autres. Et une soignante de dire : c’est pour pas prendre la place... mise au travail de la différenciation des désirs qui pour exister ne peuvent être semblables.

Et puis le grenier, c’est toute une histoire... alors comment on fait ? Qui s’en occupe ? On en parle aux enfants ? Quand ? Ils pourraient aussi participer à le ranger ce grenier... et pour sûr que ça va causer à plus d’un !

À la réunion du mercredi : à l’occasion de l’annonce du départ de l’interne... ce n’est pas facile les départs... un des enfants les plus turbulents proposent un chamboule tout. C’est quoi un chamboule tout ? Il y en a un à la cave, c’est le bordel aussi à la cave. Qui s’en occupe de retrouver les boites pour le chamboule tout ? Qui l’organise ? Quand est ce qu’on le met en place ?

Articulation du désir à l’acte pour peu qu’on prête attention à ce qui est dit (et non ce qui est compris de ce que l’autre voudrait dire qu’il n’arrive pas à dire mais que je comprends mieux que lui ce qu’il voudrait dire que je vais lui aider à dire à ce qu’il veut dire que j’ai compris-niaiseries) et qu’on l’articule à une pratique collective qui opère une mise en forme de ce collectif, orienté, sous tendu par cette pratique désirante.

Autre chose qui me traverse : une distinction sur un autre plan entre soignant et thérapeutique. C'est autour des prestations thérapeutiques. Peut-on être thérapeutique lorsqu'on est prestataire ? La prestation pose le problème de la demande. En fait elle est davantage du côté de la commande me semble-t-il. Cette commande entrave la possibilité d'un travail thérapeutique. Que fait alors le soignant répondant à une prestation avec son client malade ? Peut-il dans ce cadre se réapproprier quelque chose de la demande émanant du patient ? Qui désire quoi la dedans ? Quel foin !

La prestation en psy me semble impossible ou plutôt plaçant sous de mauvais auspices la rencontre entre le malade et le thérapeute.

Parce que le soin psychique pour autant qu'il se veuille thérapeutique ne peut être l'effet d'une contrainte.

Mais sous la contrainte de la commande, de la prestation de service peut être exercée une dimension soignante. Une fonction soignante peut être possible pour autant qu'elle soit au travail dans une institution où cette fonction puisse se partager. Au pire il restera des gestes soignants. Que penser du geôlier qui laisse passer un peu plus de lumière au prisonnier qu'il détient dans le noir ?

Le sessad comme l'itep ou l'ime affiche dans leur projet d'établissement : projet thérapeutique, éducatif et pédagogique. Qu'est-ce que c'est ? Ils font tout et peuvent tout faire ? Sans noter que leur cadre général de travail s'inscrit dans l'éducation spécialisée et que ce cadre a bien des effets sur leur façon d'intervenir ? Qu'est-ce qu'un projet thérapeutique dans ce cadre ? Est-ce que c'est d'avoir un "plateau technique" comprenant psychiatre, psycho, psychomot, inf qui permet de dire qu'on a un projet thérapeutique dans l'institution ? Aurait-il un projet de soin ? Pourrait-on dire cela ? Et dans quelle mesure ? Un travail thérapeutique de type psychothérapique peut-il exister sans travail institutionnel qui soutienne l'articulation des demandes et des désirs ?

Enfin pour terminer sur autre chose pas si lointaine au fond :

"Le double fond de la réalité est cette "présence" constituée par l'inconscient, en tant que présence latente du "désir indestructible", en même temps que s'effectue ce travail de Gestaltung, de mise en forme d'un présent que nous construisons sur le modèle du passé, pour autant que nous le projetons sur un avenir encore imprévisible. " C.Rabant "métamorphoses de la mélancolie".



Porter dans le sens du holding de Winnicott et laisser surgir, émerger un "monde entre" amène la Création d'un espace intersubjectif avec la personne sans quoi rien de psychothérapeutique ne sera entamé.

Les Conditions d'émergence de ce "monde entre" ne peuvent être protocolisées. Il s'agit de laisser aller ou d'"aller vers" ? Le lien subjectif ne répond pas à des règles. Et il est vrai que de penser ce "monde entre" à travers un triptyque médico-pédago-éducatif nous laisse plutôt penser à des cloisons qu'à des "espaces entre", et d'un absolu à répondre à tout sur tout par tout. Des espaces de réunion pose des passerelles mais pourquoi devrions nous avoir à en poser ? Fabrique ou préfabriqué du soin ?

Il est des instances décisionnaire et des projets à écrire qui définisse nos missions, nos façons d'être soignant, mais la réalité du terrain nous rattrape à tous les tournants.

Dans le cadre d'une commande ARS concernant une équipe mobile de psychiatrie précarité (EMPP), je devrai "aller vers" des personnes précaires mais je peux contourner cette logique binaire distribuant tout à fait mal mon travail et le pouvoir qui me sont conférés en élaborant une situation de rencontre plus propice au soutien et au secours d'une personne. Je rencontre l'équipe d'accueil qui m'accueille et qui réfléchit à comment nous pourrions accueillir la souffrance psychique de cette personne précarisée. Un pouvoir se distribue, collectivement.

Dans un but clairement affiché de lui administrer une psychothérapie ? Nous même sommes pris dans ces logiques de vacataire-plateau technique - prestation ... L'analyse constante de l'accueil est primordiale. Puisque cela est violent aussi, de relever d'un soin. De cette manière-là, nos libertés de soignant, de patients est en jeu, pour quelle circulation du soin et de la parole ? D'autant plus qu'en sous-jacence, une contrainte d'égalité et de solidarité se pose actuellement ... À fortiori mal et en plus avec une exigence sans limite.

Tout dépend les questions que nous nous posons au préalable à la rencontre. Là que les directives actuelles aussi bien intentionnées qu'elles soient sont pathogènes. Les questions du soin et du politique sont l'affaire de chacun dans sa dimension

d'accueil, à tout moment. Elle ne peut être réduite par des directives empêchant que le soin s'imprègne des dimensions de secours-soutien, travail et pouvoir, d'égalité et liberté pour voir émerger une dimension d'un "monde entre " qui pourrait se doter d'une visée psychothérapeutique.

Nos craintes peuvent se retraduire sur un plan philosophique, articulant davantage la question du soin et de la politique. Ces propos sont nourris par ceux de Worms dans " soin et politique ".

Hey salut Tonio, ça va ? Tu résistes, tu ne plies pas, tu creuse les contradictions actuelles ? Ne t'en fais point, nous cultivons la bivalence, penchons d'un côté ou de l'autre et n'arrivons pas à nous tenir dans l'entre deux (monde), là où je pense se situe la politique du soin, celle qui peut souffrir de tout partie pris, celle qui se situe entre notre travail de psychistes et le pouvoir qui nous est conféré à travers ces potentialités soignantes. Mais bon dieu, arrêtons de parler d'articulation lorsqu'il s'agit d'une instance entre deux mondes. "Articulation" cautionne les tryptiques, articulation et frottement puis étincelle. On se défend, on défend nos méthodes, nos idées, nous même quoi. Mais. Est-on obligé de participer à ce débat qui nous empoisonne ? Désirant, désiré ... Existant, exister, être ... Et puis avoir aussi ... Cas-sure transférentielle ... Jouissance de celui à la fois désirant - désiré. Faisons gaffe qu'on dirait.

Je m'explique en deux temps, le propos était brutal.

La psychiatrie, et la pédopsychiatrie allons y tant que nous y sommes, est politique. Mais qu'est-ce que la politique du soin ? Peut-on la définir ? A-t-on intérêt à la définir quand il s'agirait plutôt de la sentir au sens du vecteur contact ? Ce serait une action cherchant le contact plutôt qu'à le retenir, le couper ou le chercher frénétiquement. Je perçois à travers les assises citoyennes l'occasion de se voir, de se projeter sur cette scène politique à souhait mais sur un bord clinique, il faut bien dire que ça transsudait de clinique. Un foisonnement d'histoires, expérience, résistance. Mais bien évidemment ce miroir peut être destructeur, comme dans le portrait de Dorian Gray d'Oscar Wilde (référence au chapitre 6 explicitant le vecteur sexuel dans dialectique des pulsions). Le développement des desseins narcissiques des uns et des autres, collectivement parlant aussi, rend périlleuse cette action de résistance. Je ne sais pas si tu dénonces les articulations ther, éducation, pédagogique dans ce sens-là. Finalement, notre raison n'est-t-elle pas de nous taire ? Comment se défendre sans perdre ce sens et stigmatiser notre pensée ? Et puis c'est un peu de notre projet de société qu'il s'agit, pourquoi verrions-nous un secteur, Notre secteur se voir stigmatiser ainsi ?

C'était étonnant comment la parole de malades mentaux a ponctué le débat aussi étoffé soit-il. Cela remettait dans le coup. Je m'en inspire à mon retour en restant au plus proche de ceux que nous soignons. Tout part de là, ça s'oublie

Le 11 juin

Tu invites au silence.  
Faire taire le bavardage.

Comment traverser le dire pour arriver au silence...

Parler pour arriver à se tenir, silencieux devant le paysage de l'autre en soi...

Tout un programme !

Pour que l'on puisse contacter l'autre, il faut tout un préalable, un nettoyage permanent devant sa porte, en rapport avec la façon dont on rend possible la rencontre contactuelle.

La pensée du travail permet de déjouer le piège des conflits interindividuels. Et ce dont je fais l'expérience, c'est qu'à ne pas penser son travail, ce qu'on fait et comment on le fait, et qui passe par penser ce dont on parle, éducation, soin institution, etc... on se retrouve dans des situations très en rapport avec les relations dominants-dominés.

Penser son travail, le questionner dans ses rapports conceptuels nous libèrent de « l'évidence naturelle » et du « bon sens » « où il *suffit* de faire ceci cela ».

Ci-dessous quelques lignes qui me traversent et jusqu'à toi autour de ce qu'est ce travail de compréhension, d'où Maldiney et Bouregba que tu recevras.

De l'articulation du désir à l'acte.

« Par quels moyens opérer honnêtement avec le désir. C'est-à-dire, comment préserver le désir dans l'acte, la relation du désir à l'acte ? »

Le transfert. Lacan.

Telle est la question, en rapport avec celle de la vérité comme recherche et non comme forme close sur elle-même.

Ainsi qu'avec la peur. Ne pas avoir peur de la peur.

Comme on entend en réunion aujourd'hui ce qui s'énonce comme voilement, façon de masquer la vérité en train de se dire et de se faire, entendue comme non-reconnaissance, aveuglement.

J'en prends pour exemple le trou dans le mur.

Caché, à cacher. Le trou doit être caché car de lui surgit la peur.

C'est le retour du « fragment historique rejeté ».

Ce qui est monstrueux dans l'affaire, c'est ce qui survient des profondeurs énigmatiques de notre part d'altérité, d'autant plus que nous ne nous sommes pas assujettis au « signifiant primordial », à cette limite de la pensée qui la constitue en retour.

S'assujettir à la mort, c'est donc devenir un vivant.

Et donc maintenant, il s'agit de le penser en termes de structuration désirante ...

Penser à un groupe d'enfants, à la façon dont ils peuvent se lier ensemble, et mettre en place des dispositifs « oreilles » lieux d'écoute et d'adresse pour entendre et mettre en rapport la parole de l'un avec celle de l'autre...

Crier pour être entendu non pas par une personne mais à tous...

Sortir du piège du sacrifice individuel... auquel il est si difficile de ne pas résister.

Epicerie, roberval, imprimerie, carnet, le sablier, le calendrier, la station météo, le tableau des absents, des présents. Autant de dispositifs qui mettent à disposition des patients des possibilités pour qu'un désir s'exprime à travers ces échanges médiatisés.

Ce qui fait loi, c'est l'échange, l'échange pris dans la parole. C'est cela qui tient lieu de cadre ou de contenant psychique.

Le rapport aux conséquences, ce qui est pragmatique : cultiver l'art des conséquences. Ce que je dis, ce que je propose a un effet. Qu'est ce qui fait que ce que je dis reste sans effet, comme si je n'avais pas été entendu, jamais, comme si, donc, je n'avais pas parlé, jamais...

Reconnaître être sujet à l'affection, à l'affliction, c'est s'en ouvrir à la dépressivité, à la mort comme loi. C'est le meurtre qui nous fait nous incliner. Refuser d'en passer par là et n'adopter que la position du coupable, c'est chercher à échapper à ce qui nous affecte, nous coupant de ce qui nous fait vivre, de la racine pulsionnelle.

Nous sommes d'abord nos propres bourreaux.

Notre liberté ne se trouve que dans la relation émancipatrice à l'autre.

Poursuivons encore :

Se pose désormais deux questions :

Sur le plan du désir, pour que la loi collective tienne, qu'elle fasse tiers et qu'une adresse de l'un à l'autre puisse exister, il faut que les questions « qu'est-ce que j'aimerais faire ? » et « est ce qu'il est possible de faire ce que j'aimerais faire ? » soient possibles.

C'est là l'articulation d'un désir singulier avec le collectif.

C'est la condition pour continuer d'être désirant pour l'enfant. Nous avons ce désir pour l'enfant de ne pas désirer à sa place. Lorsque nous sommes en position d'être désiré par l'enfant, nous rendant désirable pour lui, c'est là qu'advient l'accident de transfert comme dit l'autre. C'est bien lorsque je désire à la place de l'autre que la relation ne soit plus une source possible d'émancipation mais participe d'une aliénation réciproque.

Désirant de l'autre, en se tenant au bord de soi, au plus proche de l'opacité de l'autre.

C'est opérer cette déconstruction de nos projections imaginaires pour chercher à le comprendre, à décrire un paysage qui offre la possibilité de vivre avec lui l'aisance de l'espace partagé.

Le jugement attributif, interprétatif qui cherche à penser ce que l'autre veut dire est une étape nécessaire mais qu'il faudra trans-élaborer, traverser... pour ne pas y rester coller.

Cette interprétation « psychologique » est bien celle commune que l'on fait tous « naturellement ». Tout le travail « psy » est bien celui de pouvoir se défaire de l'interprétation psychologique, qui cherche à modéliser l'autre selon son propre point de vue, à le confondre à son quant à soi, pour, en fin de compte lui rendre la liberté de son altérité.

L'interprétation attributive, qui cherche à en savoir toujours plus sur l'autre, est bien une attitude défensive (contre l'inquiétante étrangeté de l'autre en nous-même) qui tente de réifier l'autre à un contenu su : elle s'exprime notamment dans le commentaire. Quand on commente la parole de l'autre, on suppose qu'elle ne suffit pas à se dire, qu'elle aurait besoin d'une explicitation dont nous sommes potentiellement les tenants. Nous nous mettons, dans l'interprétation qui vise à faire dire à l'autre ce qu'il aimerait dire ou voudrait dire, dans la position du maître qui sait mieux que l'autre ce qu'il a à dire et à penser. On l'entend dans les phrases comme « oui, ce que tu veux dire, c'est... » Ou « ce qu'il dit en fait veut dire... ». C'est la « mère » qui se rend désirable, qui doit être désirée par l'enfant car elle seule *sait* ce

qui est bon pour lui. Il est l'objet de son désir en tant qu'il doit désirer sa mère. Disons autrement : elle a le désir qu'il la désire.

Evidemment parler de la mère ici est à entendre au sens où nous sommes dans cette position maternelle, dès l'instant où nous entrons en relation avec l'autre et que le processus d'identification est en cours, associé à celui de la projection identificatoire : « je me reconnais en l'autre. Il y a quelque chose de moi chez lui. »

C'est un mouvement nécessaire, premier, mais dont il faut se défaire, pour que soit possible cette différenciation d'avec l'autre et que progressivement, de cette place de désiré, se rendant désirable, nous devenions désirant, rendant à l'autre l'opacité de son désir nous échappant.

Aussi nous devons et tâcherons de ne pas y rester coller, dans ses projections imaginaires sur l'autre, pris dans les rets de nos fantasmes et de nos idéologies. C'est la fonction paternelle en nous qui aura à cœur d'opérer ce travail de différenciation, qui fait que l'autre n'est pas ce que je pense qu'il est, jamais, de re-stituer à l'autre cette place d'autre dont je ne peux RIEN savoir.

Il est là, le sens de : « se tenir au bord de l'opacité de l'autre » auquel on pourrait ajouter « en soi ». Cet ajout afin de souligner l'importance de toujours considérer que l'on ne peut sortir de soi pour penser l'autre, et que l'autre est bien toujours pensé et parlé à travers la représentation que l'on se fait de notre relation à lui. D'une autre façon nous pourrions donc dire : « se tenir le plus loin de soi en soi, afin d'être au bord de soi, au plus proche, donc, de l'opacité de l'autre. »

C'est à cette condition que l'on peut tenir quelque chose d'une position désirante.

C'est donc en se défaisant de nos projections imaginaires sur l'autre que l'on peut arriver à cette limite de soi qui rend à l'autre sa profondeur d'énigme.

Rendre à l'autre sa profondeur d'énigme, voilà notre travail.

C'est donc un travail qui se fait contre la « psy » entendue comme tentative herméneutique qui cherche à cerner l'autre, en faisant de l'autre l'objet d'un savoir. C'est lorsqu'on croit savoir quelque chose sur l'autre, que l'on en fait un objet de savoir.

Ce qui ne veut pas dire que l'on ne peut rien en dire. Parler l'autre ce n'est pas parler de/sur l'autre. Parler l'autre revient à parler à partir de soi ce que l'on comprend du paysage de l'autre, dans la relation qu'il tisse avec soi. C'est entre autre façons peindre par petites touches un paysage qui est toujours au bord de l'évasion, et qui invite à la contemplation de l'énigme. Le paysage ouvre sur un espace qui devient sans repères parce qu'aveugle et d'une profondeur que l'on découvre infinie.

Le 13 juin 2013

Pas mal, pas mal mais je ne comprends pas alors ce qui t'anime dans le débat ther, éducatif et pédagogique. À moins que ces trois points aillent dans des directions centripètes vers des terres infinies ?

Infini

Peut-être avons-nous la particularité d'y être confronté de par la mort, celle psychique; par ceux qui la décident, leur mort; par la puissance de la folie, de celle creusant dans la personne un abîme si grand qu'on ose que rarement l'imaginer. La mort en face telle qu'elle nous assoit, nous éveille.

Vendredi, le même jour pour plusieurs expériences ou De l'expérience (Oury). Un certain quotidien nous rattrape.

Suicide du compagnon d'une patiente. Dans ces yeux, l'infini d'un acte impensable mais tellement pensé et adressé. Que dire, faire ? Asseyons-nous, regardons nous, posons cette chose pas si dégueulasse que cela lorsqu'on apprécie le désarroi de cet homme, à posteriori malheureusement. Échangeons, parlons mort, fin du monde et en effet restons au bord de cette opacité qui respecte sa mort, son choix, ce qu'il était dans sa vie. Tentons d'appréhender sa personne et respectons le vide laissé évocateur d'une certaine intimité. Notre dialogue nous cale, nous prépare aux obsèques. Deux familles se sont rejointes sans entamer de débats. Ils reviennent, se sont posés me disent-ils. Des pleurs certes, des pensées. Ils leur restent à vivre sans lui ou avec sa disparition. Cependant sa présence est palpable. Le suicide confine à l'infini et rend actuel une présence effacée chez chacun.

J'y repense, et y repense autour du duel des Goliath Nadal et Djokovic projeté dans le service. Puissance de vie, de force, de mental. Nous convergeons vers cet écran, moi et mes congénères les plus détraqués. Quel fossé et quel contraste pour quelle profondeur de nos vies partagées. Chacun aspire à s'identifier, d'y trouver une égalité, un rapport de pouvoir face à l'adversité. C'est long, très long, limite infini puisque 5 heures de débat suffisent pour les départager. Et nous, tranquillement installé dans une attente jouissive sans limite. Mon voisin psychotique voit sa vie sur terre battue se débattre, réagir.



Je quitte le match. Fin de ma semaine. Je me dirige d'un pas vers mon quotidien, l'autre, celui complémentaire. On m'invite à visiter un autre congénère plus malheureux de ne pouvoir visionner tout cela. Isolé. Ma présence est un hasard, au carrefour du service. Ma curiosité est dans ce cas portée par la reconnaissance d'une personne pour laquelle l'opacité ne vaincra pas cette porte fermée. L'histoire de ce monsieur ne me concernait pas, c'était à l'autre secteur, je n'aurai pas dû penser comme cela. Nous entrons, l'accueillons avec un bonjour collectif, il a été violent au domicile, depuis 24 heures littéralement intenable. Un instant et l'occasion de le découvrir mort face à nous. Nos regards soignants se croisent ... Genre t'en penses quoi la mort ? Une collègue voit sa vie se flouter. J'approche l'homme et décidons de le réanimer encore et encore en attendant que la brigade officielle des traumatisés du cœur arrive. Mes mains le touchent, l'empoignent dans ce fameux geste du piston. C'est comme si j'imaginai presser le cœur. Le quart d'heure me paraît long comme les 5 sets de la demi. Chaque instant entre chaque secondes confine à l'infini. Nous aurons essayé, jeté toute notre vitalité dedans. Chronique d'un psychotique mort sous les doses de sa neuro-leptisation trop efficace. Un comble, au plus près de nous, ces soi-disants sauveurs. Je ne l'aurai connu que mort, en sachant qu'il était psychotique. Je peux remercier le collègue de m'avoir invité. J'y ai gagné un regard sur la vie renouvelé, un partage à jamais considéré de notre instant collectif face à la mort, la mémoire d'une existence en mal d'existence chez nous les "bons" existants, à jamais gravé dans ma pratique. La boucle est bouclée. Quoi qu'on en dise, il nous aura fait vivre Sa fin du monde, aussi tragique qu'était son existence dissociée.

Ok, c'était un genre d'infini un peu pathétique pour la fin mais cela me paraissait heureux de te le transmettre. Après tout c'est notre métier.

Schuss

Le 18 Juin....

La mort : la vie.

Seul le silence ici s'impose, dans une inclination devant cet homme, et ces hommes-là, en face de cette vie-là qui s'est, par-là, échappée...

Alors oui, educ, ther, péda... des mots en barre qui barrent le transfert...

Alors oui, de la nécessité d'interroger ensemble ces présupposés de base, ces « concepts » autour de quoi on s'entend parce que « ça va de soi » que « tout le monde » sait ce que c'est qu'un « bon contact », des « troubles du comportement », des « passages à l'acte hétéroagressifs », « l'éducation », « l'orientation, et la « mdph »... mais, où est l'homme ? Quel est son visage, celui que tu me laisses deviner, toi, à travers les mots que tu emploies dans le regard porté sur cet homme, à terre, terrassé.

La responsabilité des psychiatres est grande car grand est notre pouvoir de le redistribuer ou non, de venir soutenir, impulser, l'exigence de penser son travail, pour ne pas sombrer dans la banalité du mal.

Et quand je parle comme ça, je ne parle pas des « autres », mais de la nécessaire exigence de pensée que je me donne, que l'on se donne, en s'écrivant, et ailleurs... et autrement... en écrivant, en se situant... car la pensée est un processus de différenciation, ça fait marcher la fonction diacritique !

Parce qu'aujourd'hui, il est de bon ton de ne pas se poser de questions... n'as-tu jamais entendu « il ne faudrait pas qu'on se pose trop de questions... quand même... »

La psychiatrie réflexive plutôt que la psychiatrie de la bonté comme dirait Sassolas dans l'article que je te joins.

Merde aux bonnes intentions qui pavent l'enfer !

Enfin, je découvre avec joie la relecture du séminaire sur le transfert...

Et je lis :

« L'astuce, c'est de ne pas répondre à la demande pour ne pas être désirable ».

Comment maintenir cette position ?

« Je ne veux pas savoir s'il va en vacances ou s'il s'est engueulé avec sa femme ou sa belle-mère, on s'en fout. »

Oui, on s'en fout de tout ça, parce que si ça m'intéresse, je risque bien d'être pris dans l'interprétation herméneutique de l'autre, et me retrouver dans la position de l'être désirable...

Voilà qui vient à point !

Mon foyer paroxysmal s'est activé. La boule de nerf éclate un instant. Quand même il est des choses intolérables. Le sentiment de participer à un marché aux bestiaux lors d'une visite de préadmission a eu lieu, en lieu et place de la psychiatrie, celle qui doit sauvegarder le sujet dans sa folie, ses déboires. Celle qui doit aussi préserver une pensée subjectivante ...

" Ton dossier ne sera pas traité, pour cause il n'a pas séjourné suffisamment longtemps en psychiatrie pour pouvoir être accueilli dans ce foyer. Le protocole dit qu'il faut 1 an "

Comment je fais-moi avec ce ramassis de connerie ?

Je leur rappelle qu'il a déjà passé 2 ans dans ce foyer, qu'il l'ont laissé partir avec une femme qui l'a exploité, qu'il n'aurait jamais dû partir puisque l'attraction alcoolique est forte chez ce patient récemment trépané et vivant sans vraiment de lobe frontal, qu'il a été retrouvé sur la bande d'arrêt d'urgence entre Boulogne et Calais et que tout cela n'est vraiment pas sérieux et qu'il est urgent qu'il se saisisse de leurs inepties aux risques de pas être dans les clous. Arrivé il y a 5 mois dans le service, il répétait sans cesse avoir peur qu'on lui coupe la tête. À ce jour, j'ai pu me balader avec lui à la fête de la musique, partager un café, rigoler, parler du bon vieux temps ceci en ayant arrêté toute neuroleptisation chez ce cérébrolésé, un comble. On en parlera en octobre lorsque l'année protocolaire sera à son terme.

Quel est bordel notre projet de société ?

Circuit des affects, circuit de l'éthique, ce qui soulève notre rage à faire respecter une loi de respect dans l'accueil de ces personnes. Savent-ils seulement qu'ils touchent à un noyau dur. Quel est alors le débat sur l'éthique ? Doit-on nous-même nous adapter à soigner le clivage de certaines politiques, au point peut être de devoir articuler institutionnellement deux dimensions " normalement " indissociable. Éduquer et soigner sont triangulés par diriger ? À travers une vision unitaire ?

Il me semble à travers le coup de gueule, qui est aussi celui de l'équipe je pense, que nous avons re-diriger l'idée que nous nous faisons de ce monsieur.

Le calme revient.

Peut-on s'inscrire dans ce circuit de l'affect, débat qui reste malgré tout très passionnel lorsqu'une loi est érigée aussi arbitrairement ?

Quel chemin doit-on parcourir pour trouver ce compromis où on se laisse imprégner par ces règles de circuit de soins ? Ces questions sont périlleuses puisqu'il s'agit de déplacer des gens, de l'humain d'un lieu à un autre sous couvert d'une instance administrative. Les risques de dérives sont importantes. Alors faut-il se refuser, s'y inclure en négatif ?

e+ ?

Antoine

## Petit souvenir de Landerneau

Semblant

Semblant qui fait lien, dans le transfert

Semblant comme détournement du réel, d'un réel parfois traumatisant

Semblant comme médiation des liens au travers de nos différences

Semblant comme amusement, jeu, truchement de la réalité

Semblant comme travail sur soi et entre soi

Semblant pour justement éviter de faire semblant, être faux

Semblant comme palliatif à la répétition, et non re-semblant

Semblant comme dénonciation des frontières entre normal et pathologique

Semblant mais sérieux comme ces enfants fraîchement débarqués au Madagascar

Semblant comme bon vous semble et pas le formatage de ce que je dois être en tant que

Semblant culturel, par-delà les représentations de cette culture

Semblant non mais sans blague

Semblant comme désirant, semblé comme désiré

Semblant pas semblantitude

Sans le blanc que du noir, sans ce blanc pas d'écran, de scène, de cadre

Sans le semblant, je souffre d'entendre autant de souffrance

Sans le semblant, je suis un faux semblant, je m'improvise face à l'opacité de l'autre

Sans le semblant, tout devient désespérant

Alors j'apprends le semblant

Mais ça ne s'apprend pas le semblant, ça se pratique

La théorie libère mon semblant pour qu'il ne tourne pas au faux

Je me laisse transmettre le parcours semblant de mes pères

Je joue au semblant avec mes pairs

J'analyse ce que ça remue chez moi de semblant

Je fais alors le semblé par moment

J'arrête par moment parce que c'est éprouvant de faire semblant

Et en fait je m'occupe à regarder le semblant à la Tv ...

Etc.etc.

Les êtres humains se rejoindraient ils plus de par leur difficultés et barrières à penser, échanger, décider tout à fait librement ? Bloc défensif et autres théories des ensembles. Chacun a déjà son ensemble à lui dit Tosquelles.

Je me laisse imaginer facilement et parfois j'en converse avec mes collègues. Je tente un coup, une approche ... C'est une des pétales de la marguerite qui se forme dans l'institution, la faire tourner entre deux doigts et voici la ritournelle d'une fleur qui déploie toute sa beauté devant nos yeux. Ces parfums se libèrent, ses couleurs se confondent, le petit vent du tournoiement s'exprime délicatement. C'est une métaphore d'un texte de pédagogie institutionnelle que je prolonge.

J'imagine que nous nous réunissions tous les matins autour d'une orangeade comme à La Borde. J'imagine que cela nous ferait du bien. Nous déciderions du programme de la journée. Nous commencerions au levée du chevet dans un fameux temps collectif où les paupières se décolleraient tout doucement, l'attention émergerait, et des paroles du petit matin exerceraient leur teinte sur l'ambiance de la journée.

Mais ça ne se fait pas, j'en suis au stade de proposition, d'échange informel. Le collègue est pris dans ces rêveries, s'en défend, il n'est pas prêt, pas en tout cas à m'épauler pour le faire. Faudrait un référent me dit-il ?

L'exercice d'un groupe le jeudi après-midi séduit les résidents dans un premier temps, les stagiaires puis après un temps de latence non négligeable les infirmiers, acteurs du quotidien si loin pour moi de ce qu'il se dit de ce quotidien dans ce groupe. Mais ils sont venus, et surprise les résidents ont élevés leurs voix pour exprimer leur plaisir à être là auprès d'eux, tout en poursuivant sur les voies d'amélioration. Eux les infirmiers si en proie aux doutes de leur mission à deux ans de leur arrivée dans ce nouveau service auxquels de nouvelles missions ont été données.

Bloc défensif, je me dis qu'il faut préserver. Parce qu'il me soutienne finalement. Cet espace jouit d'une certaine immunité. Un panneau d'accueil est placé, avec un argument guilleret de ce temps avec des lettres en couleur et de la décoration picturale.

On avance frein à main dans la main. On a peur peut-être. De ce qu'ils vont nous renvoyer sûrement. Et alors, ne sommes-nous pas là pour nous remettre en cause ? Cela parait un chemin vertueux. Reste à le pratiquer. La petite claque du jeudi qui remet les choses en place, de ce que nous faisons pour eux malades mentaux.

Ce semblant qui nous fait pratiquer cet exercice l'est parce que nous ne faisons pas semblant. Il s'agit davantage d'être semblant, résonner et raisonner avec eux. Cette

force identitaire est posée dans ce temps collectif où chaque ensemble s'interconnecte.

Faudrait-il être tous des mêmes semblants ? Alors que la lutte contre l'homogénéisation permet à tout un chacun d'être soi.

On s'entend vachement bien entre nous à ne pas savoir, à ne pas savoir comment faire, à ne pas comprendre ensemble et à ne pas faire l'effort de chercher le sens. On évite, c'est humain. On slalome. Pourquoi ? Reflet de nos impuissances, incompréhension de nos existences, violence de notre nature, perversion de nos liens etc etc... La liste de nos " défauts " est vaste. Souhaite-t-on y regarder de plus près ? Inertie groupale ? Pas tant que cela. Le service d'à côté voit s'ouvrir un groupe de parole. Quoi de mieux que la situation inextricable dit-on d'une patiente hystérique en proie à l'adhésion à sa propre folie pour ouvrir un tel espace. Le goûter du vendredi que j'investis puisqu'il s'agit d'un temps d'échange a fait flop pour l'instant des lors que j'eusse déclaré que ce temps était pour moi le lieu où s'inscrit le collectif avec ses rapports à l'histoire. J'ai répété à souhait que sans analyse de ce que nous faisons nous partons à notre perte, comme cet infirmier qui a perdu son poste pour des faits de maltraitance dit-on, du jour au lendemain.

Le pétale suivante a fait battre celle d'après. Peut-être je m'en fous. Car le ramener à soi serait consolidé ce bloc défensif autour d'une initiative perso.

A un moment, et au retour de notre escapade labordienne, j'ai pris cet élan pour ouvrir ce groupe du jeudi. Et rien ne me laisse entendre aujourd'hui que ce brusquement de notre vie institutionnelle était incongru. Il y avait de la place, pour celui qui était arrivé depuis peu. Je me devais de prendre mes responsabilités vis à vis de ce temps, j'aurai pu y faire demi-tour mais aujourd'hui ce temps est partagé.

Doit-on proposer de dynamiter certains services ? Merde c'est dynamiser, non cela sonne faux. Se saisir, décider de cela. Voyons ce que cela infléchira ou pas mais allons y et gaiement.

Le 18 janvier 2014

Qu'est-ce qu'on fait pour commencer l'année ?

Je râle, je maugrée... ou j'exige...

Quoi ? Du sérieux. Du sérieux et du semblant.

On fait quoi là ? Qu'est-ce qu'on raconte ? et puis ça va durer combien de temps ces résistances à la noix qui font qu'on est pas foutu capable à l'échelle d'une équipe de se plier un peu pour se mettre au service des personnes qui nous font devenir tous les jours ce qu'on est un peu plus chaque jours... c'est compliqué de veiller à ce que les enfants aient de quoi reposer leurs pieds quand ils mangent ? il suffit d'en parler pour entendre : « oui, mais ils vont shooter dans les boîtes et puis ça va être détruit et puis ceci et puis cela... » Mais c'est quoi ces conneries.

Et puis aussi : on voit qu'ailleurs, par exemple à la Neuville, ils font des trucs très intéressants comme des ceintures de comportements, c'est presque comportemental cette affaire-là, et ça permet que tous les adultes et les enfants savent quels sont les attendus éducatifs dans cette institution-là. C'est mieux que d'en rester à l'arbitraire de chacun ça non ? Eh bien non, on ne fait pas... on préfère dire qu'on ne comprend pas. Y en a même qui disent après avoir participé toute une journée à penser ensemble qu'ils vont pas faire le truc qui semblaient avoir eu du sens pour tous... non, moi je fais ma tête et je vous emmerde... va savoir pourquoi ? Une hypothèse : je préfère mon petit pouvoir. Mon pré carré, mes petites affaires, mes enfants, mes patients, ma façon de faire. Je dois m'en référer à d'autres ? Sûrement pas. Je dois faire avec d'autres : qu'ils aillent au diable. Et si ça merde, je sors ma petite défense universelle terriblement efficace : c'est la faute des autres, ils ne font pas leur boulot.

En attendant, les enfants se tapent dessus. On crie au loup et on ne bouge pas. Faudrait pas. Le mieux est l'ennemi du bien, et vive le réactionnisme.

On va même jusqu'à proposer une journée de formation à la Neuville pour aller voir, les rencontrer etc... c'est à 4h d'ici. Ça fait 8 h dans la journée. Certes c'est beaucoup de route, mais en route, quelles aventures possibles pour une équipe ! Non c'est trop loin... donc : c'est planté. A quoi ça sert d'aller voir ailleurs puisqu'on fait bien ? À quoi ça sert d'aller se promener pour voir les choses autrement ? On risquerait peut être de revenir avec de nouvelles idées. Et surtout des idées empruntées des autres... oh lalala non les idées c'est nous qu'il faut qu'on les trouve et tout seul... prétention à ne pas emprunter, à penser qu'on peut tout faire tout seul, à ne s'autoriser de personne... fantasme superbe d'autoengendrement :



nous sommes la mère de Dieu et nous nous enfantons nous-mêmes... ça fait rêver !

Au secours.... J'étouffe.

Un peu de sérieux ce n'est pas si difficile quand même : juste pour voir les choses dans leur entier, sans écarter les mauvaises pour ne voir que les bonnes. Voir tout et tout ensemble... pour mettre en rapport, interroger.

Oser s'interroger.

Avec du semblant... un peu de cinéma : JIMMY P... du semblant qui fait qu'il y a du transfert possible... de coin, avec attention, ce n'est pas n'importe quoi ce qu'on fait, on fait jouer, danser entre nous ce qui nous impulse !

Janvier 2014

Voilà 10 ans que je pratique et la question du sérieux émerge avec ce que tous opposent au semblant. S'il en est un de semblant mais faux, c'est bien celui des chiffres, des protocoles, des fiches d'effets indésirables ... J'ai eu ma première fiche : " Mr L. a adressé un coup de pied dans les gonades du Dr CTC". Devant mon désappointement tout à fait ironique à voir exposer (s'extimer dirais tu) mes parties les plus intimes, j'ai exprimé mon désaccord quant à l'expression plaquée d'une souffrance qui n'en était pas une puisque les dites gonades n'ont pas été atteintes (le basketball a ses vertus que seul les gens qui ne le pratiquent pas ignorent). Lendemain ... Correction ... " Mr L. a adressé un coup de pied dans l'entre-cuisse du Dr Courtecuisse". Un grand moment de bonheur et d'absurdité. Je veux bien jouer au Monthy Python mais nous devons travailler. Sauf que cette fiche accompagne celle d'une collègue frappée au niveau de sa poitrine, poitrine reconstruite après un cancer, là c'est moins drôle. Et pourtant, lors de la maîtrise de ce pauvre pépé dément tournant à la caricature du roi Dagobert lors de l'épiphanie du service, nous n'avons pas manqué de nous entraider, de rire. D'évoquer ce sein maltraité à nouveau ... On voit ton soutif dit l'un, dans l'entre deux de cette agitation. Le patient se pose, il vient d'apprendre qu'il est expulsé de chez lui. Homme présenté par sa concubine depuis 38 ans comme un célibataire, " un vieux garçon". Il y a d'autres façons de rompre. C'est nous qui récoltons les pots cassés. Le sérieux était bien d'en rire, le patient va d'ailleurs y participer dans un vécu aucunement forcené les jours suivants. Le jour de la sortie, la compagne du patient appelle, se plaint de notre décision de levée de l'hospitalisation. 3/4 d'heure au téléphone pour ma collègue précédemment heurtée par la colère du patient. Cela me vaut, puisque normalement c'est mon boulot de rendre compte du séjour, de ramener le goûter le lendemain et puis la ration qui servira pour la sortie piscine, nah. Je me prête au jeu, au semblant de ce moment intime. Mes gonades ont frôlés la luxation. Je ne connais pas le circuit de la fiche. Je signale ma volonté de ne pas poursuivre ce chemin protocolaire. Impossible, il faut tout signaler! Je vais proposer de faire des fiches de désir inconscient inaccessible.

Du 19 février au 6 mars...

CAES : au départ je n'ai pas compris le sigle... je pensais que tu parlais d'un centre. J'imaginai un centre en rapport avec précarité, fragilité sociale... j'entendais : caisse.

Caisse de résonance, caisse à roulettes... ce we j'ai pris ma caisse pour animer un stage de clown. Qu'est-ce que je travaille ? La caes ! Seul avec tous ! C'est un bouquin de Laurent Terzieff, acteur, metteur en scène... comment faire pour être seul, porter sa solitude et être avec tous ...

Je rentre ... les résistances. Seul face aux résistances. Les miennes comprises. Alors : l'analyse de nos résistances. Pourquoi ? Pour pouvoir être seul avec tous. C'est-à-dire : rester ouvert, ne pas reprendre en soi, ne pas rester sur son quant à soi, avec sa pseudo intériorité. Hier ma femme chez le banquier : le banquier dit : alors oui, votre mari est pseudo psychiatre c'est bien ... la rigolade... ça a bien commencé !

Donc des exercices : la réunion, la réorganisation des emplois du temps... ça sert à quoi : à faire bouger le contre transfert institutionnel : autrement dit : à s'assouplir. A dérouiller les sédiments...

Une réunion type : un tel fait chiez... il dérange, il est terrible. Puis : bon il souffre... puis : et l'ambiance dans le groupe ? C'est mauvais... on commence à entendre parler des relations entre eux... une solution : oui, on reconnaît qu'on ne peut pas. Il ne relève pas de nos compétences... il faudrait qu'un autre service s'en occupe ... si personne n'intervient : il sort. Le problème est éliminé. Parano. Ce n'est plus un problème. A nous d'intervenir : qu'est-ce qu'on pourrait faire pour qu'il y ait une meilleure ambiance dans ce groupe. L'un timidement propose : une réunion de conseil... quatre autres lui tombent dessus : il doit se taire. Laisse nous nous plaindre. Rien n'est possible c'est comme ça, on ne peut rien faire. Hystérique. Reprendre pour ne pas laisser filer l'essentiel qui s'entend à peine. Quelqu'un a-t-il une idée ? On le voit : dès que quelqu'un commence à proposer une idée qui n'est pas de l'ordre de la solution finale, ce n'est pas simple, ça résiste, ça en fait des soulèvements d'indignation pas possible et pas seulement des autres, mais aussi bien de celui qui a OSE proposé un travail, une transformation du cadre de travail de façon à être au plus proche des questions que nous posent ceux que l'on rencontre, ceux pour lesquels notre responsabilité est engagée...

Donc le mode hystérico paranoïaque domine, on l'aura compris, nos modalités d'échange au sein de nos réunions de travail. Il n'est pas facile en effet de se mettre

au travail, c'est-à-dire d'ouvrir la porte à une proposition réelle de travail, celle qui engagerait une transformation.

Je reviens aux exercices : les réunions, particulièrement les réunions soignants soignés mettent en lumière, révèlent nos résistances institutionnelles. Il suffit alors de cueillir les éléments qui émergent à ce moment là pour nous faire travailler. C'est alors que les patients sont d'une aide formidable : ils servent l'analyse institutionnelle. L'un deux dit à la grande réunion du mercredi : « dans les toilettes, il y en a qui tire pas leur chasse d'eau... » et plus tard, dit « c'est écrit là » et pose la question « alors, qu'est-ce qu'on fait ? »... il n'y a pas eu de réponse. Sa question sans réponse est restée suspendue, bien « entendue », mais non répondue. Aucune décision de prise... un autre exemple : il est maintenant possible d'écrire sur le cahier bleu ce qui ne va pas, ou ce qui s'est passé de grave avec un autre ; les adultes et les enfants peuvent écrire. Ce cahier est lu à la réunion : une adulte écrit qu'elle a reçu un coup qui lui a fait très mal. L'enfant répond « c'est bien fait ». Il sort de la réunion... on fait quoi ? C'est quoi la sanction ? Déjà c'est entendu par tous... et, la suite ?

Ici, clairement se pose le problème de la décision : qui décide, comment, qui tranche, qui coupe ici ou là, à quel moment ?

Le terrain est maintenant bien labouré : on a vu, on voit les questions que la clinique ne cesse de soulever. Avec l'outil de la réunion avec les enfants, on s'aperçoit que nous nous heurtons avec eux à des points de résistance, ou se répète quelque chose d'un nœud qui ne s'élabore pas.

Mais une fois qu'il est prêt ce terrain, il faut saisir le moment et proposer d'autres exercices, nécessaires, qui s'offrent comme des éléments de réponse, pour un possible dialogue de questions et de réponses ; la réponse étant la marque déposée sur le sable par la question qui l'a effleuré. Cette marque est à décider et à maintenir : elle ouvre une nouvelle voie. Elle est une ouverture concrète.

Il ne s'agit pas de vaincre ces résistances, mais bien de faire avec elle. Après les avoir repérés. Et ce repérage est possible grâce à des outils qui ont une fonction de révélateurs. On cherche parfois des points d'extériorité dans une aide supérieure par la super-vision... ce n'est pas vain et bien opportun ; néanmoins, ces points d'extériorité peuvent être trouvés dans une aide « inférieure », dans une infra-vision, possible si et seulement si des outils-exercices sont mis en place.

En fond de trame, il y aussi ce fameux rapport au sur-Moi. Ce flic dans la tête ; et celui-là est aujourd'hui bien enflé. Il est bien faux de dire que le sur moi s'est affaibli et que maintenant tout est plaisir et jouissance... sûrement vrai pour certains... mais en ce qui concerne les personnes avec qui on travaille, quel travail reste-t-il à faire !

J'en tiens pour preuve la formule que voici : « aujourd'hui, nous ne pouvons plus rien faire ». Ce constat sur moi-même de l'impossible est particulièrement bien intériorisé, et tellement, qu'on entend plus que ça. « On ne peut rien faire » « ce n'est pas de notre ressort ni de nos compétences » « c'est du ressort d'un autre, plus compétent, plus expert que nous... » On s'en remet au grand tout de l'autre. On ne pense plus, on se laisse penser par l'autre. « Mais vous, aujourd'hui, qu'est-ce que vous pouvez faire ? »

Une dame âgée pour être en ehpad cherche à mourir. Le personnel est dépité. Cela fait déjà plusieurs fois qu'elle tente de se suicider. Il faut qu'elle aille en psychiatrie, nous, on ne peut plus rien faire. Elle est allée, le traitement a à peine été changé et elle est revenue, ça n'a rien changé. Nous on pense qu'il faut qu'elle y retourne...

D'accord vous ne pouvez rien faire. C'est entendu, c'est aujourd'hui partagé par tout le monde qui aime se tirer des balles dans les pieds. Ne faisons rien, on pourrait mal faire... laissons donc faire et sauve qui peut sa peau...

Mais quand même, est ce qu'on ne pourrait pas saisir cette question que cette dame vous tend ? Comment faire pour que cette dame puisse avoir, ou trouver, ou retrouver un peu le goût de vivre avec vous ? et si elle meurt effectivement, ne vous sentiriez vous pas mieux de l'avoir accompagné pour qu'elle se sente au mieux plutôt que d'avoir souhaité qu'elle s'en aille voir ailleurs, en pensant que ce n'était pas votre problème ? Mais c'est le problème de qui alors ? Parce qu'avoir un peu de goût à vivre, trouver que la vie vaut quand même le coup d'être vécue, c'est un problème à RESOUDRE par les PSYCHIATRES ?

Quand même, un peu de tenue bon sang !

Donc, aujourd'hui, voilà le travail : trouver des exercices physicosychiques, (je crois que je commence à préférer les exercices aux outils ; on va créer notre boîte à exercices... mais ça ne sera pas une boîte alors... mais plutôt notre cahier d'exercices... qu'en penses-tu ? dans les outils et dans la boîte, il y a quelque chose d'arrêté, de fixe ; les exercices ont une forme arrêté mais suppose le mouvement :

l'exercice...); donc trouver des exercices psychophysiques à pratiquer quotidiennement pour nous-mêmes et pour l'institution de façon à dérouiller nos résistances, pour faire avec elles alors repérées, de façon à laisser passer ce qui nous échappe, en se laissant enseigner par la rencontre en nous de l'Autre, de cette rencontre qui nous altère comme elle nous désaltère...

Pour en revenir à la capacité à être seul, évidemment ça m'a touché. Comment faire pour ne pas faire du tas ? Pour supporter la tension qui nous sépare de l'autre et la maintenir, au prix non négociable de la parole entre nous ?

Un exercice de théâtre consiste en cela : faire une ronde en se tenant la main la plus large possible ; se lâcher la main et se mettre à courir légèrement sur place. Si le formateur n'intervient pas, bientôt quelques-uns, la plupart sont attirés, comme aimantés et le cercle se referme progressivement. Si on laisse faire, ça finit par faire un tas au centre de la pièce, et il n'y a plus personne qu'une masse informe et confuse... d'autres ne s'en sortent pas mieux et ne supportant pas non plus cette position de « solitude avec » les autres, s'isolent et s'éloignent, se coupant des autres et du monde...

Ça me rappelle aussi le texte que j'avais écrit sur l'abord du phénomène religieux à propos de la pratique dite d'isolement thérapeutique, rebaptisée chambre de soins intensifs. Un nouveau nom n'a rien changé : la pratique est à peu près fondée sur les mêmes principes qui tirent leur héritage du monde religieux pour lequel la mise en retraite, cette forme de retrait du monde était un moyen, un exercice pour s'approcher de Dieu. Quand on lit l'article de Winnicott, on comprend combien il est difficile pour un homme de se retirer du monde sans s'en couper, et combien peut donc être difficile voire folissante l'expérience de l'isolement pour un homme qui a très probablement le besoin extrême de l'autre pour le soutenir et le contenir au sens du holding, le préserver de l'effondrement... avec cette méthode, ne commettons nous pas l'erreur de ne pas nous laisser enseigner par la question qui se pose à nous lorsqu'un maniaque délirant ne peut plus se tenir à rien ?

Que pouvons-nous faire, inventer, transformer de notre cadre de travail pour répondre aux questions qu'ils nous posent ? Cela, plutôt que de penser, trop vite, qu'il ne convient pas au cadre que nous avons pré établi à l'avance, cadre supposé fonctionner, en fonction d'un idéal type, ce bon patient, ce bon élève à qui nous sommes prêt à vouer un culte pour autant qu'il nous comble de plaisir et de reconnaissance ? Attendons-nous de Dieu notre Prochain qu'il satisfasse notre bon plaisir, nous aliénant à lui comme une bête de somme à sa charrue ?

Cela m'amène enfin à terminer sur ce qui du religieux servile remonte aujourd'hui jusqu'à mes oreilles à travers les expériences de MBT, mindfulness based therapy, méditation en pleine conscience thérapeutique... ou comment les psychiatres hier curés se transforment aujourd'hui en bonzes... réaffirmant plus encore la nécessité du contrôle de nos passions, la gestion de nos émotions, la pleine maîtrise de la raison de cet animal forcené que nous sommes à nous-mêmes. En appuyant encore notre penchant occidental à nous replier sur nous-même pensant encore que nous trouverons sur notre nombril la raison du salut de l'homme !

Combien est vaine cette tentative qui de toute part et partout se trouve infirmée lorsque de partout ça saute et ça crie et ça déborde en nos rêves et autres actes manqués, en nos symptômes et nos peurs revenir... pourtant Freud en avait déjà causé : on ne dompte pas nos passions en cherchant à les maîtriser ou à les vaincre, moins encore en les déniait...

A nous donc de trouver-travailler les exercices de la passion, car les problèmes des autres sont nos problèmes, et les nôtres les leurs... J'entendais ceci de Paul Valéry : « les hommes se distinguent par ce qu'ils montrent et se ressemblent par ce qu'ils cachent. »

Le 19 février 2014,

" Toute décision aboutit à un acte, un nouveau désir. C'est en même temps quelque chose de l'ordre d'une émergence qui ne se voit pas. C'est quelque chose avec quoi on travaille tout le temps sans le savoir. Il me semble important de parler de la décision parce que ça s'articule avec le semblant. On peut dire que la décision permet qu'il y ait du semblant. C'est le corollaire de ce que j'essayais de dire l'année dernière à propos de la fonction du collectif : une fonction diacritique qui permet la décision n'est qu'une forme diacritique de tout un ensemble sans lequel il n'y aurait pas de décision. Fonction diacritique, c'est à dire distinction des plans, articulations. Il faut qu'il y ait du semblant. Le semblant, c'est ce qui se passe. Quand on parle, ce n'est pas du symbolique, ni de l'imaginaire, ni du réel, ni de la réalité. Alors, c'est quoi ? Le semblant est ce qui va déclencher un processus de remaniement, c'est à dire un acte. C'est pour ça que Lacan en parlant du semblant dit que c'est l'agent du discours." Jean Oury, La Décision, séminaire 1985-1986

Du lourd, très lourd. Du temps où jeanjean envoyait du steak.

Il est une situation actuelle qui m'évoque ce que dit Oury.

Nous accueillons une adolescente, enfin c'est un bien grand mot. Deux ans d'hospi en pédopsychiatrie, peu de résultats, une recherche frénétique d'alternatives, 9 famille d'accueil vous vous rendez compte docteur, des crissettes j'entends dire, du théâtre soi-disant non parce que moi je préfère aller au Channel pour ce genre de représentations, pour aboutir à une hospi chez les grands enfants que sont les adultes à 16 ans et quelques heures. Un jeudi après-midi, me voilà cueilli dans cet accueil impromptu...du semblant, j'en avais moi-même très peu à proposer, elle non plus, les infs non plus. Un bel ensemble que voilà constitué avec un service éducatif dans un clivage des plus complets. Je vis alors de longs jours d'embarras, à ne pas se connaître, à ne pas le vouloir réciproquement, non pas que l'un n'apparaît pas sympathique à l'autre mais que tout cela nous semble insupportable alors de là à nous supporter, moi le docteur en psychiatrie et elle l'ado sans famille dysharmonisée au point de devenir psychotique. Il était donc peut-être question de retrouver du semblant, sans le savoir comme le dit Oury. Là intervient mon thérapeute qui me supervise. Je suis tenté de lui évoquer cet enfant. Non sans honte vis à vis du système d'aiguillage hyperdysfonctionnel, on a notre part du côté adulte. Nous parlons, du semblant se crée entre nous, je m'étonne d'en parler librement et cela me



fait un bien fou. Et il me renvoie à l'absence de rencontre avec la mère de la patiente. Bien reclus dans un foyer dans les suites de désordres psychotique, tout laisse à penser qu'il ne faille pas la déranger. C'est un peu le maître mot par moment, ne touchons à rien-nous risquerions la décompensation. Je reviens sur mon champ de travail, et la convie par le biais d'un éducateur. Elle viendra et nous déciderons du cadre des visites de cette mère à sa fille dans le service. Tiens, une décision. Et puis, la visite arrive. Elles jouent, elles parlent peu entre elles mais le courant passe. Sans que nous ayons à analyser l'alchimie de ce moment. Juste un jeu entre elles, un espace transitionnel. Et moi, me disant que j'ai mis 6 semaines à réagir. Et puis au gré des concertations hebdomadaires, à l'analyse des situations qui nous bordent son accueil, je décide de m'entretenir avec elle par le biais de dessin. Cela l'apaise, l'échange est beaucoup plus investie, j'ai le sentiment de mieux la comprendre.

Une décision, du semblant, des remaniements. A la dimension d'un collectif porteur d'une fonction diacritique. Au service de la parole.

A+

Antoine

Le 7 mars 14

De la décision et du semblant

Il faut que je lise ce séminaire.

La décision, comment ça marche ? Je t'écrivais : il n'y a pas de réponse, pas de décision de prise. Cela reste confus. On ne voit rien, on n'entend rien, et on ne fait rien, on ne bouge pas... de crainte de ...

Hier, une heure et demi passée à échanger qq mots au bord d'une table avec une soignante... j'ai parfois peur de dire... et puis comme on ne sait pas comment ça va être pris... il vaut mieux ne pas dire... alors on se retient de dire, on ne dit rien et puis ça explose, un gros paquet d'affects confus dans un mot une phrase et là on ne comprend plus rien... il est où le semblant ?

Travailler à ce qu'il y ait du semblant entre nous, dans une réunion, faire en sorte qu'il y ait un certain jeu, une façon de se dire les choses qui permet qu'on entende qu'autre chose se dit entre les lignes. Se laisser parler, et ponctuer, ouvert et connecté à l'autre, à ce qui passe, se passe... comment faire, quels exercices à faire pour ne pas s'encoller, ne pas en rester à ne pas se voir ?

Il y a quelque chose à trouver du décollage : décoller pour gagner en semblant. Décoller, c'est-à-dire, s'exercer à la diacritique, ne pas se prendre au sérieux pour être sérieux.

Ne pas prendre pour-soi, sur-soi, en soi, ouvert au semblant.

Le 15 avril 2014

Une heure de train vers Paris, je me prépare à prendre de la distance, peu importe si elle est kilométrique du moment qu'elle soit psychométrique. J'ai eu une colère. Enfin pas tout à fait. Je te rapporte d'abord les propos d'Orwell (mon pote) repris par Adam Phillips (un pote que je ne connaissais pas) dans ses 'Trois capacités négatives. Penser le supposé négatif. Cela fait suite à la capacité pas si péjorative à être seul. Elaborons suffisamment j'ai envie de dire, à travers des exercices de penser comme tu le dis.

*Si vous abordez un passant et lui demandez s'il n'a pas deux pence pour vous dépanner, ce passant peut appeler un agent qui vous mettra sept jours au bloc pour mendicité. Mais si vous cassez les oreilles de vos contemporains en chantant " Plus près de Toi mon Dieu", ou si vous tracez quelques gribouillis à la craie sur un trottoir, ou encore si vous vous promenez avec un plateau chargé de boîtes d'allumettes - bref, si vous vous muez en embarras (on peut traduire le mot anglais nuisance en casse-pieds patenté) - , on considère que vous vous livrez à une activité licite et donc que vous n'êtes pas un mendiant. La vente des allumettes dans la rue et chanter sur le trottoir sont tout simplement des délits permis par la loi.*

*C'est un extrait de dans la dèche à Paris et à Londres.*

En vrac ce qui m'est revenu de la prise en charge d'un de mes patients a fortiori précaire, et après quelques éléments de clinique, et ensuite ce que j'acte dans ma prise en charge et mon rapport à la dite équipe. Tout ça, non pas pour sauver la face mais me semble-t-il pouvoir décider, garder du semblant et arrêter de déconner. Je te laisse juger du semblant à l'œuvre.

*On parle de lui comme un manipulateur ... On joue les rallonges ... Il s'installe ... Ce qu'il te dit n'est pas ce que nous voyons ... Nous sommes les observateurs de ce qu'il fait dans le service ... Si le projet est de le sortir, pourquoi ne pas avoir fait une concertation à l'extérieur ... On en a marre, on n'est pas respecté ... Quels sont les objectifs de soins ... Je dis bien de soin ... Nous ne sommes pas une structure d'hébergement ...*

Je réponds que je ne partirai pas d'un élément pseudo clinique comme le terme de manipulateur. Je le questionne. Aucune réflexion clinique derrière. J'ai l'impression d'apprendre à la collègue des éléments capitaux de l'histoire de ce patient. Enfin, patient il ne l'est pas je pense au fond de moi. J'ose gentiment (tu me connais) questionner le positionnement de soignant quand on part du mot manipulateur.

Le week-end passe et je m'attire les foudres de porte-parole de l'équipe à mon retour qui entend vouloir que je revienne sur mes propos. En gros, *on en a marre, on n'est pas soutenu dans notre travail.*

De quel travail parle-t-on ? Ce que je pense tout bas.

Le débat est lancé. Mes collègues infirmiers me regardent ébahis de m'entendre m'exprimer sur mon désarroi autour de notre travail. J'insiste. J'assure que je suis "navré", que j'aimerais que nous ayons plus d'estime pour notre travail. Le patient sortira même, puisque je n'entends pas qu'il est patient.

Défense. *Mais il est question de vocabulaire Antoine, nous souhaitions te mettre en garde,* et rebelotte *on voyait bien qu'il allait rester plusieurs mois.* Je m'adresse alors à cette infirmière chevronnée pour qui social et psychiatrie ne sont que de l'huile et de l'eau. Ah ça, insoluble cette question reste. Je repars et laisse vulgairement en plan, précisant à nouveau que je ne comprends pas leur position et que je suis vraiment navré de ce que j'entends.

Les éléments cliniques sont celui d'un homme qui perd à nouveau son logement, développant crise suicidaire et dépression. Homme qui ne comprend toujours pas son divorce, qui galère dans le lien à ses 3 filles qu'il ne pourra plus accueillir étant sans chez lui. Il est charpentier, a de l'or dans ses mains, ne sait ni lire ni écrire, ce qui n'aide pas lorsqu'on est desinséré. Il boit un peu, beaucoup parfois, ne sait pas forcément dire non aux tournées de Leffe selon ses propres termes. Les entretiens peuvent tourner au monologue tant l'élaboration est absente. Il est à la fois impuissant, perdu et dans l'embarras (les trois capacités négatives). Les services sociaux vont le ré accueillir après que nous nous soyons réunis avec les équipes ad hoc. Il se relève, tient, tient seul (aucune visite), nous écoute, trouve au sein du service ce que nous pourrions appeler du réconfort. Mais bien sûr, la poussée psychothérapique n'est pas ou du moins pas dans sa version positiviste de la mise en mot, la prise de recul. C'est un travail en creux pour le moins essentiel qui se présente et j'en avais de la reconnaissance vis-à-vis de l'équipe accueillante.

Personnellement, ce n'était pas trop cool des deux côtés je le consens. J'ai conscience d'être à l'affut et affuté. Pour l'instant, je ne disais mot mais récemment un collègue médecin m'a dit littéralement : " on ne t'emmerde pas avec ta précarité"

alors qu'il était question de nos vacances. Vaut mieux en rire. Elle m'a reproché ensuite de ne pas avoir voulu en parler, j'ai appris aussi qu'elle ne comptait pas se passer des 300 euros d'une consultation d'intérêt général sur le secteur de calais, pas moins précaire que Boulogne par ailleurs. Quelle médiocrité je pense en regard de nos responsabilités. Je ne compte pas lâcher prise avec ce débat, il est merveilleusement bien en tension. L'appel d'un collègue m'assure son soutien. Il ne faut pas lâcher doit-on penser. Fut un temps, je me serai excuser de quoi je ne sais pas, j'aurai tortillé du cul le temps que la crise passe. Aujourd'hui je pense qu'il ne faut pas refermer cette discussion, nous l'aurons toujours. C'est une question de modèle de pensée. Bio-bio-bio, bio psycho social, je m'en fous je fais mon job et je me casse, les questions ça me saoule je chercherai à avoir raison, la psy c'était mieux avant, si je gagnais au millionnaire bien sûr que je ne me ferai pas chier en psy à écouter des personnes qui sont des mange-pain se plaindre. La politique de chaque personne est là. Je prends acte aussi en ce moment qu'une personne sur 4 vote pour un parti financé par le GuD, qu'en temps de crise des voix s'élèveront autant mais moins vite que la connerie. Ca va même loin puisque je ressens que je pourrai ne pas considérer mon travail, ou celui de mes collègues je leur ai dit.

Ce n'est pas de la colère. C'est une décision. Merci au semblant de m'avoir livré cet échange. D'ailleurs je suis certain que ça ne sera pas la guerre froide dans le service. Je les ai remercié de me livrer leur ressenti. Je propose une réunion à froid sur ce cas. En attendant, celui qui est à la dèche, c'est le principal protagoniste. Il dormira dans un bateau de pêche le soir de sa sortie, à moins qu'une aide financière lui soit donnée pour quelques nuitées d'hôtel. On a envie de lui dire courage mais aussi vends des allumettes, ou crie au bon dieu plutôt que de mendier. L'embarras se pense merde!!! Et puis nous de notre côté, développons un tant soit peu notre capacité à être perdu.

*[C'est quoi les objectifs de soin.]*

*C'est quoi les objectifs de soin ? > ? > ...*

Ouf, il fallait que ça sorte et je vais déjà un peu mieux. Et une nuit au frais de Notre Dame de la Psychiatrie.

Antoine

Désirant...

Etre désirant pour l'autre,

A quoi pourrait se résumer notre travail ?

D'abord ne pas nuire, et puis ?

Etre désirant pour l'autre : être comme ça dans cette disposition basale fondamentale originale qui permette la rencontre, avec comme possible une certaine joie à se rencontrer. Tiens, j'espère qu'il sera là au rendez-vous... aujourd'hui, je vais voir untel... c'est bien, on se revoit bientôt ? Dans pas trop longtemps... oui. A la semaine prochaine, à demain, à la rentrée...

Et puis se parler, non pas se parler de quelque chose, on s'en fout de ce quelque chose comme s'il y avait « quelque chose » à dire ; non juste se mettre à dire, se parler à soi-même et à l'autre...

Se parler comme ça... et non parler de quelque chose en particulier. Une adulte accompagne un enfant en consultation « tenez, il a des choses à vous dire... » c'est terrible ! On ne devrait pas laisser entendre ou laisser croire qu'on va voir les « psy » pour parler, parce que c'est pas vrai, c'est pas ça du tout, c'est se parler qui compte et c'est là tout autre chose...

Alors oui, peut être faut il y être là, à cette place-là, si particulière, où il peut se passer quelque chose... « à condition pour accueillir l'autre : être manquant, incomplet, pas tout puissant, pas tout sachant, frappé de brèches et d'ouvertures... » castré en somme si castration est égale à blessure, ouverture, brèche ouverte de l'Un-en-moins. ...

Et peut-être que c'est à tenir à cette place que la possibilité de la mort et de la vie s'ouvre à nouveau, comme horizons possibles, relance de la danse pulsionnelle...

De la mort et de la vie, comme de la santé et de la maladie, qui tiennent ensemble de façon dialectique, l'une contre l'autre...

C'est triste aussi... ce matin, cet homme qui chute, la berge qui s'effondre, les fleurs pour le cimetière... après notre échange, je passais en réunion médicale où l'on a parlé de CREF (contrat de retour à l'équilibre financier), équilibre qui ne sera jamais trouvé qu'à l'issue finale et fatale, CSAQ, EPP et tutti quanti... CDD renouvelables... bref, comment se parle – t- on ? Y a-t-il quelque chose de la possibilité de semblant là, ici, à ce moment-là ? Du semblant, il me semble qu'il n'y en a pas quand on se prend pour son statut, lorsque le discours est plein de sa suffisance, quand il n'y a pas de trous d'airs qui nous font respirer...

J'en parle une seconde avec une psycho du service 't'en connais quelque chose toi au semblant ? elle m'répond qu'c'est autour de la mascarade, du masque... qui ne serait pas vrai...

Les vrais semblants et les faux semblants.

Et parfois sur cette scène de théâtre, alors que tout est faux, pure fiction, il y a du semblant et ça dit vrai... et parfois ça se voudrait sérieux, col monté serré, et il n'y a rien que du faux, d'une fausseté terrible, de l'ordre du mensonge... on peut être terriblement malade du mensonge et pourtant ces malades-là peuvent être des stars... plébiscités, valorisées...

Il existe aussi cette autre tension dialectique celle de la vérité et du mensonge...

A faire jouer ensemble dans le semblant, toucher du vrai du bout des doigts de la parole, qui ne serait ni vérité ni mensonge, ni santé, ni maladie... alors peut-être on peut se parler là

C'est étonnant comment la lecture du semblant dans la pratique éducative appelle les concepts de vide, d'impuissance, d'inconsistance...

Et comme cela rappelle les trois capacités négatives...

Ce qui n'est pas sans m'interpeller :

Est-ce que j'y suis dans mon travail, à ce niveau-là ; là dans cette délicate présence à l'autre, attentif aux entours, à ce qui pourrait se passer d'Autre... me faisant à cette consistance du semblant où *du jeu entre nous est possible*... ou suis-je, bien malgré moi parfois, à me coller aux positions, comme si j'étais plein de moi, de mon statut, de mes fonctions, de mes rôles... sûr de cette pleine parole qui serait donc un effet de discours qui éviterait, supprimerait, écraserait cette dimension du semblant... ?

Y a-t-il un jeu possible entre moi et l'autre ?

Condition d'un passage.

Se laisser passer.

Transmissible ?

Juin 2014, poursuite de la veille.

Sur le semblant...

A l'épreuve de la facticité.

Il n'y a d'être qu'être pulsionnel, échappant toujours au saisissement de la source comme de l'origine. Eclipse du semblant chez le paranoïaque qui sait lui que quelqu'un le regarde tous les matins par cette fenêtre là...

Suis-je l'homme ? Suis-je un homme ? est-ce que je fais l'homme ?

Je ne suis pas *Le* psychiatre mais bien *un* psychiatre... parmi d'autres... habitant le semblant, que je suis bien forcé d'occupé, déterminé mais non déterminant, par la réappropriation que je me fais de cette place, agent du discours, mais non pas à me prendre pour ce discours... j'en passe par là... et je m'en passe à condition de m'en servir...

Il n'y a pas d'être en soi même. JE n'est pas. Mais il existe cette possibilité du Je. Lorsque Je parle, je tente de parler à la première personne, je ne me prends pas pour le Je que je dis que je suis... c'est à voir avec la division subjective.

Semblant d'être que nous sommes passant de semblant en semblant... permettant par le truchement de la semblance et uniquement par là qu'émerge la vérité...

Cette vérité qui ne se présente qu'à la condition d'être voilée, au point de tremblements des semblants...

Faire trembler les semblants par le je de la semblance, entre semblables...

Déjouer le piège de la jouissance, par le truchement du semblant... pour y être ici, là, présentement, y être de biais, pas tout à fait, c'est-à-dire : y être là, dans cette semblance d'être là...

Faut pas s'y croire mais y croire...

croaa croaa croaa...



Le temps passe et marque son temps et ses butées. Voilà que le semblant se présente à nous pour nous aider dans notre pratique. J'ai le sentiment que ce semblant c'est un peu le travail de l'invisible qui le restera et qui se situe dans l'impasse d'une non reconnaissance. Faudra déjà régler de ce qui se voit, de ce qui s'admire. Ne le cherchons pas, ne l'estimons pas trop. Ça se voit donc quand il n'y en a pas, tiens tiens encore une capacité soi-disant négative. Alors toute la noise, les ambiances mal foutus de nos services, les emballements narcissiques de certains etc me font penser à ce que je ne peux palper dans ce cas, à ce que je ne suis pas en prise. Inutile de chercher, c'est rideau. Imaginer dans ce cas ce qu'il y a derrière est une démarche bien trop conscientisée. Tablature de l'inconscient, oui ça existe enfin pas tout le temps, pas si on ne le veut pas, pas si l'ambiance ne s'y prête pas. Ce serait une posture institutionnelle. Tous ces trucs d'hypothèses abductives, d'organiser le hasard, les rencontres en traitant les modes hiérarchiques opacifiant. Nous pouvons être monstrueux lorsque nous occultons ce semblant. Nous raisonnons, rationalisons au nom de quoi, de qui, en déniaient les réalités inconscientes du sujet. Retour des caractériels, traitement attendu comme miraculeux, absence d'analyse des liens familiaux. C'est du brut sans la strate du pathique, sans la personne en soi, uniquement sa machinerie.

Cette semaine on me dit tout un tas de connerie autour d'une ado certes agitée et très adolescente et malencontreusement pour elle psychotique et très violente lorsque l'angoisse émerge. Voilà ce n'est pas compliqué. On me dit fixe des limites grosso modo frustré là, le problème c'est qu'il y a du transfert avec toi elle te prend pour son père, et puis elle est caractérielle quand même reconnais le, et puis elle est théâtrale. J'ai envie de dire à certains collègues qu'il balance du semblant à eux et qu'il me parle à visage découvert sauf que ça ne fait pas du tout avancer la situation de Melle qui sera isolée et ficelée comme forcée à ce que je déconne avec la troupe face à ce qui est archaïque au possible et face à cette perte de semblant qui nous valait de l'accueillir depuis 6 mois sans trop d'encombre. Arrête tes concertations hebdomadaires, on parle trop d'elle !! D'accord là je suis rhabillé pour l'hiver mais c'est 1 mois après cet arrêt que nous en sommes à agir ainsi avec elle. Un mal de chien j'ai à parler d'elle avec les infirmiers, ils s'en protègent, l'excluent de leur pensée ou essaient. S'ils n'en parlent pas, pas de semblant qui je pense est dans ce qui se dit, pas d'échange possible dans la rencontre à Melle. On le sent en ce moment, on va la voir et rien. Comme s'il me restait de lui serrer la main. J'ai obtenu que son Doudou soit avec elle, il sera plus compréhensif de la complexité de sa souffrance.

A défaut de bien cerner ce terme, je nommerai cette situation comme une absence de semblant brutal compliquée d'un passage à l'acte ; et là, je fais quoi.

A la relance ? J'opte plus sur l'attente patiente de ce qui va émerger de notre nouvelle rencontre en espérant que certains m'accompagneront. Chienne de vie quand elle ne s'exprime pas, chienne de vie quand elle ne se partage pas.

Le dimanche 29 juin

Jour de rien du tout pour nous qui sommes au front. L'occasion de l'expérience du vide en restant oisif, en roulant, en regardant la coupe du monde ( ce que je suis en train de faire Pays-Bas Mexique 0 a 0 décidément du rien du tout mais des occasions et des commentaires). L'enjeu du week-end, bien recommencer la semaine. J'ai laissé l'ado en instance de retrouver son semblant. Le dialogue a repris, avec l'équipe également. Je dis que nous nous retrouverons lundi, avec les ergos aussi. J'ai appelé ces dernières et me rend compte de l'ampleur du désert que je leur ai fait traverser. Elles m'excusent et comprennent mon embarras. Nous n'en sommes pas arrivés là par le fruit d'une volonté maltraitante, bien au contraire. Nous avons galéré et galéré à penser. Comme projeté dans le vide de cette personne adepte d'ailleurs de grand plongeon dans les escaliers dans ses familles d'accueil, nous avons supporté cette semaine de pas grand-chose. J'ai même pu l'oublier, pas la négliger mais m'abstraire pour que je puisse y foutre un peu de moi. 10 jours que je me sentais sidéré. 10 jours de présence en creux après cette déferlante. Fallait-il arriver à ne rien faire d'autre que d'attendre, de l'attendre ?

Mardi 1 juillet

J'attends le client comme on dit. Je fais quoi de ce temps. Je fais du lien avec les collègues, pas grand-chose à signaler. Un petit moment de creux ça se déguste, pour appeler les potes. Aussi pour penser ce vide qui m'est donné. Assez rapidement, je me demande ce que je fous là ... Puisque 2 personnes ne viennent pas. Je ne serais pas au boulot, je ne me poserais pas la question de ce que je fais en tant que psychiatre qui attend d'être occupé. Je pense aux absences que posent ces gens. L'un certainement contrarié de ce que pense de lui la protection de l'enfance, ou bien a-t-il oublié heureux comme il est simple ? Et nous le retrouverons comme si de rien n'était. L'avantage est que nous avons toujours soutenu ses absences. Après tout, se voir un jour donné à une heure dite n'est pas une chose simple en soi. Pour d'autres, les urgences représentent une rencontre toujours possible. Laisser la place vide n'est pas une chose si inconfortable et cela me fait profiter de t'écrire par exemple. D'humeur plutôt maussade ce matin, les aléas d'humeur de certains, les jugements et autres cloisonnements ont un impact plutôt désagréable pour moi en ce moment. A l'heure de dépasser les frontières, certains ne traversent pas le quartier général de leur moi. Emmurer semble-t-il pour exister d'une certaine manière. J'aurais envie de dire dégage avec tes résistances à deux balles, ton ouverture d'esprit à la boulonnaise, j'ai à refouler ce que j'entends comme ignominie humaine. Alors le semblant dans tout ça. Peut-être bien qu'il y a un pont avec la culture. Connaitre l'autre, sa différence, son existence singulière.

Le 18 juillet 2014

Et oui ce sont les vacances. Enfin je n'y suis pas encore. On se met en standby, on coupe, surtout penser à autre chose. Et bien on va continuer encore à se maltraiter à penser à l'envers. Les vacances c'est le recul sur nos vies, dans nos vies, à travers la vie des autres, pour se retrouver à mon sens dans notre quotidien dont notre travail fait partie. J'entends dire que des fois on revient et on se demande si on va retrouver nos fonctions, comme si on oubliait à faire du vélo. C'est marrant de douter à ce point. En même temps, c'est soutenir de nouvelles inconnues, un nouveau départ, seulement pour certains je crois. Les vacances comme fuite ou calcul de notre équilibre dans nos fonctions. Il est une collègue qui ne pense qu'à compter : ses rtt, ses CA, ses nombres de permanences, en a-t-elle fait plus ou moins que l'autre, les nouveaux cas, la rémunération des aig, et aussi l'heure de départ et d'arrivée. Calculer son engagement ne fait pas honneur aux missions de service public. Calculer c'est poser des chiffres. Et on y va, on compte et ces chiffres nous font perdre le sens des mots mais on continue. Ici on calcule. Il faudrait peut-être interdire les chiffres en psy. On ne parle même pas des comptables, cotation et dsm 32/21.67. Parce que cela contamine le mot, le verbe, nos semblant si fragiles. Je vais essayer de m'employer à limiter l'usage de chiffre en psychiatrie, et ailleurs d'ailleurs. Ah pardon appel du service un homme 85 gouttes de valium, ça n'est pas assez on fait quoi ? 50 gouttes de tercian, 25 gouttes de loxapac. C'est ça cette psychiatrie à la 6-4-2 comme dit Oury. Le chiffre contaminant la parole. Finalement, on défonce ces politiques managériales mais est ce que cette ligne argumentaire ne serait-elle pas louable ? Bon 18/30 fin de l'astreinte je m'en vais. Non je ne suis pas aux pièces. J'en vois sortir à 18/29 pour être dans la voiture à 18/30 et ne pas rater une miette de leur vie personnelle. Dans ce cas, je décide sur le champ de chiffrer la connerie pour en rire, en garder le recul (et ce n'est pas si facile de côtoyer les nombres) et se ménager. Pas manager, ménager comme le ménage, faire le ménage. Passer le balai quoi avec des nombres dans le ramasse poussière.

Le 21/07/2014

Penser sans les chiffres et voilà que la date s'affiche.

Mon réveil a sonné mais j'étais encore en train de dormir.

Je me prélassais et me suis rappelé que ma voiture était attendue à une heure précise.

Passé aux urgences, il y en a un, non deux, à voir, avec qui s'entretenir quoi. Merci l'interne et son externe. Bravo pour l'internat. 3500 eme est suffisant pour devenir psychiatre. Attention 3500eme sur 8000. Ah oui alors là. Bon choix, c'est le plus beau métier du monde. L'ultime, pas besoin de chiffre.

L'ado est isolée, une semaine ça fait long. 7 jours pour mieux se représenter ces longs jours d'isolement, encore, insoutenable. Je monte l'haldol avec pour motivation éperdue que cela ne se reproduise plus. Compte-t-elle ? Elle sait tout au moins le monde qui la sépare de sa mère. Ce monde est insupportable, inséparable, indéchiffrable.

L'autre ado est plus calme. 100 gouttes de tercian ça fait lourd. Encore 1 jour à tenir il dit. Venu de son garage, il séjourne en psychiatrie pour se relancer, si possible pour sa vie entière. Son passage bruyantissime suffira-t-il à le décider à arrêter les toxiques. Prophète dans la rue son pays, celui qui s'est pris pour Jesus s'en retourne vers le greta. Choisira-t-il la plonge, la manut', le filetage ? Qu'il fasse son djihad existentiel avec nous, sinon il va y avoir de la casse.

L'autre qui fait les cents pas. Angoissé par l'angoisse de ne pas me voir. 1an 1/2 qu'il ne bande plus. 3 ans qu'il est jaloux maladif. Aujourd'hui, il pense avoir un cancer. Il aimerait peut-être l'avoir ce mal perforant. Qu'il se décide enfin qqch pour lui.

Celui qui ne compte plus ces jours dans le service. 500 euros cela coute.

Ma voiture. 64 euros ça banque illico.

Manger. J'ai eu l'occasion de ne pas savoir pour combien. Ma carte de self était pleine.

L'interface, les migrants...ils sont combien...de plus en plus. Si, au 3/4 plein dans les chrs. Non 90 %. Bon en fait 30 au foyer d'urgence. 130 mineurs aussi. Comme c'est indécent. Des lots de migrants, des paquets qui doit selon l'ordre préfectoral se dispatcher sur le territoire, du nord pas de calais. Pourquoi ? Dans quelle logique ? Aucune question n'est tolérée. Nulle, néant, occulte rime avec obscurantisme. On pense nos difficultés. Nos capacités négatives se mettent en action, pour pas grand-chose. On millimètre un travail face à ceux qui ont pris leurs bottes de sept lieus pour venir nous rencontrer. Je propose la nanotechnologie pour ces migrants.

Le temps psychologue, une vacation, ou deux. Une stagiérisation ? Bon un 10 % quoi. Et le temps cadre, quel temps ? Là j'ai la cabasse pleine de découpage, cloisonnement.

Aux urgences, putain maman j'ai 20 ans j'ai un gosse c'est ma vie tu ne peux pas choisir mon gars pour moi. Moral intox 3 atarax. Je donne un numéro mais de téléphone. Pourquoi on ne pourrait pas taper CMP Boulogne et v'là qu'on est en relation. Des chiffres qu'elle n'a pas forcément retenu en plus.

Ecrivez des poèmes avec vos calculettes et ne nous faites plus chier !

Aujourd'hui j'ai 36 ans et je m'en tape !!

Le 29 juillet 2014

Accompagné de l'externe ayant fraîchement choisi sa voie, nous nous en allons doucement vers les urgences. Passez les détails habituels, j'apprends qu'un de mes patients vient d'ingérer du destop. La nouvelle tombe comme une enclume. Il est là, au dechoc'. L'occasion, moi le compagnon de mauvaise fortune, de le voir. Figé, la soude l'a brûlé. Ca s'inscrit comment de se faire du mal avec un produit caustique ? Cynique il est, c'est sa troisième tentative de suicide. Je suis sujet me semble-t-il à un certain degré de folie familiale depuis que le destin nous a fait nous rencontrer après quelques rejets et autres réorientations. Je suis et j'assume de le dire celui qui a prétendu l'aider. Il adresse ce geste aux membres de sa famille, victime selon lui qu'elle n'ait pas intégré sa récente ex-femme. Le sujet qui m'intéresse là à t'écrire est que le contact est conservé avec lui. Il est dans le coup, se laisse crémer tout brûlé qu'il est. Il me parle, difficilement certes. Il oublie de notifier son allergie à l'iode à l'urgentiste qui prescrit le scan, dans le souci d'en terminer, d'en découdre avec la médecine. Médecine qui lui offre une nouvelle occasion de survivre, à travers les tuyaux, les examens, les crèmes, les antibio. Avec les 2 rhabdomyolyse précédentes, il aura fait le tour. Ayant tenté de se suicider dans le service, il a goûté à la contrainte, les injections et tout le toutim. Du semblant, il ne me semble pas en manquer. Du semblant mal orienté par contre. Du semblant se pervertissant, se repliant sur lui, tout en transférant avec moi, son tout frais thérapeute. J'ai le sentiment d'être à la merci, ne pas comprendre. 3 jours suivant, le frère furibond me responsabilise, pourquoi pas dis-je, je suis encore là à me soucier de son accueil au centre des brûlés, à regarder les contrôles fibroscopique. Bienvenue dans son moi peau, son intérieur immédiat...il nécrose, il dégénère, il est en surveillance, en sursis quoi. Bon et puis le frère me livre des interdits familiaux bravés dans un silence assourdissant. Il m'en parle alors que sa femme vient de mourir d'une crise cardiaque. Nous discutons passionnément, relevons les faits de vie du patient, reconstruisons quelque chose, sur cette nécrose d'existence. Il y a du vrai dans cet échange, il y en avait précédemment mais le discours se ponctue davantage, soutient l'idée que nous sommes dans un impossible qui se reparlera entre nous et bien malgré nous. Le réanimateur est venu au dechoc, invectivant l'homme à la peau qui se meure que ce n'est certainement pas une bonne idée ce qu'il vient de faire...que personne finalement est mort de ce type de tentative...par contre c'est une galère incroyable de retirer l'œsophage, de pratiquer une jejunostomie...votre vie est foutue. Face à moi son psychiatre. Je me présente. Et bien bravo la psychiatrie, en claquant des mains s'il vous plait. Rien, je vois dans ces yeux une telle tristesse derrière une telle agressiv-



té. Non tu n'es pas d'accord. Je dis juste que la psychiatrie a peut-être l'idée de soutenir la répétition morbide des troubles. Comme tant d'autres pathologies pas forcément psychiatriques je pense. Bon. Et qu'est-ce qu'il fout là encore celui -là. Je soutiens de faire un petit coucou de revoyure à mon futur casse-tête chinois. Je rencontre 1 heure plus tard le réanimateur, qui je pense à supporter que je reste dresser face à lui. Encore là. Oui finalement nous y sommes souvent, nous les psys. Oui, chacun sa croix conclut-il dans un élan ou un échange humain s'échange justement. N'empêche que ce rea a été limite mais limite d'être trop dans le vrai, de le renvoyer cash. Nous savons d'où il parle. Les soins seront longs. L'investissement en temps et personnel conséquent. Quelle misère sociale dit-il. Peut-être me demandait-il de le soutenir dans cet abîme mélancolique. Cela vaut peut-être mieux que les discours feutrés et édulcorés de certains plutôt spectateurs qu'acteurs de cette misère. Le discours touche, provoque. Qu'en a entendu le patient ? Finalement un peu de sa perversion retournée sur lui-même. Il n'a du rien apprendre, et entendre ce qui fait son désespoir pris complètement hors champs de ce qui faisait confiance entre nous quelques jours auparavant. Je suis pressé de lui demander son avis sur la question. Ce n'est pas une façon d'être ni d'un côté ni de l'autre et je trouve cette rencontre déboussolante et étincelante. L'externe lui a préféré dire qu'il n'avait pas d'opinion. Suffisamment marquant, il y repensera comme nous 10 ans plus tard.

Bon et puis hier, j'ai accueilli dans le bureau aux urgences, une femme et son bébé mort dans ses bras. Mort subite du nourrisson. La couleur de la peau du bébé me restera. Celle de la vie qui s'arrête tout net. Fallait qu'il y ait du semblant là tout de suite maintenant. On a parlé, ça se tenait. Le pire était là. Je suis sûr que l'homme au destop et le réanimateur contrarié m'y avaient préparé, à la mort, à l'inimaginable, à l'impensable, à la cruauté de la vie. Après tout il faut bien qu'il y en ait qui pense à tout ça ... Sinon ça ne se parle pas, ça ne s'échange pas, ça ne se vit pas.

Le 5 aout 2014

Les vacances approchent...

Donc on en était à ces faits traumatiques auxquels se trouve confronter le psychisme du traumatisé et de celui sensé l'aider.

Et Marcelli de dire à propos de " la trace anti-mnésique", en conclusion. Morceaux choisis... C'est la raison pour laquelle le savoir de l'ignorance, cad ce que le sujet sait qu'il ignore, attire puissamment le psychisme qui tente de trouver le chaînon manquant: l'énigme a, pour le psychisme, une puissance de séduction jamais démentie...la compulsion ( du psychisme pour y retourner, c'est moi qui le dit) témoigne au contraire ( d'être mortifère) du désir de vie du psychisme, le besoin / désir d'accorder à ce sujet la nécessaire illusion de sa continuité existentielle.

De la résignation au désir, des traumatismes nous constituant, nous travaillons le rythme de l'ignorance, l'art de tourner autour de l'indicible, pour que s'en crée un sens coûte que coûte aussi peu palpable qu'il soit.

Serait-il encore davantage question de nos traumatismes ? On en a tous non ? Ou du traumatisme en tant que soignant...ce bébé mort dans les bras de sa jeune mère reste, sans chosifier ce qu'ils vivent ces pauvres gens, une sorte de point d'angle. Il a été question de ne rien dire, de ne pas être là, puis de se présenter, de se regarder, de parler un peu, un brin, une pincée et peut être de se revoir. Auquel cas, nous courrons à notre perte. J'entends que je ne suis pas le seul interlocuteur. Imaginons la constellation qui va se créer. Et des gens comme nous qui notons que cela s'est passé. J'hésite à l'appeler une deuxième fois. J'y pense et y repense. Je n'oublie pas. Je remplie un dossier et demande à l'archiver. Une trace mnésique est présente, tout au moins. Loin des tumultes des obsèques, de l'abîme.

Et vive les vacances, putain de monde de cruauté de merde. Non parce que faut le dire : on nous donne la vie pour mieux la reprendre !!!!

Le 29 août 2014,

Ça continue.

Même mort. Si l'on meurt, ça continue. Pour l'instant.

Que dire de notre travail, là, au cœur de la vie ?

Ni dramatiser, ni banaliser, ni interpréter.

On ne saurait être sérieux qu'à la condition d'en rire. De déjouer le piège de la chose qui pourrait nous faire croire qu'on y est vraiment complètement dans le pétrin contrit du sérieux.

Notre travail ne se situerait-il pas dans une remise en jeu, comme on le dit d'une remise en forme, qui soutiendrait la relance de la danse pulsionnelle... danse de salon ou danse de zumba, qu'importe, à chacun son style, pourvu que ça danse ...

On peut même danser les morts...

Le sérieux se trouve peut-être là où il y a du semblant, cad de l'espace entre nous qui fait que toi n'est pas moi et moi n'est pas toi, que moi est en toi et toi en moi...

Et jouer de ça... ce matin un enfant et ses parents. Ça fait longtemps que ça dure... c'est dur, il est violent fou furieux il dit qu'il va nous tuer, qu'il va nous saigner, qu'il va saigner son frère etc...le gamin a une prise en charge d'enfer : hôpital de jour, hospice à temps complet, déscolarisé pour les trois mois à venir... bientôt sous NL ... j'ai pris ça à la rigolade. Faut pas pousser. J'ai parlé de scary movie. On a commencé à être sur un autre niveau... un peu de semblant... qui est mort de façon violente ? le beau-frère, suicide par pendaison dans la salle à manger... et le petit peut dire qu'il est cet homme-là... faut dire le beau-frère c'était le meilleur ami de la mère... il n'y avait qu'elle qui pouvait le calmer quand il tapait sa femme, qui était la sœur de la mère... et avant il sortait avec sa meilleure amie... son fils, c'était un Dieu pour lui... et lui buvait et se « droguait » et était pris par des accès de rage pas possible qui l'ont amené un jour à détruire à coup de barre à mine la voiture de sa femme... évidemment devant les enfants... je dis « il était fou furieux... il avait pas l'air bien le type.. »... on en gagne : le gamin reste accroché à la conversation... bien souvent, ils sont redoutables pour ça les gosses, il fuient l'échange dès que le niveau n'est pas le bon...ils semblent dire « ça ne me concerne plus... il n'y a plus que du bavardage... des mensonges d'adulte qui se la raconte mais personne pour dire la vérité... les trucs tout simple comment ça s'est passé quoi... la haine, la violence la mort, le sang, le sexe, etc... la guerre toujours... tes parents s'entendent pas... bon... ton père veut pas dire à ta mère qu'il a couché... ah bon ! bon bah je ne m'étais pas trompé alors... y avait bien un truc qui clochait... c'est pas moi tout

seul qui cloche... ç'est ça qu'ça tourne pas rond... bon je me sens moins seul désormais... »

Notre boulot est peut-être de se retrouver là, à jouer avec la mort et la vie, à danser avec elles deux au milieu de la guerre, entre les deux fronts, à relancer les dés pour une remise en jeu... se parler à un certain niveau où la relance est possible...

Oui, on va mourir.

La belle affaire !

Le 1 septembre 2014

Peut-être cela n'a-t-il pas de rapport ou de lien ou de différence, je m'interroge de plus en plus sur nos sorts à ce point distants les uns des autres. Face à ce que nous nommons migration, je pense au courage tout simplement de ces gens fuyant leur monde par défaut laissant les leurs et traversant avec ce qu'ils peuvent bien transporter avec eux. On les imagine venant avec leur valise ou le camion de déménagement pour nous envahir disent certains. Loin des yeux loin du cœur, ils viennent sans rien d'autre que les économies familiales, un porte-monnaie dirait-on comme ticket pour un monde meilleur. Le pire est qu'ils pensent que celui-ci se trouve chez nous, hôtes ou voyageurs, quelle prétention est-ce de croire en notre supériorité morale, en notre domination civilisatrice. Ou se situe donc le progrès ? Dans notre perception occulte de nos existences ? Bouger, rencontrer sont innées. A l'heure où nous pouvons parcourir le monde, nous sommes chez nous fermés, oblitérés. Déjà que notre rapport à la nature est fracassé par nos modes de vie. Nous contrarions à ce point l'idée que rester chez soi pour soi entre soi-même ou nos semblables nous protègent. De quoi ? Ressentir cette différence et la soutenir n'est pas aisé. Entendre les atrocités de pays si lointains, les traumatismes survécus m'apparaît au quotidien une épreuve auquel se confronter devient une habitude, une façon de se reconnaître à soi ces troubles si humains. En regardant derrière, nous voyons l'extermination juive, la férocité des deux guerres mondiales etc. Une époque où être orphelin est un ordinaire, comme aujourd'hui les parents divorçant à répétition. Une nature tout à fait humaine, sous l'effet des extrêmes, de la dictature. Le mouvement qu'untel traverse en parcourant le monde avec l'espoir constructif de se créer une nouvelle vie, avec tous les rêves rattachés. Ce lever du soleil vous transporte vers des horizons rassurants pour celui qui tremble chaque jour de voir son existence partir en vrille. On cherche un autre soleil et le même horizon se profile. Se jeter dans un inconnu et relancer les dés. J'imagine cette personne redevenir soi en circulant, décider des stratégies de migration, se faire parmi ce monde en le foulant pas à pas quel que soit l'ambiance atmosphérique. On s'étonne de ceux qui bravent la manche, la Méditerranée. Ce sont nos propres projections d'homme sécurisé dans sa vie déroulant continuellement. Réfléchissons à la force qui anime celui, ou celle d'ailleurs, qui défie cette nature. Ils fuient l'homme, leur peuple persécutant pour se retrouver parmi la nature de notre planète. Et replonger dans les affres de modalités administratives alors que l'aspect sauvage, dans le sens noble du terme, de leur personne refait surface, émerge.

Je me trouve littéralement scotché par les exploits des navigations migratoires. C'est la mort qu'ils affrontent pour se sentir plus vivant. Malheureusement pris à leur piège il se peut qu'ils meurent en allant vers plus de vie. Et pour qu'on en parle si peu, qu'on les accueille si misérablement. C'est une guerre moderne cette affaire, migrer pour travailler, migrer pour fuir. Comme un retour de bâton que nous prenons.

Un aspect pathétique du genre pas pathique du tout qui ne doit pas nous empêcher de rire, d'échanger ... Qu'il y ait du semblant. La différence crée des étincelles. Certains veulent nous en empêcher mais notre Maryline Le Paon ne s'introduira pas dans les bureaux où ça se parle. Le discours politicien crée des résistances, ne porte pas l'intérêt que nous pourrions porter. Ceci dit on en tiendra compte ou pas. Décision, décisoire comme dit Oury dans son séminaire. A nous de rester dans la position qui soutient le semblant pour que transfert il y ait.

Le 22 septembre,

« Le 22 septembre, on s'en fout... dit Brassens

« Créer un vide par définition n'est pas comptabilisable à l'heure où il faut tout combler, c'est souvent inestimable pour celui qui est accueilli... dit Courtecuisse à la fin du premier texte...

On s'en fout... par-dessus la tête, par-dessus la jambe... faudrait pas se tromper de cheval de bataille... ce matin, un cheval s'est échappé du champ... il paniquait et courait sur la route... il a retrouvé son chemin, aidé par les autres qui l'attendaient de l'autre côté... sitôt dans le champ, ils se mettent tous à courir fêtant leurs libertés retrouvées...

Créer le vide : voilà notre œuvre de culture.

On s'en fout... plein la panse... on s'en fout... par-dessus...

La culture de la terre revient à la travailler de la sorte à l'aérer, à travailler le plein pour l'évider, seule condition d'une culture possible.

Le travail aujourd'hui : compter les heures, comptabiliser le nombre de patients vus, attendus... remplir et emplir le vide insatiable de nos vies...

Où sont donc les travailleurs de l'inutile ? Plutôt que de se rendre indispensables, que de travailler à se rendre indispensable, travaillons à nous rendre inutiles. A creuser la terre pour l'aérer, à ouvrager la vie pleine des faits et des contrefaits, pour se tenir sur le chemin de la dentelle... calais... où est ta dentelle ?

Le dentelle de calais, un métier à retrouver avec ceux qui nous altérisent... ?

L'altérisation, une aération ?

Travailler : créer le vide. La vacuité, le loisir.

Etre plein de bonnes résolutions ... ou vide de bonnes solutions. La nature a horreur du vide, la culture horreur du plein.

Cultivons notre champ : créons le vide, l'espace de l'ouvert.

Cela encore était à faire... certes mais qu'importe donc ce qui est à faire quand ce qui est à faire accumule, remplit, bouche et ne débouche que sur le plein du trop-plein ... total capital et pompe Afrique... pomper : faire venir à soi... remplir le vide insupportable... ce à quoi nous sert donc les emmerdeurs...

Un alibi en or pour ne pas avoir à s'ouvrir au vide de l'existence... plein de vie, vide d'exister...

Des cris et des emmerdes pour ne pas être seul, ne pas souffrir, ne pas exister... trop plein... ça déborde...

Travailleurs de l'inutile, levons nous !

A part ça :

A quand des antiépileptiques pour traiter les crises hystériques, le cortisol pour la dépression, la médecine pour la vie... ?



Appel téléphonique, Christian ne va pas bien, il est saoul, il a les cartouches d'un fusil, il faut que tu le voies, tu sais tu te souviens, il a fait une cure, a été abstinente 4 mois mais la ça va pas mais pas du tout.

D'accord viens avec lui aux urgences, apporte moi ce putain d'ordre de mission que je dois signer pour valider ton déplacement et je le verrai. Là je vais manger. A tout à l'heure.

Ah oui il m'a sorti des choses impossibles, il construit une maison, en fait il a aménagé un garage mitoyen du domicile de son père. Il y est bien avec sa copine et l'enfant de celle-ci mais il me dit repenser au fait que son père ait eu l'intention de le pendre à l'âge de 8 ans, il m'a décrit le bazar putain c'est horrible ça peut arriver ou quoi, il n'a pas l'air de mentir. Il est bourré mais clair dans ce qu'il dit.

Ookey je le vois tout à l'heure

Je mange à l'alcazar, me cale dans le milieu de mes deux journées, m'y prépare. Je regarde l'heure, pas pour une question de ponctualité, c'est histoire d'être dans le coup. C'est cela qui va se jouer. Je pense hospitalisation ou autre projet.

Finalement je suis devant lui. Il est ivre. Il a ce calme des gens sur alcoolisés pour de bonnes raisons. Vous me reconnaissez (je l'avais déjà vu au Cmp et ailleurs). Il lève la tête, m'observe et dit que bien sûr que oui. Jusque-là, pas de quoi s'offusquer de la qualité relationnelle. On évoque l'alcool. Sa famille d'abord, sa reconstruction. Un sacré chemin qu'il a parcouru, ça se ponctue lors de cette rechute. Il ira en addicto dans 15 jours, nouveau sevrage, nouvelle abstinence. Je crains le vide pour lui. Et puis, j'ai le souffle d'évoquer lui gamin à 8 ans avec son père qui lui met la corde au cou dans le living room, en haut d'un escabeau. Ça n'a pas marché dit-il. Ah bon. Le pathétique est à couper au couteau mais surgit comme un rayon de soleil dans la pièce. On va s'en reparler. Oui dit-il. Vous voulez être hospitalisé. Non ce n'est pas la peine. Vous savez j'ai des cartouches je pourrai le faire. Et puis il cherche dans son sac des gants et les enfile, histoire de me montrer qu'ils sont dotés de renfort sur le dos de la main. Non parce que quand même, faut faire gaffe dans la rue si tu ne te défends pas tu es foutu. Il me déroule sa prise en charge alcoologique, ses rendez-vous etc...

Un moment à part, transpirant de semblant. Il ne me reste plus qu'à en faire quelque chose.

L'autre infirmière, c'est terrible ce qu'il dit, ce qu'il vit.

Ça serait pire de ne pas en parler.

-

Ce cas m'apprend des choses nouvelles sans que je n'y comprenne grand-chose.

Le 23 septembre,

Du semblant à partir du vide...

« J'ai le souffle... » dis-tu, quel toupet ! T'es gonflé hein d'évoquer ça comme ça, alors que le type est bourré, sa possible mort par meurtre... c'est le sacrifice de Christian sur l'autel boulonnais... plein cap sur la tragédie quotidienne, dans les heurts et les malheurs de la merdémontée... généralement on dit « j'ai le souffle coupé ». Toi tu dis j'ai le souffle de ... poursuivre, d'oser m'avancer plus avant vers ce qui ne se dit pas, et qui est tellement là évident... « L'acteur doit avoir l'oreille absolue de la vie » dit un type russe, le psychiatre aussi... quel souffle ! Un air, une ouverture, ça aère ...

Tu crains le vide et puis tu as le souffle...

Pour moi coupé aujourd'hui et je me demande si du semblant ne serait pas passé en sans blanc qui finit par sanglant ... entre autres choses la question du sevrage de Maria, du lever des enfants le matin c'est pas facile et bon faut s'y coller les affaires sont-elles prêtes, on va rater le bus le matin passe encore je ne connais pas encore la suite c'est un matin comme un autre mais plus d'organisation nous aiderait peut être tous... je poursuis hier soir difficile au crop pour un gamin au bord de la décompensation psychotique, j'appelle un collègue pour qu'il puisse se tenir prêt je suis encore dans ma voiture, conduire et parler... ça va se faire arrêter c'est bon je passe entre les lignes radars... le matin la réunion médicale mais avant ça la réunion avec les enfants réunion d'accueil.. On chante « vert, c'est vert tout le monde il est vert... » pas facile pour certains enfants d'être là avec les autres, à prendre la parole qui s'agite... réunion de boxeurs... où la réunion se transforme en ring... j'ai un appel du crop, les parents veulent pas venir chercher leur gamin... second appel la mère vient... troisième appel le gars a quitté l'entretien avec sa mère, est parti chercher une scie pour se faire la peau d'une fille qui ne lui revient pas... paroxysmalité à fond la caisse sur fond de moi participatif projectif persécutif, insécurité humorale, estime estimée à moins crac 40 bourse en panique s'affole vent d'ouest force 9... urgence pédiatriques faut que je rappelle le collègue un texto je lui envoie pendant ce temps-là une collègue fête ses 50 ans, 5 ans qu'elle a dit c'est sympa la réunion médicale, on se fait une bouffe claquos baguette dans mon bureau après la réunion après avoir parlé des débiles de la drh qu'est-ce qu'on fait rien mais ça fait du bien d'en parler je crois pas mais le champagne est bon continuons je sors laver des verres à café et je vois S jeune adulte psychotisant de l'enfance en larmes accompagné par son éduc blanche et verte à qui je dis c'est bon tu peux repartir, S, tu t'assois là j'arrive ... histoire de semblant on se parle à demi-mots je n'en com-

prends que la moitié de ce qu'il me dit je repars dans la réunion café dans mon bureau les collègues finissent le café je ressorts et discute avec S dans la salle d'attente ah oui je ne t'ai pas dit : il vient d'exploser un double vitrage avec sa tête... « J'aurais pu saigner » me dit-il en pleurant... il me montre les carreaux derrière nous il me dit que « ça peut se casser ça... » « ah oui non... c'est du double vitrage ça ils sont solides ceux-là... » même pas penser à cet instant que ça pouvait péter des carreaux comme ça... je restais dans l'ambiance café champagne et avec lui très proche... les collègues s'en vont on va dans le bureau je ne sais pas trop ce qu'on se raconte, il marche il s'assoit... il lui faut des tableaux pour l'ime... il est peintre, et m'avait demandé d'en accrocher dans mon bureaux des tableaux qui figuraient avant à l'ime... je dois renvoyer un sms pour l'histoire du gars du Crop... S me dit qu'il s'est calmé... je regarde l'heure, j'ai peut être assez de temps pour faire un bout de chemin avec lui... je le raccompagne à pied jusqu'à l'ime 1 km environ... ça me permet de faire le relai avec les collègues de là-bas... je reviens consultation avec un gamin qui me parle de la guerre qu'il va y avoir en France, que les attentats ont déjà commencé à paris... et puis de la coque de son nouveau portable galaxie... galaxie... appel de l'ime ça ne va pas du tout S chauffe à nouveau avec sa famille d'accueil qui est là... ok est ce que je peux lui parler ? Quelques mots échangés ensemble... c'est mieux... bon on se voit là dans une demi-heure je propose, il revient avec sa famille d'accueil par chance une consultation annulée... le gars du crop attend depuis un moment aux urgences pédiatriques qu'un interne veuille bien examiner son sort... je me tiens disponible... S repart avec sa Famille d'accueil... c'est mieux... on se revoit bientôt... une famille de l'hôpital de jour : un gamin et sa mère... bon ok il m'encule mais encore... il s'énerve contre sa mère, fort il balance des jouets à travers la pièce il sort de l'entretien et revient par les cailloux qu'il balance à la fenêtre de mon bureau... j'y vais, les référents restent avec la mère qui enfin se met à pleurer, on partage ... je le rejoins il croit que je vais le coincer faut trouver la bonne distance pour qu'il m'entende mais pas trop près pour qu'il ne fuit pas... on finit par s'entendre... je crois, il va trouver un caillou plus gros que les autres et se met à courir « ne fais pas ça.. » il le lance mais contre le mur et se fout de ma gueule en me disant qu'il n'aurait jamais fait ça... on trouve un coin au soleil sous un arbre pour discuter de sa mère en retard qu'il arrive en retard à la réunion... qu'il en a marre... on trouve des mures qu'on cueille ensemble, on en mange c'est sympa ça change de ton, on repart en entretien il va lui demander pardon... le dernier rendez-vous se termine au puissance 4 ... c'est pas moi qui joue mais c'est ça qui se passe... le gars du crop est reparti chez sa mère tercian magique trois fois par jour et rendez-vous avec le collègue psychiatre vendredi... alors je reviens chez moi et à peine trente secondes après mon arrivée, à

peine le temps de dire bonjour à ma femme, aux enfants, que j'entends de cris étouffés dans la chambre, j'arrive et je vois Jack sous une couverture et Zita dessus ... « tout se passait bien avant que t'arrives... » sauf que là je saisis ma grande par le bras et que je la soulève et que je lui fais descendre les escaliers qu'elle se laisse traîner pour la mettre au coin là les toilettes pour réfléchir à ce qui vient de se passer, au passage je lui file un claquot je lui hurle que c'est interdit de faire ça, que son frère aurait pu mourir... elle me regarde droit dans les yeux en pleurant elle n'a pas peur et réclame justice je lui remet un claquot à la cuisse... je la laisse dans son coin en lui faisant mes recommandations et m'en vais remonter, vais voir Jack pour le disputer de qui avait fait que sa sœur avait fait ça... et Zita remonte... n'acceptant pas ce qu'elle a parfois du mal à comprendre la fâcherie de son père démonté qui lui dit de repartir au coin et qu'elle ressort à nouveau alors je lui remet un claquot sur la cuisse... elle hurle 15 minutes à fond la caisse et puis la soirée reprend son cours... elle revient un peu éprouvé mais en forme... moi je suis... sans blanc... le père du gamin du crop va venir au rendez-vous avec le psy, bonne nouvelle que je reçois par texto... la nuit est calme comme le coucher... Jack a dit à sa mère entre deux sanglots après la dispute avec sa sœur : pourquoi ton bébé c'est pas un garçon... moi je voudrais qu'on soit deux filles et deux garçons... la lune brille avec les étoiles... le lendemain alors que j'appelle ma Pauline entre deux consultations pour savoir comment ça va... elle me parle banque, choses à faire, enfant pas facile, conduite pour la danse, ça ne va pas trop, elle est fatiguée... et puis Zita a une grosse marque sur la cuisse, un bleu et rouge avec les traces de doigt... et demain elle a piscine avec l'école... je me prends un 40 tonnes dans la tête c'est trop je racroche je suis déjà en retard pour la consultation suivante et je suis à Isigny et c'est pas de la crème... ....

....

....

....

A couper le souffle ta journée, l'occasion t'est donnée de te ressaisir l'ami

Nous ne sommes qu'un et un seul indivisible et unique. A moins que ...

Ça me refait penser au début de notre texte, ce trop-plein, être partout... Et cette déprise à force de vouloir y être ou que d'autres souhaitent qu'on y soit. Il s'agit d'être pour travailler dans ce champ humain et à la fois on nous y empêche, et cela peut nous détruire. Je n'ai pas peur de le dire maintenant que je vais de l'avant, que le mouvement d'avant n'est plus, et ne me détruit plus. Je me souviens nettement avoir des pensées suicidaires en revenant du boulot à dk. Je voulais quoi, que cela s'arrête, mais au nom de quoi, quels étaient mes caprices je me disais. Jamais cela ce serait réaliser mais les idées couraient et galopaient tout feu tout flamme dans ma tête. On tient et on retient l'existence de certains. On sert vraiment à quelque chose, ce n'est pas pure fantaisie. C'est un luxe offert par notre société, un luxe parfois de rester en vie de par l'écoute, tout simplement. Puisque cela soutient et survie nos vies psychique de pouvoir parler de l'impensable, de l'horreur, des désastres de nos existences. Échanger autour de cela met en relief nos existences communes, dans une forme qui plus est inconsciente. Porté par les registres pulsionnels, nous nous déplaçons en tant que psychiste sur ces mouvements. A paroxysme peut-on répondre par paroxysme ? L'occasion est plutôt là de se retrouver sur d'autres champs pulsionnels, soi-disant plus constructif, parce que je pense que chaque registre que tu développes dans ton bouquin électronique contient en lui ces travers.

Quoi de mieux qu'une garde pour illustrer ce propos.

Une femme découvre qu'elle est enceinte le jour de son accouchement, elle tombe, coupe le cordon mais ne le clampé pas, disparaît de son existence suite au trauma crânien et se réveille réalisant l'irréalisé, désirant et désiré se touchent avec perte et fracas. L'enfant se vide de son sang à priori, se meurt seul puis dans les bras de son papa. Elle se réveille dans la salle du même nom, ne réalise pas l'idée d'avoir accouché. Elle va le devoir puisque je dois lui annoncer la mort de cet enfant. Notre histoire commence pour le meilleur et pour le pire. Dieu que l'inconscient est puissant !!! Plein du semblant que nous travaillons et travaillons, je suis dans l'coup tout bêtement.

Qui suis-je pour soutenir ce travail ? Je sais tout au moins que l'inconscient est là, tout le temps et partout. Et cela ne m'a pas empêché de dormir, de passer une bonne soirée mais encore une fois de croire que notre place n'est pas n'importe laquelle et qu'il ne s'agit pas là d'une fantaisie. Et là le " je suis navré mais on va bosser, penser, réfléchir" nous porte collectivement.

A bon entendeur, salut

Le 1 octobre 2014

Ce semblant porte en lui ce que nous avons d'inconscient, ce que nous partageons et qui nous échappe dans l'instant si on ne l'échange pas encore ou avec d'autres.

En effet, cet homme qui rapporte avoir été pendu par son père. Mais de quoi s'agit-il au juste ? Pris dans l'image traumatisante qui m'était transféré, j'en suis resté là comme un passager regardant passer les trains sans jamais y monter. Et l'idée surgit, je l'adresse à mon cher superviseur. Il me relance et l'idée qu'il puisse s'agir d'une punition de mauvais goût s'échange. Ou bien que le père se soit servi de son fils prétendu insupportable comme objet contre-transférentiel ou contra-phobique ou je ne sais quoi pour s'éviter à lui un passage à l'acte fatal. Évidemment qu'après coup ça passe et on se laisse traverser par ces hypothèses. L'idée est davantage de se représenter le mouvement et le chemin pris par cette communauté de pensée. Et en en parlant des choses personnels me retraversent sur ce que l'on peut craindre en tant qu'enfant, en tant que petit être dont l'élaboration est béquillée par ses parents, passons. Notre patient en connaît un rayon. Et il m'avait adressé le fait que sans être fort la mort est là, tout proche, il faut faire gaffe. Pas la moitié d'un thymopsychopathe celui-là. A se méprendre, à se délier, je nous dis être gardien de son secret qu'il ne porte plus tout seul. A nous de le holding. Comment comprendre que nous nous sommes retrouvés à faire du lien, justement, avec ce père qui cherchait désespérément et encore à ce jour d'aider son fils. Un souvenir infantile des interprétations secondes, un travail contre-transférentiel on n'en parle pas assez souvent.

Ensuite,

Ce fameux déni de grossesse,

Sur le tarmac depuis le matin, à 19h, je rappelle pour demander le sexe du bébé. Quand même. Quelle latence. Je n'y étais pas encore.

Et d'ailleurs, il faudra le nommer madame. On est deux jours après.

Et au troisième jour, on vous le rend monsieur le père du bébé. Quoi ? Oui on vous le rend. Il est à vous dit-on à celui qui partageait le lit de ce déni. Pourquoi faire semble-t-il penser ?

Et puis les obsèques, on veut bien faire cela.

Inconscients étaient-ils ?!?

L'impression qu'ils se sont fabriqués un traumatisme indélébile.



D'ailleurs l'encre des journalistes coulent à flot.

Nous marchons donc vers la tristesse de ce que cela représente.

Des rires sont entendus toutefois comme pour mieux absorber cette dure réalité.